

# **chronozones**

**vol.8/2002**

**bulletin des sciences de l'antiquité de  
l'université de Lausanne**

---

**chronozones**

Le Séquane  
Richard Sylvestre

Le Rauraque  
Yannick Dellea

La Lutécienne  
Judith Jenny

Le Tigurin  
Sylvain Gailloud

Le Celtibère  
Diego Lindlau

La Vélocasse  
Gaële Féret

**correction**

Frédéric Carrard  
Thierry Luginbühl  
Jacques Monnier  
Delphine Wagner

**coordonnées**

Bureau de rédaction  
021/692 30 53  
Bureau des assistants  
021/692 30 47

Chronozones,  
Institut d'Archéologie  
et des Sciences de  
l'Antiquité, BFSH2,  
UNILausanne  
1015 Lausanne

**remerciements**

Nous tenons à remercier l'association des étudiants en lettres (AEL) ainsi que la Fédération des associations d'étudiants (FAE) pour leur contribution financière

**couverture**

«Inauguration de la Basilique et musée romains à Nyon», Kaeser, M.-A., *A la recherche du passé vaudois*, 2000, p. 176.

Comme chaque année, le Chronozones nouveau est tiré. Cette huitième édition est le fruit du dur labeur d'une rédaction renouvelée. Fidèle à son désir de présenter la plus grande diversité de sujets à ses lecteurs, ce numéro se fait l'écho de projets inédits, élaborés par des étudiants de l'Université de Lausanne. Ainsi, le projet Sboryanovo (Bulgarie) ou l'expédition au Népal, qui embrassent plusieurs pôles de recherche, permettront de fructueuses collaborations internationales.

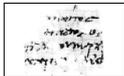
Nous leur souhaitons pleine réussite !

L'année 2002 est aussi marquée par le départ du professeur Daniel Paunier, titulaire de la chaire d'archéologie des provinces romaines à l'Université de Lausanne. Chronozones ne pouvait manquer de lui rendre (modestement) hommage, avec une couverture teintée de perspective... Cette image, ô combien symbolique, montre que l'«édifice archéologique» lausannois repose grâce à lui sur de solides fondations. Son successeur, Thierry Luginbühl, désormais nouvel architecte, s'attachera, soyons-en sûrs, à entretenir et à embellir le monumentum.

Nous vous souhaitons une bonne lecture, les articles de ce volume n'attendent plus que votre oeil attentif...

Visitez notre site internet à l'adresse:  
[www.unil.ch/scant/chronozones](http://www.unil.ch/scant/chronozones)

## materia

- |   |  |                                      |       |
|---|--|--------------------------------------|-------|
|    | Les Celtes de la grande expansion. Héros ou chair à balistes?  | <i>Frédéric Carrard</i>              | p. 4  |
|    | Aperçu de généalogie antique: les Camilli                      | <i>Cédric Grézet</i>                 | p. 16 |
|    | Des «anti-funérailles» pour Hector                             | <i>Lorraine Pidoux</i>               | p. 22 |
|    | Monde souterrain et cultes «chtoniens»                         | <i>Hugo Amoroso</i>                  | p. 28 |
|   | Les Doriens et la chute du monde mycénien: l'enquête progresse | <i>Elsa Mouquin<br/>Marie Widmer</i> | p. 34 |
|  | Aphrodite en coquille  | <i>Judith Jenny</i>                  | p. 40 |

## antemnae

- |   |  |  |       |
|---|--|--|-------|
|  | <i>Nata vimpi curmi da</i> : la bière chez les Celtes          | <i>Sidonie Bündgen</i>                       | p. 46 |
|  | Projet Sboryanovo. Une collaboration archéologique en Bulgarie | <i>Jordan Anastassov</i>                     | p. 50 |
|  | <i>Ex oriente lux?</i> Religion gauloise et tradition hindoue  | <i>Thierry Luginbühl</i>                     | p. 56 |
|  | Sankhu (Népal). Géographie sacrée                              | <i>Sébastien Freudiger<br/>Anne Schopfer</i> | p. 60 |

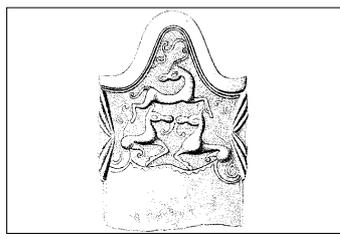
# Les Celtes de la grande expansion héros ou chair à balistes ?

Frédéric Carrard

**L'irruption des Celtes en Italie et en Grèce a profondément marqué les civilisations méditerranéennes. De l'incompréhension des témoins et, sans doute, de la bellicosité et du caractère exotique des Celtes, ont résulté des témoignages hauts en couleurs. Loin de vouloir redonner une image politiquement correcte à ces prétendus «barbares» ou de faire le procès des historiens, cet article se propose de tenter l'exégèse de quelques morceaux choisis.**

## Décor

Depuis quelques mois, un groupe de travail du nom de «Cladio<sup>1</sup>», réunissant entre autres des archéologues<sup>2</sup>, des étudiants<sup>3</sup>, un forgeron<sup>4</sup>, des spécialistes de la métallurgie antique<sup>5</sup>, des amateurs éclairés<sup>6</sup> et des professionnels du manie- ment de l'arme blanche<sup>7</sup>, s'est penché sur la ques- tion de l'armement celtique. L'idée n'était pas de révolutionner la recherche, des spécialistes s'en chargeant déjà, mais simplement d'apporter quelques pierres à l'édifice, encore fragile, de notre connaissance des guerriers celtes (fig. 1). L'une des problématiques consistait à confronter directement les sources à l'archéologie et à l'ico- nographie, une autre à utiliser des données tech- nologiques pour reproduire des armes (et les essayer...), une dernière à proposer des anima- tions tenant compte des données historiques<sup>8</sup> et archéologiques. Le premier volet étant le plus rapidement réalisable, voici quelques réflexions qui, espérons-le, stimuleront les approches inter- disciplinaires. Après une brève introduction sur l'origine supposée des Celtes, nous nous intéresse- rons de plus près à quelques textes les décrivant dans leurs confrontations, le plus souvent guer- rnières, avec les peuples méditerranéens, en parti- culier avec Rome, lors de leur occupation de l'Italie du Nord, appelée alors Gaule cisalpine aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.



**1** Cladio signifie «épée» en gaulois.

**2** Thierry Luginbühl; Anika Duvachelle, spé- cialiste de la métallurgie du fer antique.

**3** Frédéric Carrard, Matthieu Demierre, Bastien Julita.

**4** Jean-Marie Corona, forgeron et collaborateur du Musée du Fer, Vallorbe.

**5** Marianne Senn, doctorante et chercheuse à l'EMPA; Vincent Serneels, professeur à l'Université de Fribourg.

**6** Xavier L'Hoste, artisan et artiste polyvalent, instigateur du projet «Cladio».

**Fig. 1 Jules Didier : Chef gaulois près de la Roche Salvée du Beuvray, inspectant l'ho- rizon (1895). Cette représentation du farouche guerrier gaulois, chef d'œuvre de l'art pompier, est remplie d'anachro- nismes. L'armement date de l'Age du Bronze.**

**7** Jan Fantys et Michael Hower, fondateurs du CIME (Centre International des Maîtres d'Épées, [www.maitresepees.org](http://www.maitresepees.org)).

**8** Voir entre autres Diodore de Sicile, V, 30 ; Denys d'Halicarnasse, XIV, 9, 2; Strabon, IV, 4, 3.

**9** *Keltoi*, Celtes: terme générique définissant les peuples occupant la Gaule et l'Europe cen- trale; *Galatoi*, Galates: terme grec employé spécifiquement pour les Celtes du Bas- Danube; *Galli*, Gaulois: nom latin désignant les Celtes occidentaux.

**10** Hérodote, *Hist.*, II, 3.

**11** Stöckli, W.E., «Die Herkunft der Kelten und Helvetier», *Archéologie Suisse*, 14, 1991, p. 62-67.

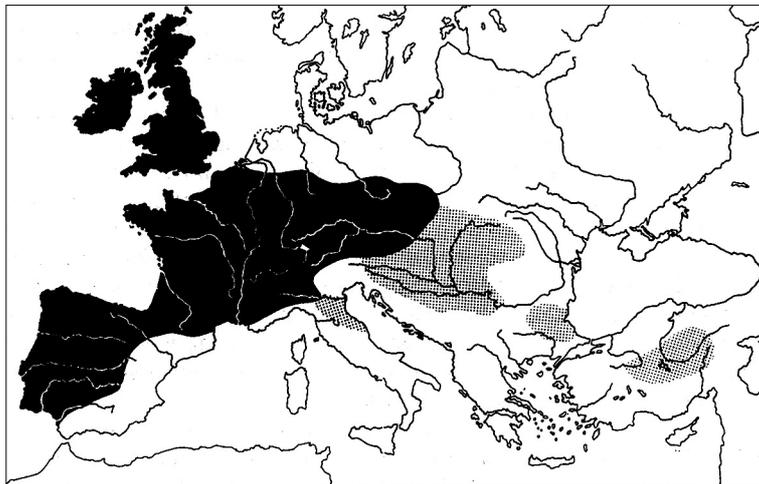
## Les origines

Ceux que nous rangeons aujourd'hui sous l'ethno- nyme de «Celtes», quel qu'ait été jadis le sens accordé à ce nom par les intéressés, furent appe- lés tantôt *Keltoi* tantôt *Galatoi* ou *Galli*<sup>9</sup> par les historiens antiques. Cette grande famille de peuples occupait, vers 300 av. J.-C., plus du tiers du continent européen (fig. 2), alors que Rome était encore en guerre continuelle contre les villes voisines pour l'hégémonie en Italie centrale. Lorsque l'on parle des Celtes, le premier problème consiste à poser un cadre géographique et chro- nologique. A partir de quel moment de la préhis- toire européenne pouvons-nous identifier une population celtique? Cela dépend de la définition

que nous en donnons. Ethnie, groupe linguistique ou religieux, groupe humain défini comme cohé- rent du point de vue du matériel archéologique, entité politique dont les frontières seraient impos- sibles à redessiner aujourd'hui...

Hérodote nous dit que les *Keltoi* occupent la région des sources du Danube au moment où il écrit, au milieu du V<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. L'archéologie a assimilé depuis longtemps les cultures de Hallstatt (VIII<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) et de La Tène (V<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C.) aux Celtes. Werner Stöckli<sup>11</sup> a proposé l'hypothèse de l'arrivée des Celtes, ou en tout cas d'un important groupe humain indo-européen porteur de la civilisation à

«céramique cordée», à la fin du néolithique, vers 3000 av. J.-C. en Europe centrale et septentrionale<sup>12</sup> (fig. 3). Cette idée séduisante reste toutefois purement conjecturale. La continuité de l'occupation d'une bonne partie de l'Europe centrale de cette période jusqu'aux Celtes historiques semble en tout cas étayée par l'archéologie des régions du nord des Alpes.



**12** Marija Gimbutas a développé ce modèle migrationniste; il s'agit à ce jour du «moins mauvais» modèle pour l'arrivée des Indo-européens. Cf. Gimbutas, M., «Das Ende Alteuropas», *Archaeolingua, Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft*, Budapest, 1994. Voir aussi le point de vue du linguiste J.P. Mallory, *A la recherche des Indo-Européens*, Londres, 1989; Kruta 2000, p. 123-135.

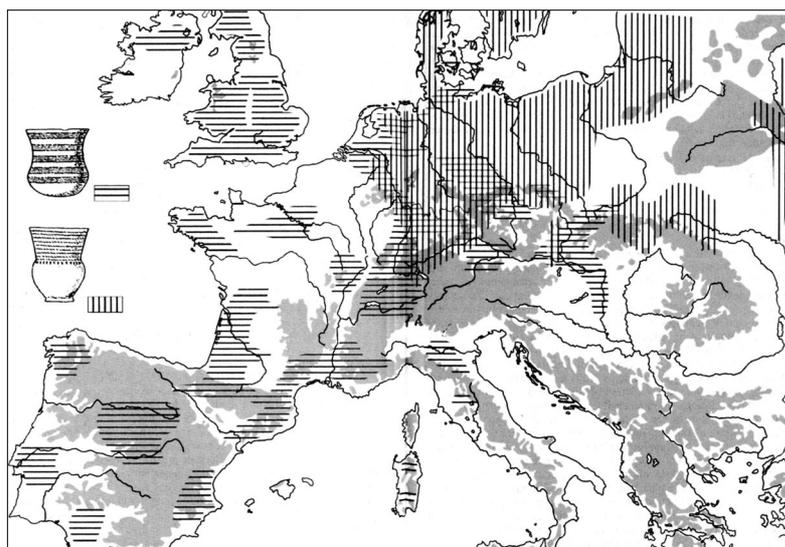
**Fig. 2** La Celtique au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. lors de l'expansion maximale des Celtes. Les zones en grisé représentent les zones d'expansion plus récentes et à fort substrat de population non celtique. Tiré de: Kruta 2000, p. 3.

**Ce que dit l'histoire...**

**PRÉMISSES**

Hormis quelques descriptions anciennes de l'Europe occidentale et du pays des Hyperboréens<sup>13</sup> par Hécatée de Milet ou Hésiode au VI<sup>e</sup> siècle, la mention d'Hérodote, au début du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les sources relatives aux Celtes sont rares, avant leur confrontation directe avec les peuples historiques. Tite-Live mentionne une première vague d'incursions gauloises au Sud des Alpes, à l'époque de Tarquin l'Ancien et de la fondation de Marseille par les Phocéens, vers 600 av. J.-C.. Malheureusement, ses écrits datent de l'époque d'Auguste, à l'extrême fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et il est peu probable que Tite-Live ait eu accès à des documents de première main pour cette époque lointaine, considérée comme légendaire par ses contemporains. La présence des Lépointiens<sup>14</sup>, peuple de langue celtique, et partiellement influencée par la civilisation de Hallstatt, est attestée au Tessin par l'archéologie dès l'Age du Bronze; de plus, les divers échanges avec la civilisation proto-étrusque dite «villanovienne» au début du I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère, témoignent déjà de nombreux échanges entre le nord et le sud des Alpes, plusieurs siècles avant la conquête historique de la Gaule Cisalpine. Il est probable que des confrontations guerrières aient eu lieu à ce moment-là. En revanche, l'arrivée massive de migrants originaires de différentes régions du nord des Alpes, de la Bohême à la Bavière, est très bien documentée par l'histoire<sup>15</sup> et l'archéologie<sup>16</sup>. La vague des migrations cel-

tiques en Italie du Nord atteint son point culminant autour de 400 av. J.-C. avec le célèbre épisode de la bataille de l'Allia et le traumatisme causé par la prise de Rome par Brennus en 390. Les Guerres puniques, ainsi que la conquête de la Cisalpine par les Romains au cours des deux siècles suivants, ont été pour ces derniers l'occasion de faire plus ample connaissance avec ces Gaulois qu'ils ont combattus tantôt comme mercenaires à la solde d'Hannibal, tantôt comme adversaires directs lors de guerres territoriales<sup>17</sup>. Certaines descriptions de batailles par Tite-Live et Polybe se révéleront riches en enseignements sur la stratégie et la technique de combat des Gaulois. C'est le cas notamment de la bataille de l'Allia et de celle de Télamon (encadrés).



**13** Les Hyperboréens vivaient tout au Nord de l'Europe, selon la mythologie grecque.

**14** Voir les nombreuses contributions du catalogue de l'exposition de Locarno: De Marinis, R. et Biaggio-Simona, S. (ed.), *I Leponti tra mito e realtà*, 2 vol., Locarno, 2000. Les Lépointiens nous ont laissé des inscriptions sur stèles en langue celtique et en alphabet étrusque, datées du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Pour l'impact de ces découvertes sur la recherche, voir Kruta 2000, p. 123 ss.

**15** Tite-Live, V ; cf. aussi Peyre 1979.

**16** A ce jour, la meilleure synthèse sur la question des Celtes dans le Nord de l'Italie reste le collectif *Celti ed Etruschi* 1987; cf. aussi Vitali (ed.) 2000. La publication en cours sur le site du Monte Bibele et ses nombreuses tombes de guerriers devrait sans doute passablement renouveler la problématique.

**17** Cf. à ce sujet: Thorimbert et Carrard 1999 ; Peyre 1979.

**18** Xenophon, *Helléniques*, VII.

**Fig. 3** Carte montrant en hachures verticales l'extension de la culture à «céramique cordée» (vers 3000 av. J.-C.), en hachures horizontales, celle de la culture «campaniforme» (vers 2500 av. J.-C.). Tiré de: Kruta 2000, p. 128-129.

**LES GALATES, MERCENAIRES ET MIGRANTS**

La plus ancienne source de première main sur le mercenariat des Celtes nous vient de Xénophon<sup>18</sup>. Il nous apprend que, dès le début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Denys de Syracuse a fourni à Sparte, son alliée, un contingent de mercenaires celtes et ibères pour combattre l'hégémonie de Thèbes. Ces mercenaires ont joué un rôle décisif

**19** Cf. Rapin 2001. La représentation d'un bouclier celtique du Ve siècle (La Tène A) sur un relief sculpté sicilien suggère une présence très précoce des Celtes en Méditerranée.

**20** Mentionnons le royaume de Tylis, dans l'Est de la Bulgarie actuelle, dont la capitale n'a pas encore été localisée (officiellement...). Ce royaume celtique rançonna Byzance pendant plus d'un demi-siècle jusqu'à ce qu'Antigone II le détruise, Cunliffe 2001, p. 187-189.

**21** Courbin, P., «Une fibule de La Tène à Bassit (Syrie)», dans *Archéologie des Celtes, Protohistoire européenne*, 3, Montagnac, 1999; Cunliffe, 2001, p. 189-195.

**22** Par exemple dans le célèbre épisode de la rencontre entre Alexandre le Grand et des chefs gaulois. Arrien, *Expédition d'Alexandre en Asie*, I, 4.

**23** Sorte de lance.

**24** Diodore de Sicile, V, 29. Notons que cette technique de combat disparaîtra au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. en celtique continentale, mais restera très répandue en Bretagne jusqu'à la conquête romaine. Cf. César, *Guerre des Gaules*, V, 16-20.

**25** Pausanias, X, 19, 10-11.

**26** Kruta 2001, p. 527.

**27** César, *Guerre des Gaules*, VI, 15; Strabon, IV, 1.

**28** Polybe, III, 115.

**29** César, *Guerre des Gaules*. De nombreux passages mentionnent les auxiliaires gaulois et la place prépondérante de la cavalerie dans les armées gauloises.

**30** Strabon, IV, 4, 2.

lors de la bataille d'Eutresis, en 367, qui s'est soldée par une victoire spartiate. Quelques découvertes archéologiques récentes suggèrent que le mercenariat des Celtes pourrait déjà remonter au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>19</sup>

Parmi les épisodes riches en descriptions historiques, l'expédition des Galates sur le Danube tient une place importante chez les historiens grecs des deux derniers siècles avant notre ère, avec le sac de Delphes en 279, l'installation de royaumes Galates en Thrace<sup>20</sup> dès 277 et en Asie Mineure. Les Celtes se sont trouvés enrôlés comme mercenaires dans toutes les armées de la

Méditerranée orientale et on retrouve leurs traces en Egypte, en Palestine et en Syrie<sup>21</sup>. Les Galates sont constamment mentionnés dans les sources grecques, tantôt comme envahisseurs ou comme pillards, tantôt comme mercenaires engagés dans les armées des souverains hellénistiques ou de leurs ennemis, parfois comme diplomates<sup>22</sup>. Malgré la fréquence des mentions, peu de sources exposent de manière détaillée leur technique de combat. Quelques descriptions de batailles laissent entrevoir l'organisation générale de l'armée en phalange, les combats de chars et l'organisation de la cavalerie (fig. 4).

### Chars de combat et cavalerie

*Les historiens antiques mentionnent à plusieurs reprises l'utilisation de chars de combat par les Celtes, élément essentiel de l'organisation militaire entre le V<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les chars à deux roues sont souvent attestés dans les tombes aristocratiques de toute la Celtique. Voyons ce que nous en dit Diodore au sujet de l'expédition de Brennus sur Delphes, en 279-278 av. J.-C.: «Dans les voyages et les combats, ils se servent de chars à deux chevaux, portant un conducteur et un guerrier. Ils dirigent, dans les guerres, leurs attaques contre les cavaliers, lancent le saunium<sup>23</sup> et descendent ensuite pour combattre l'ennemi à l'épée»<sup>24</sup>.*

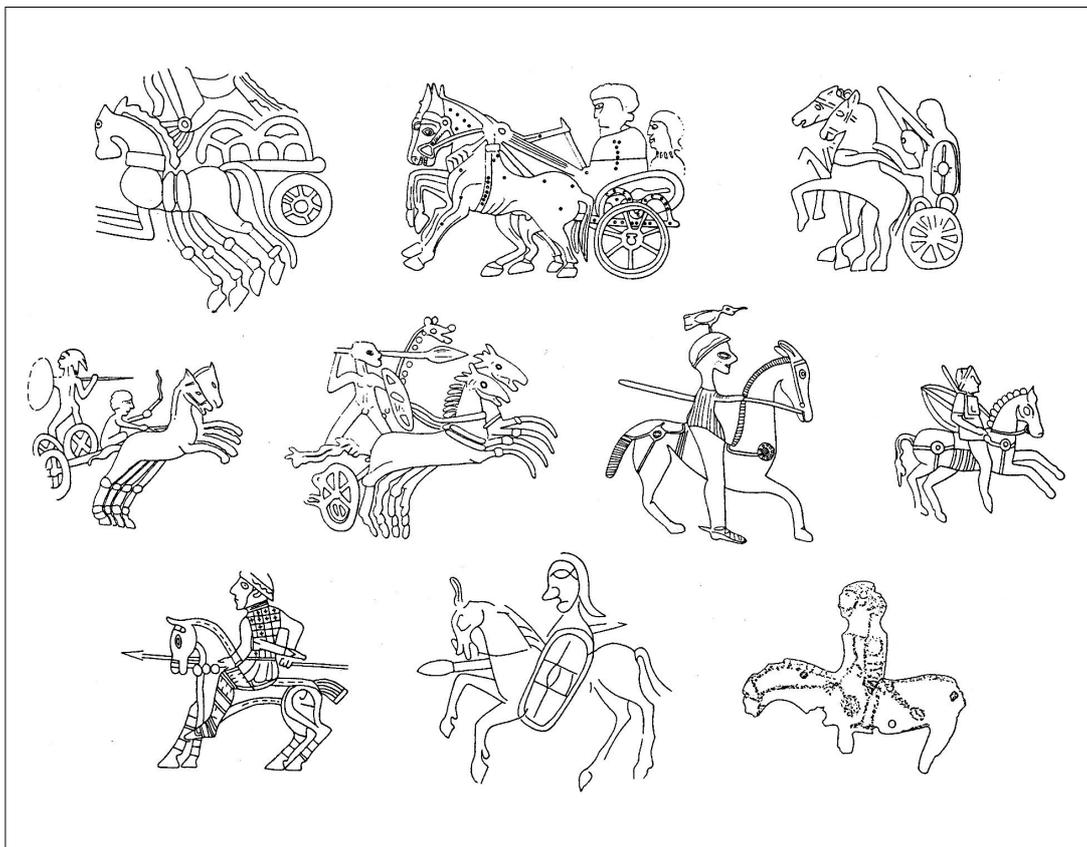
*L'organisation de la cavalerie, maintes fois décrite, laisse entrevoir des méthodes de combat très déstabilisantes pour des Méditerranéens. Selon Pausanias, «à chaque cavalier étaient associés deux écuyers, qui étaient eux-mêmes des cavaliers hors pair et, comme leurs maîtres, possédaient un cheval. Lorsque les cavaliers galates engageaient le combat, les écuyers restaient derrière les lignes et se rendaient utiles de la manière suivante : si le cavalier tombait de cheval, l'un d'eux lui donnait le sien à monter. Si le cavalier était tué, l'écuyer montait le cheval de son maître à sa place. Si l'homme et sa monture étaient tués, un homme monté était prêt à le remplacer. Lorsqu'un cavalier était blessé, l'un d'eux le ramenait au camp, tandis que l'autre prenait sa place laissée vacante dans les rangs. (...) Ce mode d'organisation est appelé dans leur langue trimarcisia ; je vous rends attentifs au fait que (...) marca est le nom celtique du cheval.»<sup>25</sup>.*

*V. Kruta<sup>26</sup> suppose que les deux écuyers sont des ambacti, c'est-à-dire des clients étroitement liés à leur maître, cavalier appartenant sans doute à l'aristocratie. Plusieurs auteurs ont mentionné qu'à la mort de ce dernier au combat, les clients se suicidaient ou couraient au front espérant être tués les armes à la main. Ce cliché a un sens, si l'on considère que le client, sans son maître, n'était rien. Cet attachement contraignant au maître leur donnait un rôle, dans une société où ils ne pouvaient aspirer à un statut meilleur, sinon par la volonté de leur patron<sup>27</sup>.*

*Toujours selon V. Kruta, jusqu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle, les cavaliers n'étaient rien d'autre que de l'infanterie montée, ce que suggèrent l'absence d'équipement spécifique au cavalier et la description de Polybe de la bataille de Cannes: «Lorsque les cavaliers gaulois et ibères de l'aile gauche carthaginoise arrivèrent au contact avec l'adversaire, ce fut une mêlée vraiment sauvage (...) Dès le premier choc, ce ne furent plus que luttes d'homme à homme et les combattants mettaient pied à terre»<sup>28</sup>. Relevons toutefois que le choix du type de combat à Cannes a été dicté par les circonstances et par une stratégie d'Hannibal, qui différait sans doute beaucoup de la technique de combat habituelle des Gaulois. Rappelons également que les chevaux de l'Antiquité et en particulier, ceux qu'utilisaient les Gaulois, étaient de petite taille et par conséquent, la position dominante du cavalier ne lui conférait pas un avantage prépondérant au corps à corps.*

*Dans tous les cas, l'importance de la cavalerie aura tendance à s'affirmer de plus en plus et constituera une spécificité notable du combat celtique pendant la Guerre des Gaules. Ainsi, tout au long du récit de César, la place prépondérante de la cavalerie gauloise et sa supériorité sur la cavalerie romaine seront des lieux communs. Pratiquement tous les corps de sa cavalerie seront composés d'auxiliaires gaulois ou germains<sup>29</sup>.*

*Strabon écrira au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. que «les Gaulois n'en sont pas moins tous naturellement doués pour le combat, et comme ils sont plus efficaces comme cavaliers que comme fantassins, la meilleure cavalerie de l'armée romaine se recrute chez eux»<sup>30</sup>.*



**31** Cf. Vitali 1998 et 2000. Le catalogue exhaustif du mobilier des tombes du Monte Bibebe est à paraître.

**32** Au sujet de La Tène et de Port, cf. Müller, F., «La Tène (canton de Neuchâtel) et Port (canton de Berne): les sites, les trouvailles et leur interprétation», *L'Age du Fer dans le Jura*, CAR 57, Lausanne, 1992, p. 323-328 ; De Navarro, J.-M., *The finds from the site of La Tène. Scabbards and the swords found in them*, Oxford, 1972 ; Wyss, R. et al., *Gewässerfunde aus Port und Umgebung*, SBHM 4, Bern, 2002. Pour Bern-Tiefenau, voir Müller, F., *Der Massenfund von der Tiefenau bei Bern*, Antiqua 20, Basel, 1990.

**33** Strabon (citant Posidonios), IV, 4, 4-6; Justin (citant Trogue Pompée), *Epitomae Historiarum Philippicarum*, XXIV, 4, 5.

**34** Lire à ce sujet Brunaux 2000, p. 64-66 et p. 201-210.

**Fig. 4** Choix de représentations de chars de combat et de cavaliers celtes (IV<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C.). Tiré de: Rieckhoff, S., et Biel, J., *Die Kelten in Deutschland*, Stuttgart, 2001, p. 144.

## Ce que révèle l'archéologie

### LES DONNÉES DISPONIBLES

Jusqu'à une époque récente, les sources historiques étaient les seuls documents permettant d'appréhender la guerre et sa conception par les Celtes. Les témoignages archéologiques se limitaient essentiellement aux tombes de guerriers (fig. 9 et 14), dans lesquelles étaient déposées les armes constituant la panoplie élémentaire du guerrier celtique : l'épée avec son fourreau et sa chaîne de suspension, la lance (souvent plusieurs), le bouclier et, très rarement, un casque, pièce d'équipement réservée aux guerriers de haut rang. La présence ou l'absence de certains éléments permettait, à l'échelle d'une nécropole, de différencier hiérarchiquement les guerriers. Le meilleur exemple de hiérarchisation militaire, au sein d'une même nécropole, a pu être mis en évidence sur le site boïen du Monte Bibebe<sup>31</sup>, près de Bologne.

D'autre part, un certain nombre de dépôts et de sites riches en matériel, fouillés anciennement comme La Tène, près de Neuchâtel (fig. 12), Berne-Tiefenau ou Port, près de Bienne, laissent supposer l'existence de lieux d'offrandes guerrières<sup>32</sup>. Malheureusement, l'ancienneté des fouilles, la sélection du matériel conservé par les archéologues d'alors, ajoutée à celle du matériel déposé par les anciens Celtes, ont laissé peu de documents précis permettant de comprendre ce qui a motivé la constitution de ces dépôts.

### DU NOUVEAU DANS LE NORD DE LA GAULE

Les découvertes récentes des sanctuaires de Gournay-sur-Aronde et Ribemont-sur-Ancre en Picardie ont profondément modifié nos connaissances de la guerre chez les Celtes. Si la pratique du prélèvement de la tête de l'ennemi vaincu<sup>33</sup> constituait l'un des clichés favoris des auteurs antiques sur la sauvagerie des Celtes (fig. 5), les découvertes isolées de quelques crânes humains à l'entrée d'*oppida* paraissent peu éloquentes, en comparaison de la prolifération des historiens antiques à ce sujet. Les découvertes picardes ont fortement contribué à réhabiliter, sinon la valeur de leur interprétation, du moins la mention du fait. Le crâne constituait un trophée individuel, la preuve de la valeur du guerrier ou de ses ancêtres, dont il conservait également les trophées<sup>34</sup>. Le trophée individuel s'oppose au trophée collectif, ou «consécration des dépouilles» selon Brunaux, dédié au dieu de la tribu ou de la guerre après la victoire (fig. 6).



**Fig. 5** Gravure du XVII<sup>e</sup> siècle représentant un Celte coupeur de têtes. Ce parfait «sauvage» porte le torque, la moustache et a le corps peint ou tatoué. Tiré de: Rieckhoff et Biel, *op. cit.*, p. 33.



Fig. 6 Hypothèse de restitution du trophée humain de Ribemont-sur-Ancre (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). Les dépouilles décapitées de l'armée vaincue sont exposées toutes armées sur un monument en bois. Tiré de: «Les guerriers Celtes», dans *L'archéologue*, 55, 2001, p. 7.

## Les Gaulois en Italie: morceaux choisis

### PREMIÈRES CONFRONTATIONS

La bataille de l'Allia, première véritable rencontre entre Rome et les Celtes au début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., a été décrite comme une confrontation de deux phalanges face à face, d'armement probablement de qualité équivalente. Dans les sources grecques et romaines, la plupart des batailles de ce type se soldent quasi systématiquement par la victoire de la «civilisation», malgré la supériorité numérique des ennemis, qu'il nous est par ailleurs impossible de chiffrer. Une défaite retentissante comme celle de l'Allia, peu glorieuse pour Rome, a dû laisser une plaie profonde, malgré la défense acharnée des Romains sur le Capitole en 390 et la revanche qui a suivi la prise de Rome elle-même<sup>35</sup>. Il est intéressant que Tite-Live présente la victoire gauloise sur l'Allia par Brennus sous un aspect stratégique, alors qu'habituellement dans

les sources, une victoire des «barbares» ne peut s'expliquer que par leur multitude ou des conditions défavorables dues à la sacro-sainte Fortuna<sup>36</sup>. Dans tous les cas, quelles que soient la dimension anachronique de cette affirmation et l'influence qu'ont pu jouer les récits de la Guerre des Gaules de César sur le jeune Tite Live, ce dernier reconnaît à un chef barbare la qualité de stratège, ce qui tranche fortement avec les descriptions très stéréotypées habituelles, qui plus est, pour la première confrontation entre Rome et les Gaulois. L'habileté tactique des Romains est également anachronique. Il est probable qu'une telle humiliation ait servi de leçon à l'armée romaine et que d'une telle expérience ait découlé un important effort de stratégie et de discipline pour les guerres qui ont suivi.

### La bataille de l'Allia (390 av. J.-C.)

«Déjà en face et aux alentours, tout était plein d'ennemis, et, comme cette nation a l'instinct des vaines démonstrations, ses chants sauvages et ses cris variés remplissaient ces lieux d'un horrible fracas (...) Les tribuns (...) établissent leur ligne de bataille en étirant les ailes, pour éviter d'être enveloppés par la multitude des ennemis. Malgré tout, ils ne pouvaient égaliser les fronts (...) En effet, Brennus, roi de ces bandes de Gaulois, voyant l'infériorité des ennemis, se méfiait beaucoup de leur habileté tactique; persuadé qu'ils occupaient cette hauteur dans l'intention de laisser les Gaulois s'engager de front contre les légions et de lancer alors leurs réserves contre leurs arrières et leur flanc, il dirigea son attaque contre nos réserves, convaincu que, s'il les chassait de leur position, en terrain plat, sa grande supériorité numérique lui donnerait une victoire facile. On voit que non seulement la Fortune, mais la méthode<sup>37</sup> même étaient du côté des barbares (...) Mais sur le reste du front, dès que leur cri de guerre se fit entendre, (...) sans rien savoir de l'ennemi et presque sans le voir, sans tenter de combattre, sans répondre par leur cri de guerre, sans avoir subi ni échec ni blessures, ils (les Romains) prirent la fuite ». Suit la description de la débâcle de l'armée romaine. Des soldats s'entre-tuent en prenant la fuite, sont massacrés ou se noient en tentant de traverser le Tibre à la nage. Les survivants se réfugient dans la ville voisine de Veies<sup>38</sup>.  
Tite-Live, V, 37-38.

<sup>35</sup> Tite-Live, V, 39-48.

<sup>36</sup> La Fortune (ou le destin), pour les populations antiques était très importante. La consultation des auspices précédait toute prise de décision importante, en particulier lorsqu'il s'agissait d'engager une bataille ou une guerre.

<sup>37</sup> Tite Live utilise le terme *ratio*. On pourrait le traduire par «intelligence tactique» ou «stratégie».

<sup>38</sup> La bataille de l'Allia laissait la voie libre aux Gaulois pour le pillage de Rome.

La bataille de Télamon (225 av. J.-C.)

«Les Insubres et les Boïens s'entendirent entre eux et envoyèrent des émissaires auprès des populations établies dans les Alpes et dans la région du Rhône, gens qu'on appelle Gésates, parce qu'ils louent leurs services comme mercenaires. (...) Ils prirent résolument l'offensive, marchant sur l'Etrurie avec 50'000 hommes à pied et 20'000 autres à cheval ou sur des chars (...)». Un premier combat de cavalerie oppose l'avant-garde des Gaulois et des Romains. «Quand ils eurent rejoint les Gaulois, ceux-ci s'élançèrent de leurs positions et tombèrent sur eux. Un combat acharné s'engagea. Finalement, la fougue et la supériorité numérique des Gaulois leur donnèrent la victoire. Les Romains perdirent pas moins de 6000 hommes et les autres prirent la fuite, allant pour la plupart se réfugier sur une position bien protégée (...)». Les Gaulois continuent leur marche. Ils sont pris en tenaille entre les deux armées des consuls Attilius et Aemilius. «Les Gaulois se hâtèrent alors de déployer leur infanterie en la rangeant de façon qu'elle fit front des deux côtés, car (...) ils savaient qu'ils avaient une armée à leurs trousses et s'attendaient à voir l'autre surgir devant eux (...) Les Gaulois avaient aligné face à l'armée d'Aemilius, dont ils attendaient le choc sur leurs arrières, les Gésates des Alpes et, derrière eux, les Insubres. De l'autre côté, faisant face dans la direction opposée et prêts à soutenir l'attaque des troupes d'Attilius, c'étaient les Taurisques qui se trouvaient massés avec les Boïens Cispadans (...) Les Insubres et les Boïens, qui portaient des braies, jetèrent en outre sur leurs épaules des saies légères. Mais les Gésates, épris de gloire et pleins d'assurance, se débarrassèrent de leurs habits et se tinrent ainsi nus en première ligne. Ils pensaient que (...) les vêtements risquaient d'être accrochés (aux broussailles), ce qui les aurait gênés pour manier les armes» (fig. 7). Suit un excursus de Polybe quant aux avantages et inconvénients des positions des deux armées. Un deuxième combat de cavalerie tourne à l'avantage des Romains. «Les Romains se sentaient encouragés en voyant l'ennemi pris entre deux armées et bloqués de tous côtés, mais cela n'empêchait pas qu'ils étaient fort impressionnés par l'ordonnance de l'armée gauloise et par le tapage qui s'élevait de ses rangs. Tandis que sonnaient d'innombrables cors et trompettes, l'armée tout entière poussait des clameurs guerrières (...) Non moins effrayants, par leur seule apparence et par leurs gesticulations, étaient les guerriers nus alignés en avant, hommes d'une stature exceptionnelle et dans la pleine force de l'âge. Tous ceux qui formaient les unités de première ligne étaient parés de bracelets et de colliers d'or (...) Les vélites<sup>39</sup> romains s'avancent et lancent leurs javelots, si la deuxième ligne gauloise reste bien protégée, les soldats de première ligne, qui étaient nus, se trouvèrent (...) réduits à l'impuissance, car le bouclier gaulois ne pouvant protéger tout le corps, les traits les atteignirent d'autant plus qu'ils étaient nus et de haute taille. (...) les uns allèrent, dans un élan de fureur irraisonnée, se jeter en aveugles au milieu des ennemis, s'offrant volontairement à la mort, tandis que les autres reculaient progressivement vers leurs camarades alignés derrière eux (...) C'est ainsi que les vélites brisèrent la résolution des Gésates».

Sur l'autre front, le corps à corps s'est engagé entre les légions romaines et leurs alliés, d'un côté et les Insubres et les Boïens, de l'autre. «Malgré les pertes qu'ils subissaient, leur ardeur combative ne le cédait en rien à celle des Romains et leur infériorité, tant collective qu'individuelle, tenait uniquement à la nature de leur armement. Leurs boucliers étaient loin de valoir ceux des Romains et, avec l'épée gauloise, ils ne pouvaient frapper que de taille. Lorsque la cavalerie romaine, dévalant la colline, vint les attaquer de flanc dans une charge fougueuse, l'infanterie gauloise fut taillée en pièces sur place, tandis que les cavaliers prenaient la fuite».

Polybe, II, 2, 22-31.

LA BATAILLE DE TÉLAMON

Le récit par Polybe de la bataille de Télamon est sans doute l'un des plus détaillés concernant les Celtes au combat. Le soin du détail laisse transparaître quelques poncifs inévitables, comme le tumultus gallicus, la nudité des combattants, les torques en or ou la qualité des armes gauloises. La véracité de ces détails, souvent remise en cause, est parfois corroborée par les découvertes archéologiques. Laissons-nous entraîner au cœur de l'action par Polybe et faisons un zoom sur ce moment clé de l'histoire européenne. C'est en effet la victoire décisive sur les Gaulois cisalpins à Télamon qui a ouvert à Rome la voie vers les Alpes et à la conquête de la Gaule près de deux siècles plus tard.

LE TUMULTUS GALLICUS

La préparation des combattants pour la bataille passe par les inévitables harangues des généraux à leurs soldats, dont le but est d'exalter au combat. Cette mise en condition et cette excitation avaient cours dans toutes les armées antiques. Le tumulte provoqué par les Celtes, souvent mentionné, devait néanmoins dépasser celui

des autres armées. Ils avaient sans doute un style bien à eux, qui peut avoir été imité par d'autres. Polybe mentionne des cors et des trompettes. Parmi ces instruments inhabituels et au son insupportable aux oreilles des Méditerranéens, on trouvait sans doute des *carnyx*<sup>40</sup>. Par ailleurs, on sait par diverses sources que les Romains frappaient leurs armes contre leurs boucliers pour faire du bruit.

LES GÉSATES

Les Gésates, dont Polybe nous dit qu'ils venaient des Alpes et de la vallée du Rhône, ont été engagés comme mercenaires<sup>41</sup>. Il s'agit d'un corps d'élite de fantassins, sans doute équipés de lances<sup>42</sup>, de boucliers légers et peut-être d'une épée. Mis en première ligne de la phalange, ils devaient, par leur maniabilité, pouvoir briser la première ligne ennemie par une attaque rapide. Cette stratégie typiquement celtique est rapportée à plusieurs



**39** Vélites: il s'agit de troupes légères, dont le rôle consiste à briser le premier assaut ennemi à distance, par le jet nourri de javelots, tactique très efficace à Télamon.

**40** Ces instruments à vent se tenaient en hauteur. Leur pavillon avait la forme d'une tête d'animal sauvage ou fabuleux. Cf. fig. 12, à droite.

**41** Voir à ce sujet Brunaux 2000, p. 190.

**42** *Gaesum*: mot d'origine gauloise désignant la lance ou le javalot.

**Fig. 7** Statuette en bronze trouvée près de Rome (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), représentant un Gaulois nu, portant un torque. Il brandissait sans doute un javalot et un bouclier. Le casque à cornes est très rarement attesté.

Tiré de: Wilcox, P et McBride, A., *Rome's Enemies (2): Gallic and British Celts*, London, 1985, p. 10.



**Fig. 8** Guerriers gaulois de La Tène moyenne (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C.). Tiré de Wilcox et Mc Bride, *op.cit.*, p. 26.

reprises par les auteurs antiques. L'attitude des Gésates, face aux dangers du combat, est liée à une conception de la mort comme un simple passage. Il n'y a donc pas lieu de craindre le trépas. Au contraire, le braver au combat, en s'exposant aux coups, est le moyen de montrer à l'ennemi qu'on se battra jusqu'au bout et, ainsi, de le déstabiliser. Malheureusement, les Romains ont appris, sans doute au contact des Celtes eux-mêmes, à garder leur sang-froid et à voir le parti qu'ils pouvaient tirer de ces démonstrations. Les Gésates, nouveaux mercenaires engagés pour l'occasion, n'avaient sans doute jamais eu à se mesurer aux armées romaines et ne connaissaient donc pas encore l'efficacité redoutable de leur premier jet de pilum. Ils ont eu tout le loisir d'y goûter à Téliamon.

Les Insubres et les Boïens, au contraire, forts de la solide expérience acquise au cours de plusieurs décennies de combats contre Rome, savaient à quoi s'attendre. D'où une approche plus prudente, un équipement plus lourd et un engagement plus efficace. Longtemps le combat reste indécis. Polybe, dans sa description de l'équipement des Celtes, ne mentionne ni cuirasses, ni équipements plus spécifiques<sup>43</sup> (fig. 8). Le sayon (*sagum*) est la casaque gauloise en laine, habit traditionnel employé par les soldats en campagne, mais sans doute d'usage plus généralisé. Les fantassins

insubres et boïens sont sans doute des hommes de la terre, dont la guerre n'est pas le métier, supposés retourner aux champs à la fin de la campagne militaire.

#### LES GAULOIS CISALPINS ET LES GUERRES PUNIQUES (218-201 AV. J.-C.)

Les mercenaires gaulois avaient la réputation d'être parfois peu fiables, tant du point de vue de leur rendement irrégulier au combat que de celui de leur loyauté envers leurs employeurs.

Leurs qualités et leurs défauts seront exploités comme partie intégrante de leur stratégie par certains. Rome elle-même, lors de sa conquête de la région padane, notamment à l'occasion de la bataille de Téliamon, avait employé des mercenaires gaulois et fait

alliance avec les Cénomans contre les Insubres et les Boïens. L'appât du gain et les conflits d'intérêt entre les différents peuples de Gaule cisalpine ont sans doute rendu illusoire un front commun gaulois face à un Etat romain en pleine expansion.

Toutefois, le meilleur exemple de l'emploi de Gaulois comme mercenaires en Italie est le fait d'Hannibal à la bataille de Cannes (216 av. J.-C.)<sup>44</sup>. Les récits de Polybe et Tite Live montrent à quel point le manque d'endurance du mercenaire gaulois pouvait être exploité comme partie intégrante de la stratégie d'un général tel qu'Hannibal. Conscient que les Gaulois pouvaient remporter la bataille au premier choc en semant une véritable panique dans les lignes ennemies, mais que si le combat se poursuivait, ils faibliraient très vite, il place leur phalange au centre, en première ligne, en gardant ses corps d'élite sur les ailes. Les Gaulois et les Ibères, comme prévu, se ruent à l'assaut en faisant, au premier choc, un carnage dans les premiers rangs romains. Mais faiblissant dès la première surprise passée, ils reculent très vite en désordre au-delà des lignes de leurs alliés carthaginois restés statiques sur les ailes. Les Romains, enthousiasmés par la tournure des événements et emportés par leur élan, les poursuivent et se retrouvent pris en étau entre les deux ailes carthagoises, formées de corps d'élite

**43** L'archéologie atteste l'usage, encore peu répandu, de la cote de maille dès le III<sup>e</sup> siècle. Son utilisation est certainement réservée à des combattants de haut rang ou fortunés, cf. le chapitre: «La panoplie du guerrier celte», pp. 12-19, dans «Les guerriers celtes», 2001.

**44** Polybe, III, 113-118. Tite-Live, XXII, 42-50.

expérimentés et encore frais. La bataille tourne très vite au massacre. Les cavaliers numides, ibères et gaulois s'occupent de couper toute retraite aux légions ayant gardé un semblant d'organisation. Le fait que Rome ait déjà subi des défaites sur le Tessin<sup>45</sup>, à Plaisance et au lac Trasimène (218-217 av. J.-C.) et sans doute perdu

une partie importante de ses armées n'est pas négligeable. Elle avait dû lever, à la hâte, des troupes en vue de la bataille décisive contre Hannibal. La plupart de ces soldats n'avaient sans doute jamais combattu auparavant. L'armée d'Hannibal était, en revanche, formée de vétérans chevronnés.

<sup>45</sup> Polybe, III, 60-71 ; Tite-Live, XXI, 46ss.

**Nature, qualités et limites des armes gauloises**

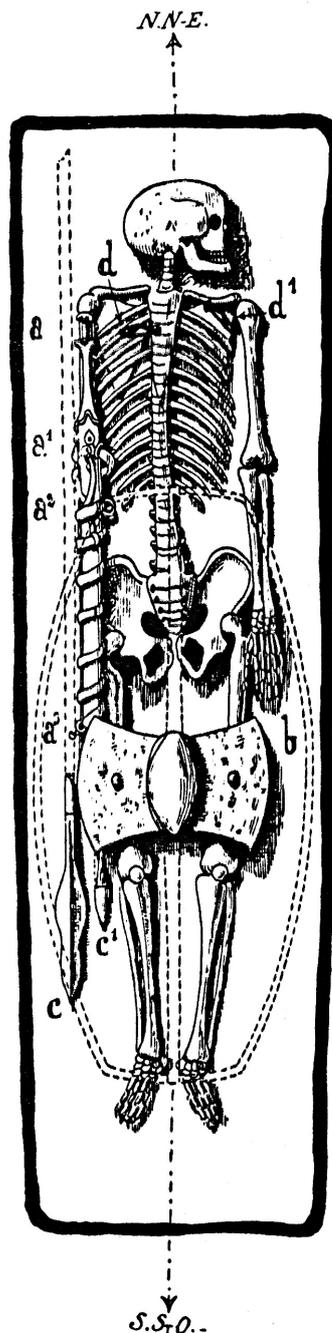
*Les réflexions qui suivent sont le fruit de discussions avec J. Fantys et M. Hower, maîtres d'armes et J.-M. Corona, forgeron, que nous remercions chaleureusement de leur collaboration.*

*L'observation des épées du site éponyme de La Tène, datant de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., nous a permis d'émettre quelques idées directrices quant aux propriétés des armes gauloises. Ces épées légères, longues, fines, sans garde et à l'extrémité le plus souvent arrondie sont très bien adaptées à la cavalerie, car elles permettent des gestes amples, rapides et à distance variable. Pour l'infanterie, elles permettent un combat corps à corps rapide lors d'un duel où l'on va chercher la faille dans la défense de l'adversaire sans grands coups de boutoir. Dans ce sens, ce type d'épée peut être efficace également d'estoc, à condition de frapper juste. De telles armes ne peuvent en revanche pas être utilisées dans une mêlée trop dense car elles nécessitent de l'espace, ce que les historiens grecs et romains avaient déjà relevé<sup>46</sup>. De plus, leur finesse et leur longueur les affaiblissent très vite en cas de chocs répétés sur une surface dure, comme un bouclier, un casque ou une autre arme offensive plus massive (glaive romain, lance). Ces épées n'étant pas trempées, leurs tranchants s'émoussent rapidement.*

*Il s'agit donc d'armes de précision, pour un type de combat spécifique. On peut en déduire, chez les Celtes, un goût de la confrontation individuelle où l'espace, la marge de manœuvre et la rapidité sont essentiels. Chaque combattant se choisit un adversaire pour un duel à mort, nécessitant peu d'échanges de coups inutiles. Dans l'idéal, une phase d'observation est nécessaire pour trouver la faille dans la défense de l'ennemi, suivie d'une attaque très rapide pour porter le coup fatal au premier assaut. Selon les maîtres d'armes, un bouclier léger, que l'on peut tenir à bout de bras et utiliser comme deuxième arme offensive, est d'un apport décisif dans une telle conception du combat. Les boucliers celtes qui nous sont parvenus, notamment ceux de La Tène, semblent avoir ces propriétés, à savoir une manipule au centre mais pas de système d'attache pour l'avant-bras, ainsi qu'une partie centrale assez massive avec un umbo en fer protégeant la main et des bords fins, permettant d'alléger la structure.*

*Il est intéressant de noter que cette conception est très proche de ce que l'on connaît du combat proto-historique, tel qu'il nous est connu par l'Illiade ou les cycles épiques irlandais<sup>47</sup>. Après les provocations et la phase d'observation, le plus rapide des combattants abat son adversaire du premier coup.*

*On peut suggérer que les Celtes sont restés attachés longtemps à une idée «héroïque» du combat, devenue désuète face à des armées plus lourdement équipées en armement défensif et dont la stratégie vise, en premier lieu, à affaiblir à distance la force de frappe de l'ennemi, comme cela a été le cas à Télamon par exemple.*



<sup>46</sup> Polybe, III, 114 : «(les épées) des Gaulois ne leur permettaient de frapper que de taille et à condition qu'ils eussent l'espace voulu pour le mouvement des bras.»

<sup>47</sup> Cf. Sergent, B., *Celtes et Grecs I. Le livre des héros*, Paris, 1999 ; Green, M.J., *Mythes celtiques*, Paris, 1995 (London, 1993). *L'Illiade* d'Homère, probablement mise par écrit au VII<sup>e</sup> ou au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., retrace la chute du monde mycénien du XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.. *Le Tain bo Cuailnge (La Razzia des vaches de Cooley)* retraçant la mythologie de l'Age du Fer celtique (I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.), n'a été mis par écrit par les moines irlandais qu'au VIII<sup>e</sup> ou au IX<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.. Transmis oralement par les bardes ou aèdes pendant des siècles, ces mythes ont subi différentes transformations avant que ils ne soient fixés sur papier.

**Fig. 9** La sépulture de Vevey, fouillée et publiée par Albert Naef. Cette tombe de guerrier, datée du III<sup>e</sup> siècle est intéressante, car il s'agit de l'une des rares ayant livré l'équipement complet du soldat celtique en Suisse. La reconstitution du bouclier et ses dimensions sont proches d'autres exemples connus par l'archéologie. Tiré de Brunaux, J.-L. et Lambot, B.; *Guerre et armement chez les Gaulois (450-52 av. J.-C.)*, Paris, 1987.

## L'endurance du soldat et de son armement

48 Polybe, II, 33.

49 Polybe, III, 30.

50 Polybe, II, 33.

51 Environ 270-150 av. J.-C., la bataille de Télamon a eu lieu en 225, au milieu de cette période.

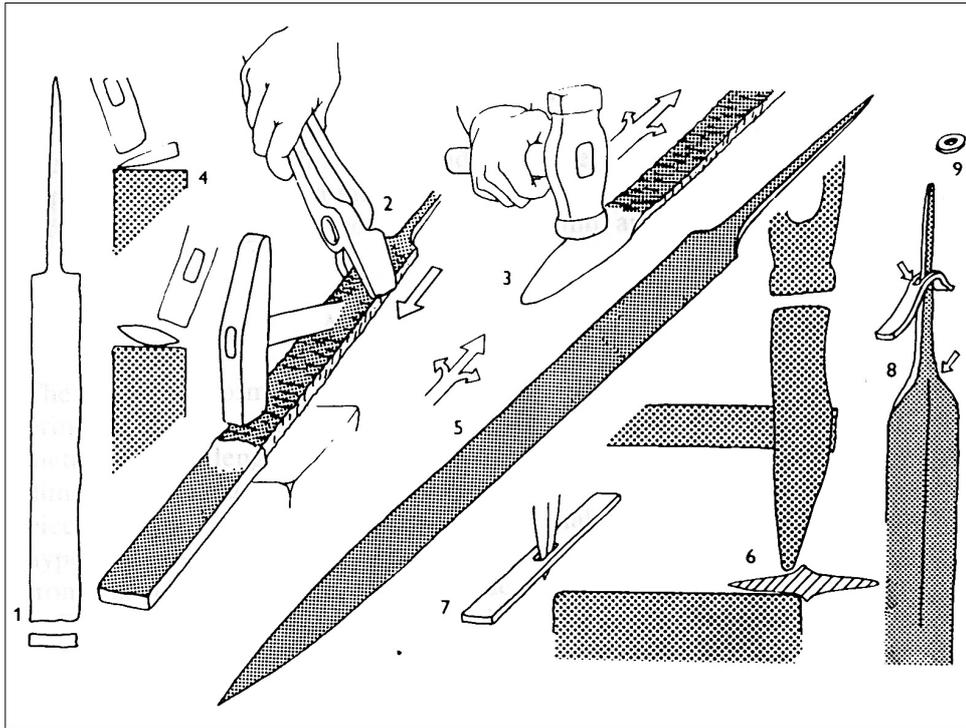


Fig. 10 Les étapes du forgeage d'une épée celte. Auparavant, le lingot (1) a été damassé, c'est-à-dire replié plusieurs fois sur lui-même. Le damassage met en oeuvre des fers ou aciers de différentes duretés. Tiré de Pleiner 1993, fig. 8, p. 74.

52 Environ 470-270 av. J.-C.

53 Ces chiffres sont certainement exagérés, ils permettent toutefois d'évaluer les rapports de forces entre les différentes armées et montrent la nette supériorité numérique de Rome et ses alliés face aux armées gauloises à la veille de la bataille de Télamon.

54 Je tiens à remercier Marianne Senn, chercheuse et doctorante à l'EMPA pour ses précieuses informations au sujet de la mise en œuvre des armes provenant du site de La Tène.

55 Cf. également Uran, L., «Observations métallographiques sur les épées celtiques en fer», *Revue Aquitania, Supplément 1*, 1986, p. 299-308; Pleiner 1993.

### LES DONNÉES HISTORIQUES

L'un des clichés rapportés par Polybe<sup>48</sup>, concerne la faiblesse de l'armement des Gaulois. Il y fait allusion à plusieurs reprises, aussi bien à Télamon<sup>49</sup>, qu'à Cannes et en bien d'autres occasions. La qualité des forgerons gaulois (fig. 10 et 11) ne serait-elle qu'un fantôme de celtomanes convaincus de la supériorité des Celtes dans l'artisanat du fer?

Polybe, à l'occasion d'une bataille des Romains contre les Insubres, l'année après Télamon, mentionne que «c'était lors du premier choc, quand ses forces étaient intactes, que le soldat gaulois était le plus redoutable par son ardeur combative et avec son épée, telle qu'elle était fabriquée, (...) il ne pouvait porter qu'un seul coup de taille qui fût vraiment efficace, parce que son arme se trouvait aussitôt faussée et tordue dans sa longueur comme dans sa largeur, au point que si on ne laissait pas à son possesseur le temps de l'appuyer par terre pour la redresser avec le pied, le deuxième coup qu'il portait avec elle restait absolument inoffensif»<sup>50</sup>. Le Gaulois n'est pas endurant au combat. Si cet état de fait n'est guère surprenant pour un «non-professionnel», on peut également y voir le résultat d'une conception de la guerre spécifique aux Celtes.

### QUELQUES DONNÉES À NE PAS NÉGLIGER

L'équipement du fantassin et son épée à un coup ont également posé problème. Comment se fait-il que les Gaulois, considérés par les Anciens comme des forgerons hors pair, aient produit un arme-

ment de qualité inférieure? L'épée gauloise de La Tène moyenne<sup>51</sup> est longue, fine et arrondie au bout et donc destinée à frapper de taille, ce qui constitue une conception différente des armes de La Tène ancienne<sup>52</sup>, plus courtes et pointues, destinées à frapper d'estoc. Cette évolution est sans doute due à la prépondérance des corps de cavalerie depuis la fin de La Tène ancienne chez les Celtes. La généralisation de l'usage d'armement spécifique à la cavalerie avait sans doute été rendue nécessaire lors d'expéditions sur de très longues distances vers la Grèce, au début du III<sup>e</sup> siècle. Les Celtes de Cisalpine, lors de leurs confrontations avec Rome, sont tenus d'équiper rapidement des armées très importantes, composées en grande majorité d'infanterie (50'000 fantassins auxquels s'ajoutent un nombre indéterminé de fantassins gésates, pour 20'000 cavaliers), peu formées au maniement des armes, afin de faire face à des armées gigantesques. Les Romains et leurs alliés, à la veille de la bataille de Télamon, totalisent 150'000 soldats en armes et ont la capacité de lever encore environ 700'000 hommes chez leurs alliés de toute l'Italie<sup>53</sup>. Il est donc probable que lors de la bataille elle-même, l'armée romaine devait compter à peu près deux fois plus de soldats que celle des Gaulois.

### LES DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES ET TECHNOLOGIQUES

Des études en cours sur du matériel du site éponyme de La Tène<sup>54</sup> et des sanctuaires belges de Gournay-sur-Artonde et de Ribemont-sur-Ancre semblent montrer une très grande disparité qualitative des armes au sein de groupes typologiques identiques<sup>55</sup>. Même si les épées gauloises de l'époque étaient sensiblement identiques en apparence, de la qualité de leur mise en œuvre et des matériaux utilisés devaient résulter des armes de différentes gammes et de différents coûts (fig. 11).

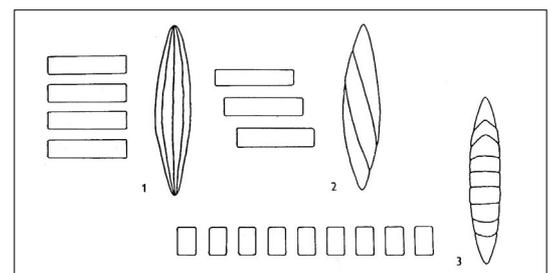


Fig. 11 Vues en coupe de lames d'épées celtiques. Schémas des types de damassage les plus courants. A partir de ces schémas théoriques, une grande quantité de variantes pouvaient exister, conférant aux différentes armes des structures, des solidités et des propriétés mécaniques diverses. Tiré de Pleiner 1993, fig. 13, p. 136.

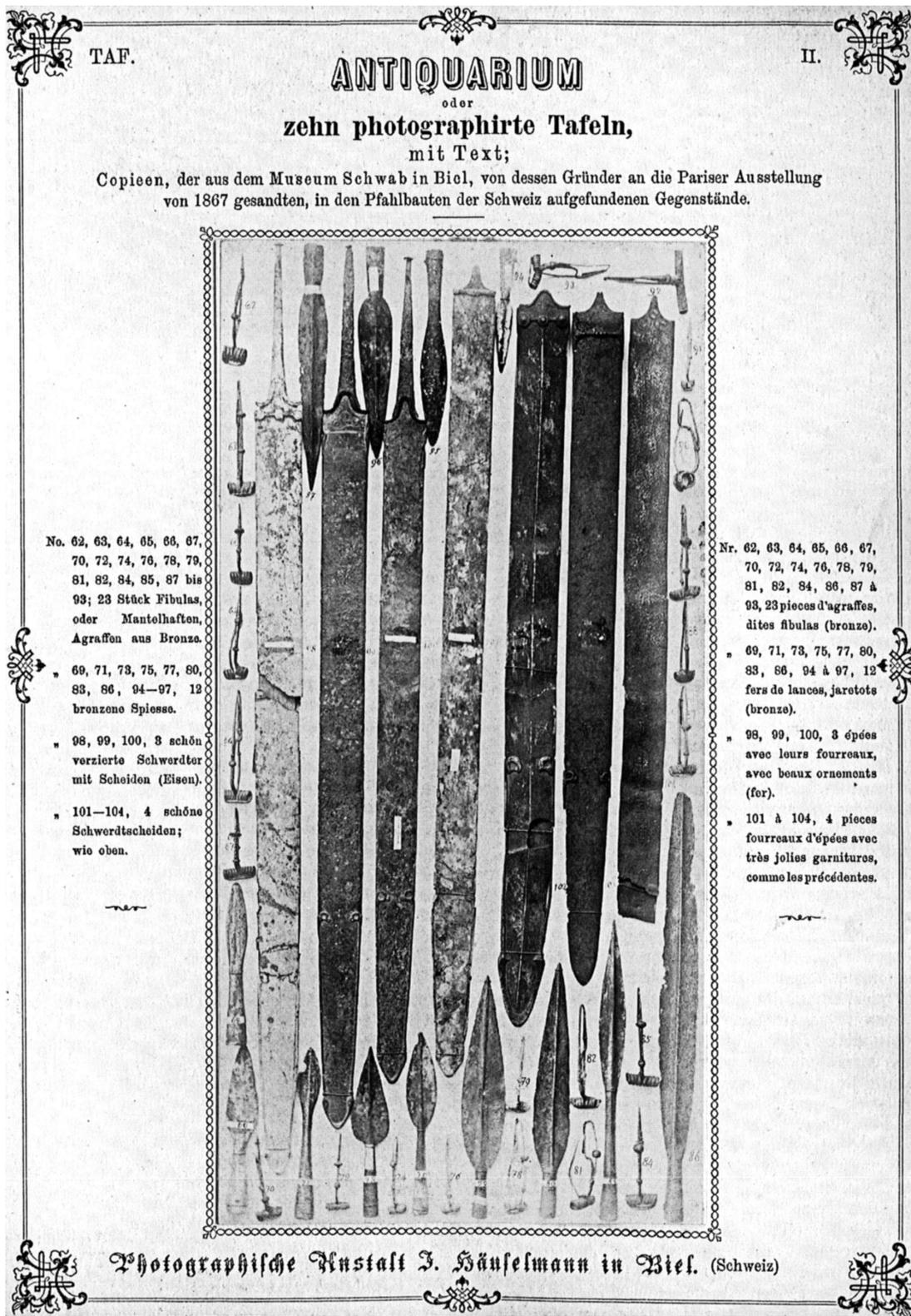


Fig. 12 L'une des planches de l'Antiquarium de F. Schwab avec des trouvailles de La Tène présentées à l'exposition universelle de Paris en 1867. La plupart du matériel illustré date du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Tiré de: Kaenel, G. «Troyon, Desor et les Helvétiens vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.», *AS*, 14, 1991, p. 26.

### Conclusions

Ce survol de l'un des moments clés de l'histoire européenne antique ne doit pas occulter le fait que l'histoire des Celtes, riche et longue, ne se limite ni à une région donnée, l'Italie, ni à une période de deux siècles. Il s'agit d'un choix ciblé, visant à montrer la richesse des sources, si l'on apprend à les questionner. Les textes à disposition, bien que partiels et fragmentaires, révèlent, entre les lignes, des informations que l'ar-

chéologue doit s'empresse de vérifier avec ses propres outils. Les Celtes en Italie offrent dans ce domaine un terrain d'exercice privilégié, par la richesse et la variété des vestiges archéologiques exhumés et par l'accès relativement facile aux documents primaires. Avec l'ouverture récente de l'Europe orientale sur l'Occident, une fois franchies les barrières linguistiques, une meilleure diffusion des découvertes devrait amener à des

réflexions nouvelles et enrichissantes sur l'expansion des Celtes jusqu'au Proche-Orient, en particulier ceux que les anciens Grecs appelaient Galates.



**Fig. 13** Scène rituelle sur le chaudron de Gundestrup (Danemark), mettant en scène une divinité (à gauche), des soldats (au centre) joueurs de carnyx (à droite). I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. (?). Tiré de: Graf, F., «Menschenopfer in der Burgerbibliothek», AS, 14, 1991, p. 139.

A l'avenir, il s'agira également de prolonger cette réflexion, sur les deux derniers siècles avant notre ère, période marquée par les migrations des Cimbres et des Teutons, puis, par la Guerre des Gaules. Les profondes mutations à l'origine de ces événements et occasionnées par eux, à l'échelle de toute l'Europe occidentale, ne manqueront pas d'amener leur lot de réflexions sur les Celtes et la guerre.

Des recherches approfondies sur l'iconographie et les textes épiques des différentes civilisations

indo-européennes pourraient également contribuer à éclaircir certains points d'ombres des périodes les plus anciennes et nous montrer, avec un éclairage nouveau, la dimension sacrée et sociale de la guerre chez les peuples de la proto-histoire (fig. 10).

Les études spécialisées et techniques effectuées depuis une vingtaine d'années sur l'armement des Celtes, jusqu'aux moindres rivets, ont montré l'intérêt d'une observation approfondie des vestiges archéologiques, malgré un état de conservation du fer très variable. Les travaux de l'IRRAP<sup>56</sup> à Compiègne et en particulier ceux d'André Rapin et de Thierry Lejars ont largement contribué à enrichir notre connaissance de l'armement celtique. L'analyse de ce matériel, selon une approche associant typologie et technologie, a permis de mettre en évidence un savoir-faire et une créativité artisanale qui inspirent aux forgerons actuels le plus profond respect.

Il semble de plus en plus évident que des approches aussi variées que l'archéologie de terrain, l'expérimentation, les études technologiques, l'étude des sources historiques, épiques et iconographiques sont manifestement complémentaires et n'ont pas encore livré tous leurs secrets.

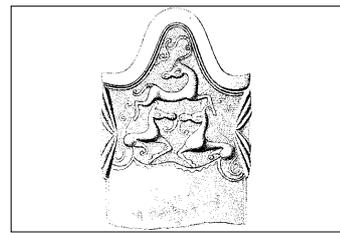
**56** Institut de restauration et de recherches archéologiques et paléométallurgiques, Compiègne.



**Fig. 14** Armes en fer de la tombe de Batina (ex-Yougoslavie), III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les découvertes d'armes détruites dans des tombes ou des dépôts, en particulier des épées, ont longtemps fait croire que l'on pouvait suivre Polybe à la lettre, lorsqu'il évoque les armes des Gaulois qui se plient dès le premier choc. En fait, la destruction volontaire des armes, dont la signification nous échappe encore, était très courante à l'époque de La Tène. Peut-être s'agit-il d'une manière de «tuer l'objet» pour le soustraire au monde terrestre? Tiré de: *Les Celtes* 1991.

## Bibliographie

- AA. VV.** *Celti ed Etruschi nell'Italia centro-settentrionale dal V secolo a.C alla romanizzazione, Bologna, 1987.*
- AA. VV.** *Les Celtes, Milan, 1991.*
- AA. VV.** *Dossier : «Les guerriers celtes», L'Archéologue, N°55, août-septembre 2001, pp. 3-21.*
- AA. VV.** *«Münsingen Rain, ein Markstein der keltischen Archäologie», SBHM, 2, Bern 1998.*
- Brunaux, J.-L.** *Les religions gauloises. Nouvelles approches sur les rituels celtiques de la Gaule indépendante, Paris, 2000 (édition revue et corrigée).*
- Cunliffe, B** *Les Celtes, Paris, 2001 (Oxford, 1997).*
- Goudineau, C.** *César et la Gaule, Paris, 2000 (1990).*
- Kruta, V.** *Les Celtes. Histoire et dictionnaire, des origines à la romanisation et au christianisme, Paris, 2000.*
- Peyre, C.** *La Cisalpine gauloise du III<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., Paris, 1979.*
- Pleiner, R.** *The Celtic Sword, Oxford, 1993.*
- Rapin, A.** *«Propositions pour un classement des équipements militaires celtiques en amont et en aval d'un repère historique : Delphes, 278 avant J.-C.», L'Europe celtique du Ve au IIIe s. avant J.-C., Sceaux, 1995.*
- Rapin, A.** *«L'armement celtique en Europe : chronologie de son évolution technologique du Ve au Ier s. av. J.-C.», Gladius, 19, 1999, pp. 33-67.*
- Thorimbert, S. et Carrard, F.** *«Les migrations des Boïens entre vérité historique et archéologie», Chronozones, 5, Lausanne, 1999, pp. 48-57.*
- Vitali, D.** *«La Necropoli di Monte Bibebe (Comune di Monterenzio, Bologna) », Münsingen Rain, ein Markstein der keltischen Archäologie. Bern, 1998, pp. 265-286.*
- Vitali, D. (edit.)** *Guida al Museo Archeologico di Monterenzio « Luigi Fantini ». Archeologia e storia delle Valli dell'Idice e dello Zena. Monterenzio 2000.*



# Aperçu de généalogie antique: les Camilli

Cédric Grézet

De nos jours, de plus en plus de personnes recherchent leurs racines par le biais de la généalogie, discipline qui suscite un véritable engouement depuis quelques années. Alors pourquoi ne pas faire pareil pour des temps bien plus reculés? Voilà la question que nous nous sommes posée en étudiant les inscriptions d'Avenches.

## Introduction

Grâce à l'épigraphie, nous connaissons toute une série de noms se rapportant à un clan aristocratique de l'Helvétie au 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.: les Camilli. Sans conteste, ces derniers faisaient partie

donc penchés sur ce clan et avons tenté d'établir des liens familiaux, dont certains sont sûrs, d'autres très hypothétiques. En nous basant sur les études préexistantes, sur les sources littéraires

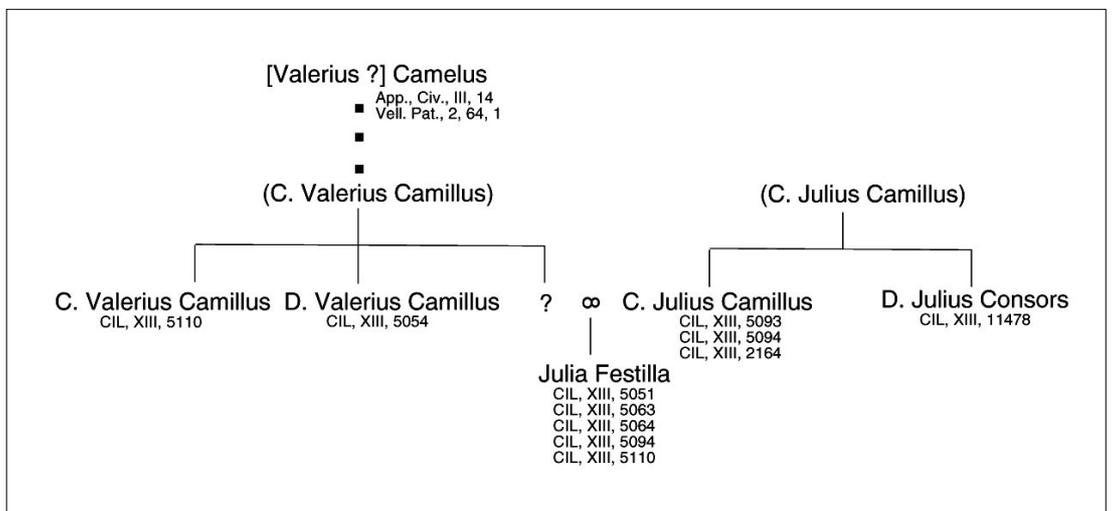
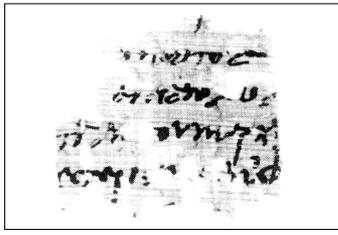


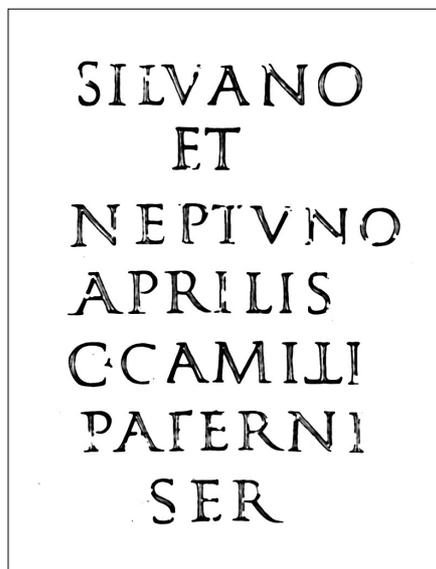
Fig. 1 Arbre généalogique des premiers Camilli romanisés.

de la classe dirigeante de nos contrées et essayaient de marquer, comme dans bien d'autres régions de l'Empire romain, leur influence en utilisant des procédés politiques et idéologiques issus du monde romain lui-même. Nous nous sommes

ainsi que sur de nombreuses inscriptions, nous sommes donc parvenus à mettre ces différents noms en relation les uns avec les autres et à reconstituer un arbre généalogique sur plusieurs générations (fig. 1).

## Les Camilli du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

On remarque assez rapidement qu'il est possible de distinguer deux phases différentes dans l'onomas-tique du clan, l'une datant du premier siècle et dont nous allons parler plus amplement ci-dessous et l'autre concernant des personnages du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Ces derniers se caractérisent par un nom de clan se trouvant dans le *gentilice* et non dans le *cognomen*<sup>1</sup>. On assiste à une romanisation d'un nom jusqu'alors usuel du



clan, auquel on ajoute un suffixe en «i» pour en faire un véritable gentilice à la romaine comme l'atteste une inscription retrouvée à proximité du canal d'Avenches (fig. 2). D'après les nouvelles études il s'agirait d'une mode apparue au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et non d'un phénomène inhérent à l'accession à la citoyenneté romaine dans des colonies. Nos connaissances se résument à cinq inscriptions de ce type en Helvétie.

Fig. 2 Inscription sur une colonne retrouvée à Avenches à proximité du canal. Tiré de : Castella et Flutsch 1990.

*Silvano | et | Neptuno, | Aprilis | C. Cami'li(i) | Paterni | servus.*

A Silvanus et Neptune, Aprilis, esclave de C. Camillius Paternus.

1 Les citoyens romains portent les *tria nomina* (trois noms): le *praenomen*: prénom; le *gentilice*: nom de famille (*de gens*); le *cognomen*: surnom qui peut être transmis aux héritiers mâles.

## Les premiers Camilli romanisés

Mais revenons à notre sujet principal, la généalogie, et pour cela remontons quelque peu le cours du temps, jusqu'au milieu du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. ainsi qu'au 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.. En jetant un rapide coup d'œil sur notre arbre généalogique, on remarque rapidement que nous avons affaire à deux branches distinctes du clan des Camilli: les Valeri Camilli et les Julii Camilli.

La toute première mention d'un membre du clan des Camilli figure dans plusieurs sources littéraires, chez Velleius Paterculus (2, 64,1), mais le récit le plus complet provient des *Guerras civiles* d'Appien. Dans ces sources, nous retrouvons un Camelus ou Camilus ce qui revient au même, étant donné qu'en langue celtique, les «i» et les «e» ouverts sont pratiquement interchangeables. Ce «dynaste», comme il est décrit, aurait intercepté Decimus Brutus, l'un des meurtriers de César, lors de sa fuite à travers le Jura. Il est écrit que les deux hommes se connaissaient déjà auparavant. Nous supposons donc que notre Camilus était déjà en possession de la citoyenneté romaine, probablement du fait de ses influences commerciales entre les pays des Séquanes et des Helvètes. Cet épisode se déroule sûrement sur le col de Jougne où Camilus devait percevoir des taxes (fig. 3). En étudiant les différentes inscriptions du corpus des Camilli et en lisant cette source littéraire, nous en sommes

venus à l'hypothèse suivante: pourquoi ce Camelus ne serait-il pas le père fondateur de la lignée des Valerii Camilli? Une réflexion qui nous paraît légitime puisque Valerius est indéniablement un *gentilice* républicain et qu'il est coutume d'attribuer le *gentilice* de l'empereur aux nou-

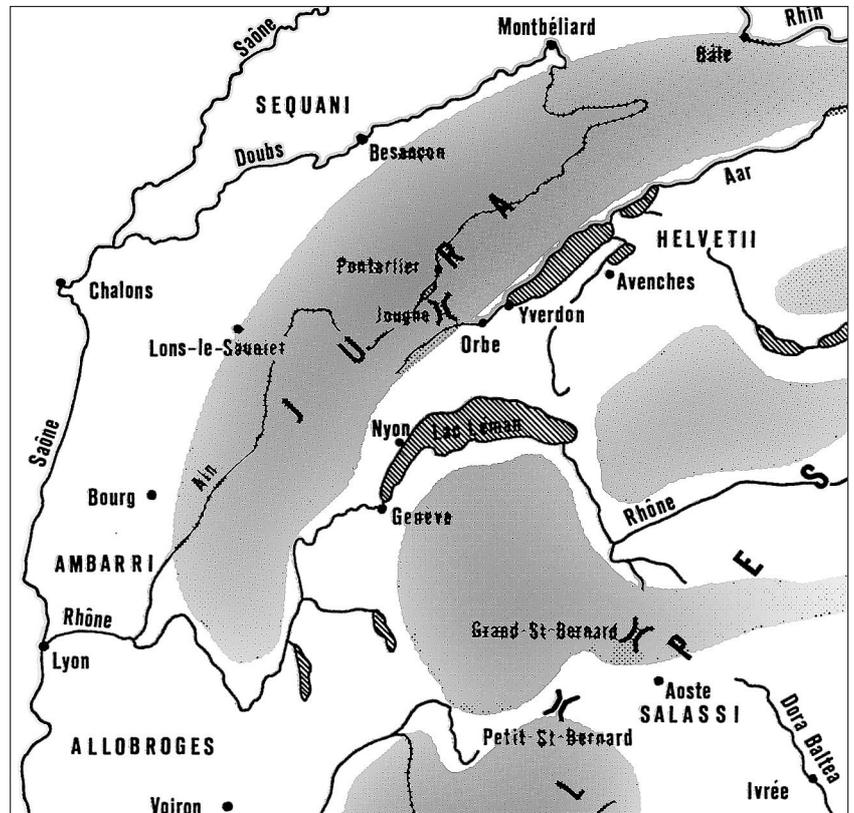


Fig. 3 Carte des régions limitrophes de la chaîne du Jura.

veaux citoyens. Comme notre épisode se déroule avant le Principat, il se peut que ce notable helvète ait reçu la citoyenneté d'un magistrat, un certain Valerius, en charge en pays séquane peu après la conquête romaine par César. Ce sont ces diverses raisons qui nous ont amené à faire figurer dans notre arbre le nom de Valerius Camilus.

C. Valerius Camillus, fils de Caius, nous est connu par une inscription sur laquelle il est fait mention de funérailles publiques offertes tant par la cité des Helvètes que par la cité des Eduens (fig. 4). Ce fait conforte notre hypothèse selon laquelle les Valerii Camilli détenaient le col de Jougne, même plusieurs générations plus tard. Dans le cas contraire comment expliquer les funérailles dans les deux cités précédemment mentionnées? A défaut de pouvoir percevoir des taxes sur le col après l'intégration de l'Helvétie à la Gaule, cette branche du

clan aura certainement étendu ses relations commerciales jusque chez les Eduens, une des tribus gauloises les plus influentes, afin de s'enrichir. L'importance du personnage est soulignée également par les statues qui lui sont érigées non seulement dans toute la cité des Helvètes mais aussi

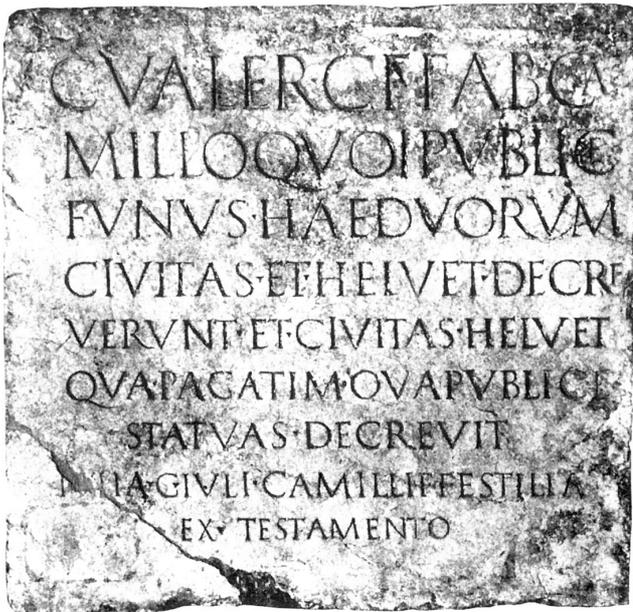


Fig. 4 Inscription de C. Valerius Camillus trouvée à Avenches. CIL, XIII, 5110; Waisler 95; Biemann/Freistolha, 5.

*C. Valer(io) C. (filio) Fablia tribu 'Ca' / millo, qui publice tunus Maedurum / civitas et Helvet(i) decre- / verunt, et civi- / tas Helvet(iorum), / qua pagatim qua / publice, / statuas decrevit. / Illulia C. Juli / Camilli (filia) Festilla / ex testamento*

A C. Valerius Camillus, fils de C., de la tribu Fabia, pour lequel la cité des Eduens et les Helvètes ont décrété des funérailles publiques; en outre, la cité des Helvètes lui a dédié des statues, soit au nom de chaque pagus, soit au nom de toute la cité. Julia Festilla, fille de C. Julius Camillus (a fait élever cette inscription) conformément au testament du défunt.

venus à l'hypothèse suivante: pourquoi ce Camelus ne serait-il pas le père fondateur de la lignée des Valerii Camilli? Une réflexion qui nous paraît légitime puisque Valerius est indéniablement un *gentilice* républicain et qu'il est coutume d'attribuer le *gentilice* de l'empereur aux nou-

2 Velleius Paterculus, II, 64, 1.

3 Appien, *Civ.*, III, 14.

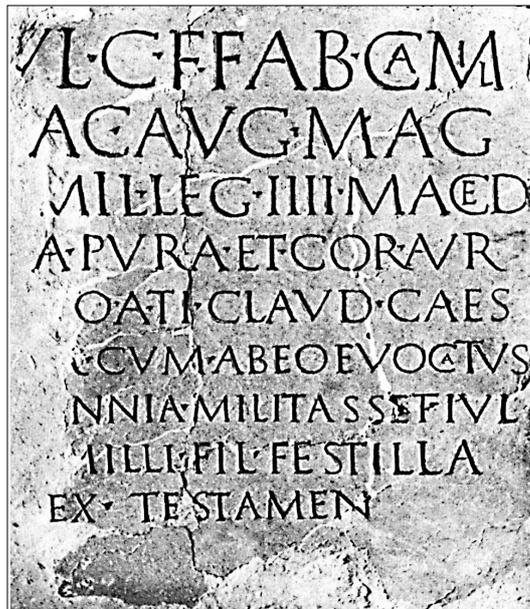
dans différents *pagi* constituant cette même cité. Le dernier personnage connu de la branche des Valerii Camilli se nomme D. Valerius Camillus. Son nom nous est parvenu grâce à une dédicace d'un de ses clients à Mars Caturix (Fig. 5). Ce dieu prenait manifestement une place importante dans le clan des Camilli, puisque son temple a été restauré au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. par L. Camillus Aetolius. De plus, le patronyme Camillus provient certainement du celtique *camulus* qui signifie champion, une épithète bien connue du dieu Mars. Nous avons admis que D. Valerius Camillus était le frère de C. Valerius Camillus. Nos réflexions nous amènent à croire que les deux inscriptions, stylistiquement proches, sont plus ou moins contemporaines et qu'il ne devait sûrement pas y avoir plus d'une branche de Valerii Camilli. Par ailleurs, la coutume voulant que le premier-né reprenne le prénom du père, il paraît évident que C. Valerius était le fils aîné et que D. Valerius était le fils cadet.

**Fig. 5** Autel trouvé à Pomy mentionnant une dédicace en l'honneur de D. Valerius Camillus.  
CIL, XIII, 5054; Walser 60.

*Mar'ti Caturig(i), | sacr(o) | 'pr'o salut(e) et inco- | lunitate D. Val(erii) | Camill(i); Sext(us) Cris(s)- | pin(ius) Nigrinus | v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).*

**A Mars Caturix pour le salut et la bonne santé de D. Valerius Camillus; Sextus Crispinius Nigrinus s'acquitte de son vœux de bon gré.**

Penchons-nous à présent sur une autre branche de cette illustre famille helvète, celle des Julii Camilli. Le plus important de tous les Camilli était sans doute C. Julius Camillus, fils de Caius, car il reste jusqu'à nos jours le seul représentant helvète à avoir accédé à l'une des deux classes dominantes du système romain. En effet, comme nous le montre la figure 6, il a servi deux fois dans l'armée romaine, dont une fois au moins en tant que



**Fig. 6** Inscription de C. Julius Camillus trouvée à Avenches.  
CIL, XIII, 5094; Walser 87.

*IC. Iul(ia), C. fil(ia), Fab(ia tribu), Camil- | (io), Is(acerdoti) Aug(usti), mag(istro) | (tribuno) mil(itium) leg(ionis) IIII | Macedonicae), | (hast(a) pura et cor(ona) | au(r)ea) | (donato a Ti. Claud(ia) | Caes(are) | (Aug(usto) Ger(manico) cum | ab eo evoca'tus | (in Britan(nia) militas- | set. Iul(ia) | (Camilii fil(ia) Festilla | ex | testamento*

**A C. Julius Camillus, fils de C., de la tribu Fabia, prêtre du culte impérial, magistrat, tribun militaire de la légion IV Macédonienne, décoré d'une haste pure (d'argent) et d'une couronne d'or par l'empereur Claude Germanicus, lorsque, rappelé sous les drapeaux par l'empereur, il fit campagne en Bretagne. Julia Festilla, fille de Camillus, selon le testament.**

tribun militaire, recevant de multiples distinctions. Il avait donc le statut de chevalier romain. Outre ses charges au service de l'Empire, il était également actif dans sa cité où il était prêtre du culte impérial et magistrat. Ce dernier titre devait certainement correspondre au *vercobret* que l'on trouve dans d'autres cités gauloises et dans le *Bellum Gallicum* de César. Il s'agissait de la charge



suprême de la cité après l'abolition des royautés en pays gaulois. Faute de sources, il est impossible de savoir qui était le premier Julius Camillus à accéder à la citoyenneté romaine. Nous savons, cependant, que cela doit remonter au règne d'Auguste.

D. Julius Consors revêt les mêmes charges que C. Julius Camillus (fig. 7). Toutefois, à la différence de ce dernier, il ne quitte pas sa région pour servir dans l'armée, mais s'investit dans la capitale en tant que curateur de l'association des citoyens romains d'Helvétie. Il appartient à la même tribu que tous les Camilli et est également fils de Caius, ce qui porte Denis van Berchem à croire que les deux hommes étaient frères, mieux encore, frères jumeaux, en dépit de leur différence de *cognomen*. L'auteur a trouvé une autre attestation d'un Consors à Vienne en pays allobroge où, là aussi, le nom était conféré au cadet des jumeaux. Etymologiquement cette hypothèse se tient également, les jumeaux partageant le même sort, c'est-à-dire la même ascendance. Son prénom, Decimus, confirme qu'il n'est pas le premier-né. Chose étrange, les fils cadets connus des Valerii Camilli et des Julii Camilli portent le même prénom. Est-ce un hasard ou une coutume du clan?

Enfin, le personnage clé de notre arbre généalogique se nomme Julia Festilla. En figure 8, elle est

mentionnée comme étant la première prêtresse impériale de l'impératrice. Mais elle est aussi décrite comme excellente voisine par les habitants du *vicus* d'Yverdon. Ce dernier élément nous suggère que cette branche du clan habitait aussi dans la région, sans que l'on sache précisément où. Il est pratiquement sûr que les membres des deux branches habitaient Avenches, mais comme tous les notables gaulois du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. ils étaient de riches propriétaires fonciers et possédaient des établissements ruraux. Peut-être que l'une de ces *villae* se situait près de l'agglomération d'Yverdon. Les inscriptions des figures 4, 6 et 8 nous apprennent que J. Festilla est la fille de C. Julius Camillus, un indice nous permettant de l'incorporer dans l'arbre généalogique, puisque les femmes romaines ne possédaient pas de *cognomen*. Elle devient dès lors le seul personnage féminin à pouvoir figurer dans notre arbre. C'est également elle, comme l'inscription de la figure 4 nous le suggère, qui nous permet de relier les deux branches, même si cela reste hypothétique. Il doit y avoir une relation entre C. Valerius Camillus et Julia Festilla, puisque cette dernière fait une dédicace testamentaire pour le premier. Il se trouve qu'il arrivait souvent que des notables gaulois se marient entre membres du même clan afin d'éviter de disperser les richesses. Comme C. Julius et C.

Valerius étaient contemporains, pourquoi ne pas admettre que le père de Julia Festilla était marié avec la sœur de C. Valerius? Ce dernier étant son oncle, cela explique pourquoi elle fait une dédicace en l'honneur de ce dernier.

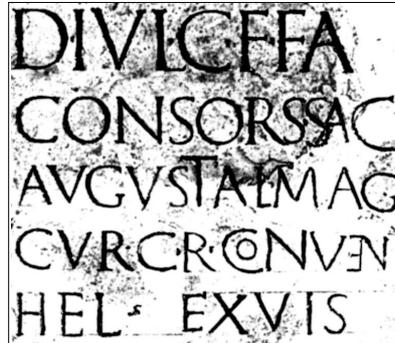


Fig. 7 Inscription fragmentaire de D. Julius Camillus trouvée à Avenches. CIL, XIII, 11478; Walser 105.

*D. Iul(ius) C. (filius) Fab(ia tribu) | Consors, sacerdoti | Aug(ustal(i), mag(ister) | cur(ator) c(ivium) R(omano- rum) convent(tus) | Hel(vetici), ex visu.*

**D. Julius Consors, fils de C., de la tribu Fabia, prêtre impérial, magistrat, curateur de l'association des citoyens romains en Helvétie, à la suite d'une vision.**

Enfin nous avons également connaissance d'un certain C. Flavius Camillus, ce qui laisserait entendre qu'il existe une troisième branche du clan des Camilli. Cependant, nous ne pouvons pas faire de connections, faute de sources. On remarque dans une inscription que C. Valerius Camillus a vécu plus tardivement et qu'il fut investi de diverses charges dans une colonie. Ce n'est que sous Vespasien qu'Avenches accède à ce statut et qu'il y assumait notamment les charges de prêtre du culte impérial et de *duumvir*<sup>4</sup> de la

**4** Les *duumviri* («deux hommes») sont les détenteurs du pouvoir exécutif d'une colonie romaine.

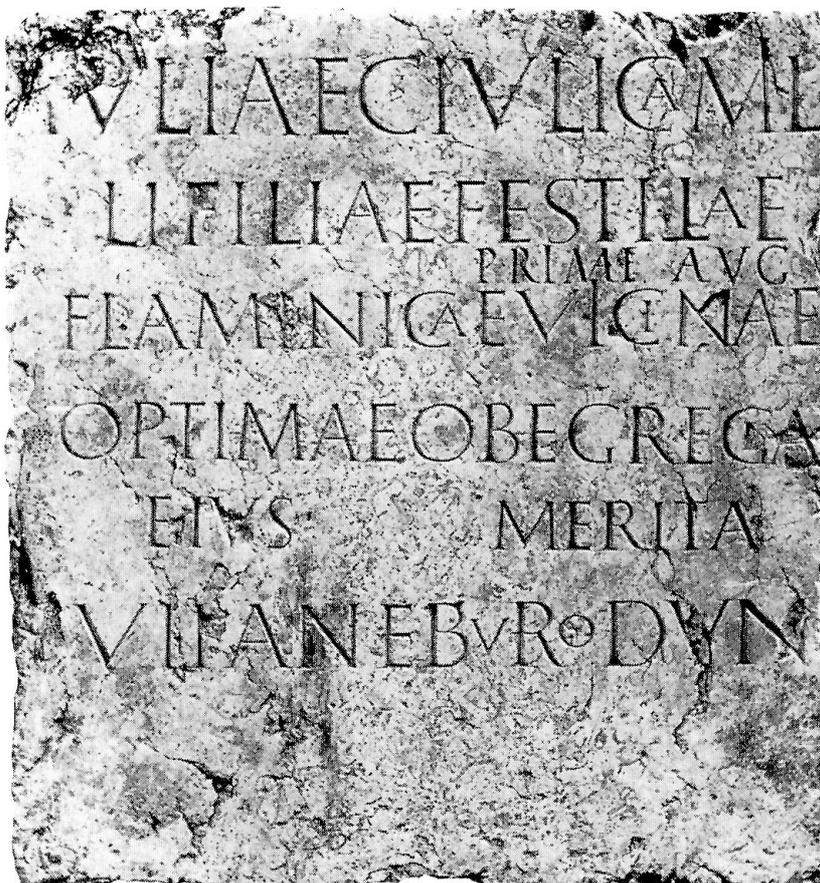


Fig. 8 Inscription (probablement la base d'une statue) de Julia Festilla trouvée dans le cimetière d'Yverdon. CIL, XIII, 5064; Walser 66.

*Iuliae C. Camil- | li filiae Festillae, | flami- ni'ca'e pri'ma'e Aug(ustae), vicini-ae | opti- mae ob egre'gi'a | eius merita. | vikan(i) Eburoduntenses).*

**A Julia Festilla, fille de C. Camillus, première prêtresses impériale, excellente voisine à cause de ses mérites remarquables. Les habitants du village d'Yverdon.**

colonie (fig. 9). Notons qu'il portait le *gentilice* d'un empereur flavien. On remarque que les Flavii Camilli, s'il en existe plusieurs, avaient la même

zone d'influence que les Julii Camilli, puisque l'inscription mentionne qu'il était l'ami et le patron du *vicus* d'Yverdon.

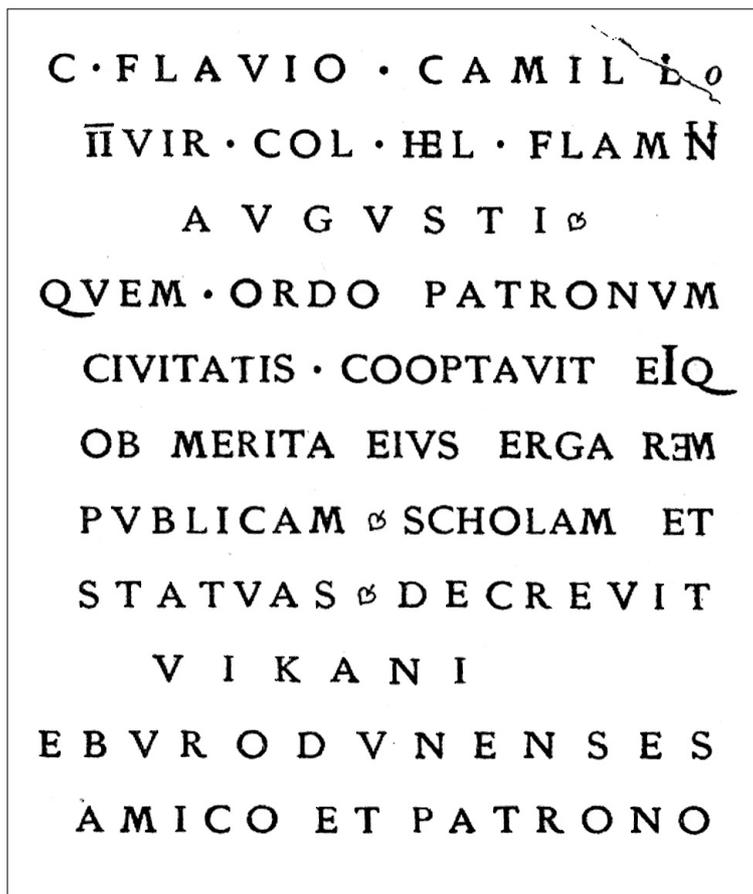


Fig 9 Inscription de C. Flavius Camillus trouvée à Yverdon. CIL, XIII, 5063.

*C. Flavius Camillo, (Il vir) coloniae Helvetiorum, flaminus Augusti, quem ordo patronum civitatis cooptavit ei(que) ob merita eius erga rem publicam scholam et statuas decrevit vikani Eburodunenses amico et patrono.*

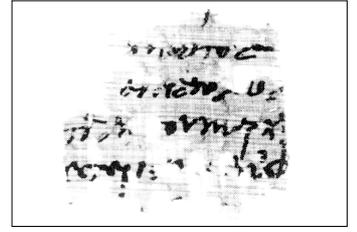
A C. Flavius Camillus, duumvir de la colonie des Helvètes, prêtre impérial, que le conseil de ville a nommé patron de la cité et pour qui, à cause de ses mérites pour l'état, ils ont décidé (d'ériger) une halle et des statues; les habitants du vicus d'Yverdon à leur ami et patron.

## Conclusion

Nous voyons bien que la généalogie de l'Antiquité, tout comme celle de nos jours, n'est pas une science simple. Nous noterons que le clan des Camilli du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. était divisé en deux branches, voire trois: les Valerii Camilli, les Julii Camilli et les Flavii Camilli. Les premiers reçurent la citoyenneté romaine avant même le Principat et avaient une zone d'influence couvrant les deux versants de la chaîne du Jura. Reste à savoir si cette influence était uniquement commerciale ou également politique. Les seconds acquirent la citoyenneté romaine probablement sous Auguste. Leur zone d'influence commerciale et surtout politique se limita au territoire de l'Helvétie. Apparemment, ils formaient la classe dirigeante de la cité des Helvètes au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., C. Julius Camillus parvenant même à s'illus-

trer au service de l'Empire et à accéder au rang de chevalier. Julia Festilla est probablement la personne qui lie les deux familles, son père ayant vraisemblablement épousé la sœur de C. Valerius Camillus. Le seul représentant connu des Flavii Camilli exerce son influence dans la même région que les Julii Camilli, et participe aussi à la politique de la cité des Helvètes. Est-ce que, pour une raison ou une autre, la branche des Flavii Camilli aurait pris le dessus sur les autres après la fondation de la colonie? A moins de retrouver d'autres inscriptions, nous ne saurons sans doute jamais si les hypothèses formulées dans cet article sont avérées. Il reste à espérer que les archéologues nous fourniront de nouveaux éléments probants en fouillant le forum d'Avenches, qui sait?

---

**Bibliographie**


- Bielmann, A.** «Culture et société dans la Suisse gallo-romaine», *La Suisse du Paléolithique à l'aube du Moyen-AgeS(PM)*, vol. 5: l'époque romaine, (à paraître).
- Castella, D. et Flutsch, L.** «Une inscription inédite en Chaplix», *Archéologie Suisse (AS)*, 13, 1990, p. 185-186.
- Frei-Stolba, R.** «Die Helvetier im römischen Reich: Überlegungen zu ihrer Integration und Gesellschaftsstruktur», *La politique édilitaire de l'Empire romain au lie au IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.*, (actes du II<sup>e</sup> colloque roumano-suisse, Berne, 12-19 septembre 1993), Berne, 1997, p. 167-186.
- Frei-Stolba, R.** «Die Personennamen von Aventicum», *Caesarodunum*, XXIX, 1995, p. 33-42.
- Syme, R.** «Helvetian Aristocrats», *Museum Helveticum*, 34, 1977, p. 129-140.
- Van Berchem, D.** «Notes sur la famille helvète des Camilli», *Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie (ASSPA)*, 77, 1994, p. 109-114.
- Van Berchem, D.** *Les routes de l'histoire*, Genève, 1982.

# Des «anti-funérailles» pour Hector

Lorraine Pidoux

**Hector et Patrocle: l'évocation de ces noms nous replonge dans l'univers des premiers héros du monde occidental... Pendant neuf ans, la guerre fit rage aux pieds des murs de Troie, où Grecs et Troyens furent engagés dans un combat terrible. Jour après jour, les batailles apportaient à chaque camp son lot de morts. Mais à cette époque, les hommes tombés sur le champ de bataille n'étaient pas des morts anonymes. Ils seraient à jamais glorifiés pour leur ultime bravoure, on n'oublierait plus leurs noms: Achille, Pâris, Hector et Patrocle... des noms qui nous font toujours rêver.**

## Naissance d'un concept

Pour les héros de l'*Illiade*, il est une manière de mourir au combat qui confère au guerrier défunt - ou plutôt à sa mémoire - une gloire éternelle. Cette sorte de mort fut en premier lieu chantée par les aèdes et définie par Homère, louée à

Sparte puis à Athènes, où les oraisons lui donnèrent le nom de *kalos thanatos*. Par cette «belle mort», le héros cesse d'avoir à se mesurer à l'ennemi, car dans l'exploit qui met fin à sa vie, son excellence se réalise à jamais.

## L'immortel défunt

Tel est bien le sens du destin de Patrocle, d'Achille et d'Hector, héros obéissant tous au même code de valeurs. Sur le champ de bataille, ils affrontent l'ennemi avec vaillance. Mais c'est aussi la mort,

l'oubli, l'anéantissement et le non-être qu'ils défient au combat. En effet, la mort ainsi acquise leur permet de vivre à jamais à titre d'exemples héroïques dans le souvenir des hommes à venir.

## Leçon d'esthétique

Mais là ne s'arrête pas le concept de la belle mort dans la poésie épique. Car en plus d'une idéologie de la mort, il s'agit d'une leçon d'esthétique. La belle mort est celle du beau mort; entendez celui dont le corps est jeune, puissant, intact et soigné. Pour bien appréhender cette conception de la mort, il faut se rappeler que pour les Grecs, le corps fait apparaître la valeur de l'individu. Selon les termes de J. Redfield, «le moi intérieur n'est rien d'autre que le moi organique».

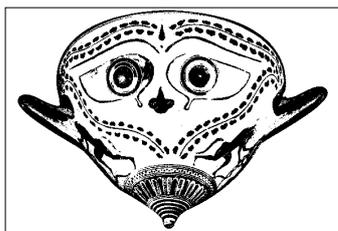
L'anse du vase *François*<sup>1</sup> (fig. 1) est l'un de ces nombreux exemples iconographiques qui illustrent la beauté du corps du mort. Il s'agit de la dépouille d'Achille rapatriée par Ajax. On remarque tout de suite les

dimensions du corps souple d'Achille, dont les pieds et les mains touchent le sol. La taille gigantesque est un signe de beauté et de puissance; à

l'image des dieux, le héros mort est très grand. Les cheveux même d'Achille sont un signe de beauté; nous verrons plus loin que dans les textes et dans l'iconographie, ils jouent un rôle important.

On trouve d'ailleurs une correspondance

entre le monde de l'*Illiade* et celui de l'*Ancien Testament* dans le personnage héroïque de Samson, qui tirait force et beauté de sa longue chevelure.



<sup>1</sup> Cratère attique d'une forme nouvelle, signé du potier Ergotimos et du peintre Clitias, dont ce fut le chef-d'œuvre. Il comporte quelques 270 figures, personnages et animaux tirés de la mythologie.

**Fig. 1 Ajax portant Achille mort. Cratère à figures noires (détail du Vase François) de Clitias, Florence, Musée archéologique, 4209; 570 av. J.-C. ABV 76/1. F. Lissarague, *Vases grecs: les Athéniens et leur image*, Paris, 1999, fig. 9, p.18.**



## Des cadavres exquis?

Il est clair désormais que dans l'*Illiade*, les plus beaux corps sont ceux des héros morts. Mais pourquoi est-ce dans la mort que le corps, siège même de la vie, trouve l'expression maximale de sa splendeur? Pourquoi et en quoi, sur le cadavre du jeune guerrier étendu dans la poussière, couvert de sang et de plaies, tout

est beauté? C'est que, d'une part, la valeur (*aretè*) du héros vient d'être confirmée par sa mort héroïque, et cette valeur transparaît sur son corps; d'autre part, par l'immortalité que va ainsi obtenir sa mémoire, le héros se rapproche des dieux, et ceci par le biais de son corps.

## L'ultime outrage

Mais qu'en est-il d'Hector, héros à qui son ennemi refusait la belle mort? D'abord, il convient de rappeler que cette belle mort, il l'a acquise; l'iconographie, comme les sources écrites, nous le montrent déterminé à aller affronter son ennemi, et finalement la mort elle-même: «Eh bien, non! je n'entends pas mourir sans lutte ni sans gloire, ni sans quelque haut fait, dont le récit parvienne aux hommes à venir»<sup>2</sup>. Hector a choisi la belle mort, il l'a pleinement accomplie; ne lui enlevons pas cela, car c'était finalement bien le but d'Achille que de la lui refuser et de le faire ainsi basculer dans l'oubli. Par contre, ce qu'Hector a failli être, c'est un vilain mort, un cadavre affreux à voir. Et cela, c'est le déshonneur suprême du guerrier. En témoignent justement cet outrage qu'Achille a tenté d'infliger à Hector - son pendant héroïque troyen - et les nombreuses menaces de mauvais traitements que le guerrier victorieux réserverait à l'ennemi. Plus qu'un simple acte de mépris, il s'agit d'un acte grave dans l'idéal héroïque

d'alors. En dégradant le corps d'Hector, Achille l'aurait dépouillé de sa condition de héros car il l'aurait détourné de la belle mort. Avant qu'Achille ne tente de rendre Hector très laid, c'était un beau mort, car c'était un guerrier valeureux mort dans la gloire; même ses ennemis s'extasiaient sur lui: «ils admiraient la taille, la beauté enviable d'Hector»<sup>3</sup>.

Mais Achille n'est pas d'accord. Non content d'avoir tué le prince troyen, il décide encore de lui prendre tout ce qui reste de lui désormais: la beauté de son corps, le souvenir glorieux pour ses descendants et la paix dans l'au-delà. En privant son corps des rituels funéraires qui permettraient à son âme d'accéder au séjour des morts, Achille refuse à Hector la gloire éternelle qui est son dû et plonge son âme dans une errance infinie; car au corps qui n'a pas reçu sa part de feu, les portes de l'Hadès sont fermées.

Cet acte, présenté comme excessif par Homère, est exactement le contraire des traitements que l'on prodigue à la dépouille du héros.

«A un jeune guerrier tué par l'ennemi,  
déchiré par le bronze aigu,  
tout va.

Tout ce qu'il laisse voir,  
même mort, est beau.»

Homère, *Illiade*, XXII, 71-73

## En grande pompe vers l'Au-delà ...

Voici d'abord le résumé des trois phases du rituel funéraire qui entourent le corps avant sa crémation. La description des soins que l'on prodigue au corps de Patrocle<sup>4</sup> donne l'exemple et souligne le contraste avec Hector. Tout commençait par un bain chaud qui était destiné à faire disparaître les signes de la mort: sang, début de putréfaction... Afin d'effacer les blessures et de rendre le corps plus brillant, on l'enduisait d'onguents, puis on le vêtait d'étoffes précieuses. Une fois le corps



ainsi préparé, il était installé sur un lit pour être pleuré par ses proches; enfin, on l'emmenait au bûcher dans une procession funèbre. L'*Illiade* regorge de menaces concernant les traitements outrageux qui seront faits à la dépouille du vaincu. Après la mort de Patrocle, Achille va tenter de mettre en pratique ces actes sacrilèges sur le corps de celui qui lui a pris son meilleur ami.

<sup>2</sup> Homère, *Illiade*, XXII, 304-305.

<sup>3</sup> Homère, *Illiade*, XXII, 370-371.

<sup>4</sup> Homère, *Illiade*, XXIII: les funérailles de Patrocle.

**Fig. 2** Achille outrageant le corps d'Hector. Hydrie attique à figures noires, Boston, Mus. of Fine Arts, 63.473. Vers 510 av. J.-C. Beazley, *Para*, 164, 31bis. K. Scheffold, *Götter und Heldensagen der Griechen in der spätarchaischen Kunst*, Munich, 1978, fig. 312, p. 233.

## La mort à l'envers ou le jeu des contraires

Avant de nous livrer à la lecture des images, il est important de rappeler que, dans le texte, on trouve des évocations, des menaces, et finalement des tentatives répétées d'outrages, mais que rien n'aboutit jamais. Même traîné dans la poussière derrière le char d'Achille, le corps d'Hector représente encore un beau spectacle. Le corps d'Hector

est invincible dans le sens où il restera miraculeusement intact.

Voyons ce qu'il en est dans les représentations figurées.

Le peintre de l'hydrie attique à figures noires (fig. 2) a suivi Homère dans les grandes lignes: il a donné à la scène une tension dramatique par la présence des parents

d'Hector à gauche, et il a souligné la dimension excessive d'Achille qui les regarde en sautant sur son char qui s'élance. Le mouvement très brusque des chevaux qui partent au galop insiste sur le fait qu'un tel traitement aurait dû mettre Hector dans un état abominable. Le tumulus de Patrocle, à gauche, et les gestes de lamentation d'Iris donnent un cadre tout particulier à la scène, qui est construite de manière à rappeler au spectateur l'*ekphora*<sup>5</sup>. Nous pouvons comparer la structure de cette image avec les représentations de cortège funéraire que proposent deux canthares attiques à figures noires (fig. 3 et 4). Nous avons donc ici ce que l'on peut appeler un processus inversé dans le traitement du mort. En temps normal, le défunt,

apprêté pour être le plus beau possible, est conduit à son tombeau par ses proches qui le pleurent; ici nous avons un mort nu qui est traîné sur le sol en direction du tombeau d'un autre afin d'être rendu le plus repoussant possible par ses ennemis qui le méprisent. C'est le début de ce qui semble être des anti-funérailles.

Nous avons vu que, dans le texte, cette course reste inefficace. Sur un vase à figures rouges<sup>6</sup>, nous voyons qu'après avoir été traîné maintes fois autour de la ville et autour de la tombe de Patrocle à vive allure, le corps d'Hector est encore intact. Bien qu'il ne reste de cette image que trois fragments, un détail indique de manière on ne peut plus claire l'échec d'Achille: même le ban-

deau qui ornait la chevelure de son ennemi tient encore sur sa tête charmante. Ce bandeau marque l'impossible destruction du corps du héros et l'échec d'Achille dans sa tentative d'outrage physique. Mais Achille s'obstine; il a d'autres moyens pour marquer son mépris et sa haine vis-à-vis du prince troyen. Sa nouvelle action - tant dans le texte que sur les images - peut être considérée dans la même perspective funéraires / anti-funéraires.

La même scène se retrouve plusieurs fois sur les vases attiques, mais le skyphos de Vienne (fig. 5) en est certainement l'une des représentations les plus riches. Et ici aussi, on retrouve cette procédure inversée dans le traitement du cadavre; mais Achille va plus loin encore: c'est presque même "le monde à l'envers". Sur ce vase, ce dernier, bien vivant, est allongé sur un lit de banquet en train de festoyer. Sous son lit se trouve le corps toujours saignant d'Hector mort. Cette attitude est rendue encore plus choquante par le fait que les tranches de viande semblent toucher le corps. A gauche, un cortège s'avance, conduit par Priam, suivi de quatre serviteurs apportant la rançon d'Hector. La scène est dominée par un bouclier orné du visage de la Gorgone dont les yeux écarquillés semblent fixer le spectateur. Ce choix n'est pas anodin, car la Gorgone incarne la vilaine mort, le retour au chaos, la chute dans l'informe, bref: tout ce qu'Achille souhaite à Hector. Le fait qui marque ce que nous avons appelé «le monde à l'envers» a de nouveau trait à cette inversion des rites funéraires: au lieu d'être exposé dans toute sa splendeur sur le lit - ce qui constitue la posture

normale du défunt (fig. 6) - le corps est sous le lit; au lieu d'être pleuré par les siens, Hector est méprisé par les autres; et finalement, au lieu d'être mangé par les flammes du bûcher, on

dirait qu'il va être mangé tout cru par Achille. Cette hypothèse repose sur un passage de l'*Iliade* où Achille formule le vœu de dévorer Hector, sacrilège total qui est habilement suggéré ici: «Aussi vrai que je voudrais voir ma colère et mon cœur m'induire à couper ton corps pour le dévorer tout cru...»<sup>7</sup>. De l'étude de ces représentations, il ressort que tout, dans l'idée, dans le texte et dans les images, oppose la belle mort et le beau corps de Patrocle à ce qu'Achille aurait voulu faire d'Hector. Si Achille attelle le cadavre du héros troyen à son char pour



**Fig. 3** Cortège funéraire. Canthare attique à figures noires, Paris, Bibliothèque Nationale, Cabinet des Médailles, 355. VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ABV 346/8. E. Vermeule, *Aspects of Death in Early Greek Art and Pottery*, Londres, 1979, fig. 16, p. 20.

**5** Procession funéraire qui consiste à accompagner le défunt à son tombeau.

**6** Rançon d'Hector. Fragments d'un cratère en calice attique à figures rouges, Athènes, Céramique. Début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. LIMC / Achilleus, 654.

**Fig. 4** Cortège funéraire. Canthare attique à figures noires, Paris, Bibliothèque Nationale, Cabinet des Médailles, 353. VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ABV 346/7. E. Vermeule, *Aspects of Death in Early Greek Art and Pottery*, Londres, 1979, fig. 15, p. 20.

**7** Homère, *Iliade*, XXII, 346-348.



Fig. 5 Ranson d'Hector. Skyphos attique à figures rouges retrouvé à Caere, Vienne, Kunsthist. Mus., 3710. Vers 490 av. J.-C. ARV<sup>2</sup>, 380, 171. F. Lissarague, *Vases grecs: les Athéniens et leur image*, Paris, 1999, fig. 77, p.98.



Fig. 6 *Prothesis* (exposition) du mort. Loutrophore attique à figures noires, New York, MMA, 27.228. Début du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Vacat Beazley. E. Vermeule, *Aspects of Death in Early Greek Art and Poetry*, Londres, 1979, fig. 8A, p. 14.

le défigurer, c'est pour l'empêcher de rester un beau mort; s'il inverse tous les rituels qui précèdent la crémation du corps, c'est pour tenter de l'éloigner de la belle mort, mais aussi du repos de sa *psychè* (âme), qui ne peut rejoindre le monde souterrain. De même que les funérailles de

Patrocle représentent ce qu'un héros pouvait avoir de mieux, celles d'Hector sont ce qu'il y a de pire; et les peintres attiques ont su transposer en images cette opposition funérailles / anti-funérailles.

### Le sacrilège d'Achille

Mais une interrogation demeure: les vilaines plaies, le démembrement souhaité, l'inévitable putréfaction... Homère appâte son public mais ne tient pas ses promesses, et les peintres le suivent; pourquoi nous priver d'un tel spectacle? C'est que, le contexte posé, on comprend mieux la gravité extrême des agissements d'Achille, excessifs au point que les dieux ne les toléreront pas, et qu'Homère n'osera jamais les présenter comme fait accompli; on en restera aux menaces, planant au-dessus du champ de bataille de manière de plus en plus précise à mesure que le récit avance. Les peintres sur céramique ne représenteront d'ailleurs jamais le corps d'Hector mutilé, dévisagé, flétri, pourrissant ou en proie aux charognards.

«Non, vieillard, les chiens ni les oiseaux ne l'ont point dévoré; il est toujours près de la nef d'Achille, tel quel dans sa barque. Voici la douzième aurore qu'il est là, étendu à terre, et sa chair ne se corrompt pas; ni les vers ne l'attaquent, ces vers qui dévorent les mortels tués au combat. Sans doute, Achille, chaque jour, le traîne brutalement autour de la tombe de son ami, à l'heure où paraît l'aube divine: il ne l'abîme pas pour cela. Tu l'approcherais, tu verrais toi-même comme il est là, tout frais, le sang lavé, sans aucune souillure, toutes ses blessures fermées, toutes celles qu'il a reçues - et combien de guerriers ont poussé leur bronze sur lui! C'est ainsi que les dieux bienheureux veillent sur ton fils, même mort. Il faut qu'il soit cher à leur cœur»<sup>8</sup>.

<sup>8</sup> Homère, *Illiade*, XXIV, 411-423.

### L'impossible charogne

L'explication donnée ici est toute poétique, mais derrière elle se cache une autre raison, quelque chose de l'ordre de l'indicible, de l'impossible et de l'immontrable...

A croire qu'un tabou a de tout temps préservé le corps des héros de la Grèce ancienne. L'imaginaire grec - fasciné par la beauté du corps - occulte les dépouilles repoussantes et libère les

cadavres des caractéristiques qui les distinguent d'un beau corps endormi.

La civilisation de la Grèce antique invente la belle mort, si rassurante et enviable, et ne représente que de «beaux» morts: à cette époque, le cadavre n'était pas une valeur. C'est le temps du triomphe du corps, on exile les cadavres.

## Le triomphe artistique du macabre

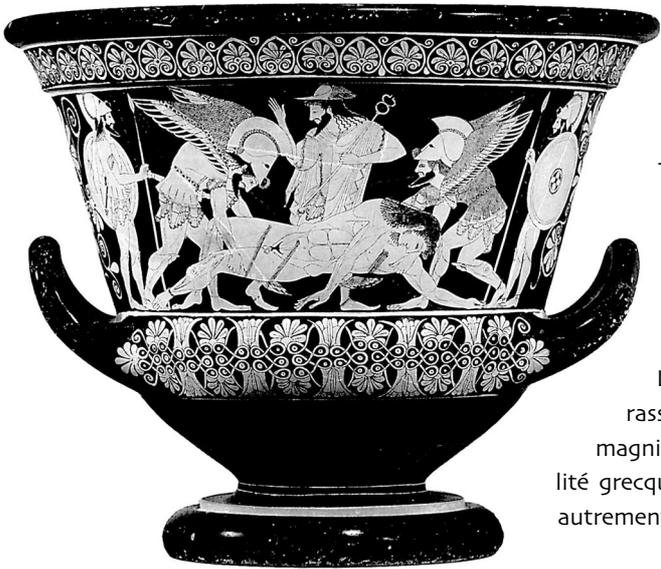
L'image de la mort rassurante et du cadavre impossible est parfaitement illustrée sur un vase attique à figures rouges (fig. 7): le corps de Sarpédon, grand, jeune, fort et souple, est tourné vers le spectateur et se donne à voir, tandis qu'Hypnos et son frère Thanatos l'emportent dans sa patrie, la Lycie. La scène est dirigée par Hermès, sans doute psychopompe<sup>9</sup>.

L'image de la mort est rassurante, le cadavre magnifique, et dans la mentalité grecque, il ne saurait en être autrement.

Puisque nous avons déjà beaucoup joué sur les contraires, permettons-nous de donner deux exemples, l'un littéraire et l'autre pictural, qui apportent une vision totalement opposée du corps et de la mort.

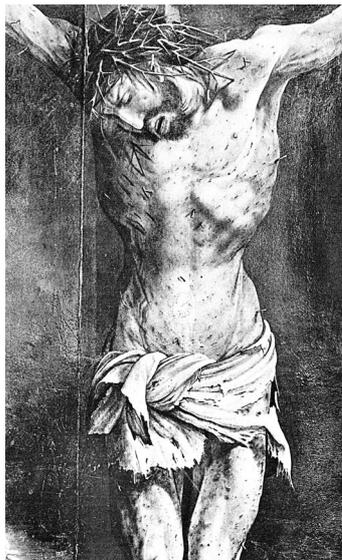
Considérons d'abord cette représentation du Christ en croix datant de 1500 environ (fig. 8). Ce corps supplicié, outragé, exprime l'horreur de la mort douloureuse: le visage est dur, la bouche encore ouverte, le torse et les jambes sont meurtris. Ici, on nous donne à voir un vrai mort, un cadavre.

Le plus bel exemple littéraire que l'on puisse trouver à propos de la fascination du cadavre est un poème de Baudelaire tiré du recueil «Les Fleurs du Mal» (paru en 1857): «Une Charogne». Dans ce poème, on retrouve les craintes majeures des Grecs concernant les corps: les préserver de la vermine et des charognards; mais la grande différence avec l'*Illiade*, c'est qu'ici la chose est réalisée, et la carcasse est superbe.



**Fig. 7** Hypnos et Thanatos emportant le corps de Sarpédon. Cratère en calice attique à figures noires, New York, MMA, 11.10. Peintre: Euphronios, potier: Euxitheros. Vers 515-510 av. J.-C. Vacat Beazley, K. Scheffold, *Götter und Heldensagen der Griechen in der spätarchaischen Kunst*, Munich, 1978, fig. 303, p. 225.

**9** Qui guide les âmes des défunts à leur dernière demeure, l'au-delà.



**Fig. 8** Le Christ en Croix (détail). Grünewald, mort vers 1530. A. Lejard, *Le Christ glorifié par les poètes et les peintres*, Lausanne, 1942, fig. 53.

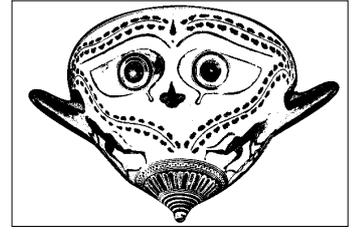
### Une Charogne

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,  
Ce beau matin d'été si doux :  
Au détour d'un sentier une charogne infâme  
Sur un lit semé de cailloux,  
Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,  
Brûlante et suant les poisons,  
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique  
Son ventre plein d'exhalaisons.  
Le soleil rayonnait sur cette pourriture,  
Comme afin de la cuire à point,  
Et de rendre au centuple à la grande Nature  
Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;  
Et le ciel regardait la carcasse superbe  
Comme une fleur s'épanouir.  
La puanteur était si forte, que sur l'herbe  
Vous crûtes vous évanouir.  
Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,  
D'où sortaient de noirs bataillons  
De larves, qui coulaient comme un épais liquide  
Le long de ces vivants haillons.  
Tout cela descendait, montait comme une vague,  
Ou s'élançait en pétillant ;  
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,  
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,  
Comme l'eau courante et le vent,  
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique  
Agite et tourne dans son van.  
Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,  
Une ébauche lente à venir,  
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève  
Seulement par le souvenir.  
Derrière les rochers une chienne inquiète  
Nous regardait d'un oeil fâché,  
Épiait le moment de reprendre au squelette  
Le morceau qu'elle avait lâché.  
- Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,  
A cette horrible infection,  
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,  
Vous, mon ange et ma passion !  
Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,  
Après les derniers sacrements,  
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,  
Moisir parmi les ossements.  
Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine  
Qui vous mangera de baisers,  
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine  
De mes amours décomposés !

---

**Bibliographie**



**Loraux, N.** *L'invention d'Athènes, Paris, 1981.*

**Loraux, N.** «Mourir devant Troie, tomber pour Athènes : de la gloire du héros à l'idée de la cité», *La mort, les morts dans les sociétés anciennes, J.-P. Vernant ( dir. ), Cambridge, 1982.*

**Vernant, J.-P.** «La belle mort et le cadavre outragé», *La mort, les morts dans les sociétés anciennes, J.-P. Vernant ( dir. ), Cambridge, 1982.*

# Monde souterrain et cultes «chthoniens»

Hugo Amoroso

Cet article sur la fonction et la signification des cavités rituelles en Gaule celtique a fait l'objet d'une présentation orale dans le cadre du cours-séminaire 2001-2002 «Archéologie du festin celtique» sous la direction de M. Poux.

## Introduction

Des fosses et des puits ont été mis au jour sur de nombreux sites en Gaule. Il apparaît aujourd'hui que la plupart de ces ensembles sont liés à des sanctuaires. Dans cet article, nous étudierons leurs contextes, leurs fonctions et leurs significations. Il semble que ces cavités entrent dans le cadre des rites «chthoniens»<sup>1</sup>, voués aux divinités souterraines infernales ou agraires, aux héros et aux âmes des défunts. Les pratiques rituelles s'insérant dans le cadre d'un culte chthonien, s'opposaient à celles que l'on vouait aux divinités ouraniennes. En effet, ces dernières semblent avoir été honorées par un sacrifice sur un autel en hauteur, où le sang de la bête jaillissait vers le ciel, et la chair des victimes était généralement consommée. Inversement, les rites liés au culte chthonien se définissaient par l'utilisation d'un autel creux. Le sacrifice était vraisemblablement exécuté en fin de journée ou de nuit et l'on faisait couler le sang de la victime sur le sol. La chair n'était pas consommée, mais faisait l'objet d'une destruction par holocauste, par putréfaction ou par enfouisse-

ment. La division entre les deux classes rituelles, opposant les cultes dédiés aux divinités de la terre, à ceux consacrés aux divinités du ciel, est formulée dans un passage des lois de Platon<sup>2</sup>. Depuis, elle fut entretenue par les lexicographes et les scholiastes tardifs, et soutenue par les historiens<sup>3</sup>. Mais ce schéma reste somme toute réducteur. En effet la pertinence d'une telle distinction pour le domaine celtique est aujourd'hui la cible de nombreuses critiques.

Une description sommaire des différents puits et fosses à offrandes et des autels creux permettra de définir les diverses interprétations et de proposer quelques hypothèses pour les rituels qui y sont attachés. Nous examinerons, pour ce faire, les cas des sites de Vielle-Toulouse, de l'oppidum de L'Ermitage d'Agen, de Clermont-Ferrand, et enfin de Gournay-sur-Aronde.

Enfin, tout en étant prudent, nous nous pencherons sur les éventuels parallèles avec le monde méditerranéen, qui pourraient éclaircir certains points.

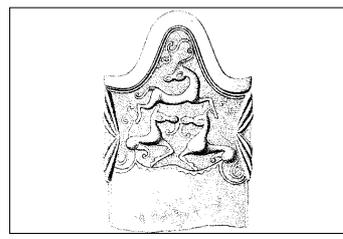
## Les puits et les fosses à usage culturel

Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, on a découvert en France de nombreux puits et fosses dont le remplissage offrait un matériel extrêmement riche et varié. Cantonnées jusqu'il y a peu au quart sud-ouest de la Gaule, les découvertes<sup>4</sup> de ce genre de structure montrent aujourd'hui que leur présence dépasse cette zone, à l'image des sites de Clermont-Ferrand présenté ci-dessous, de Bruyère sur Oise et de Bâle Gas-fabrik<sup>5</sup> (fig.1).

L'interprétation des puits et fosses à offrandes celtiques pose de nombreux problèmes. En effet, ils ont été interprétés tantôt comme dépotoirs, comme ensembles funéraires, ou encore attachés à d'autres fonctions douteuses (puits d'extraction, puits à eau...).

Leur fonction culturelle ne fait aujourd'hui aucun doute, il est clair que ce ne sont pas des fosses dépotoirs. En effet, ces

groupements de puits<sup>6</sup> sont situés en marge des zones d'habitats et artisanales, là où des structures culturelles diverses (Viereckschanzen,



1 Du grec *Khtôn* qui signifie terre.

2 Platon, *Lois*, 828c.

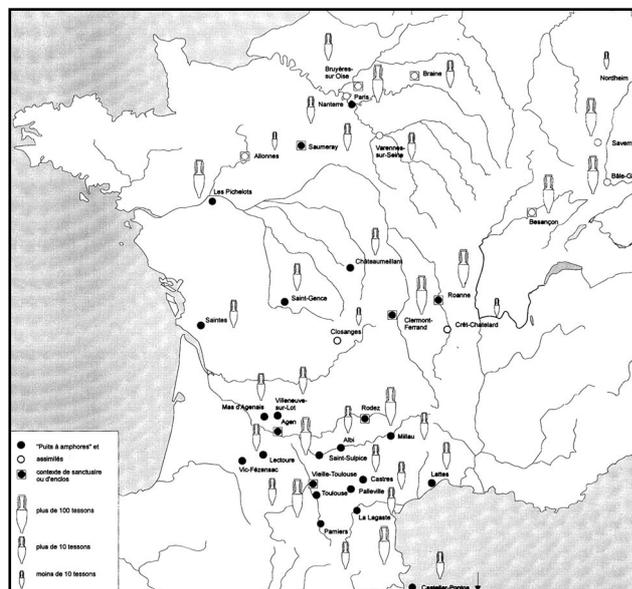
3 Fauquier M., Villette J.-L., La vie religieuse dans les cités grecques aux VI<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, Ophrys, Paris, 2000, p. 106-107

4 Les puits du sud-ouest ont été plus rapidement découverts grâce à la grande quantité d'amphores qu'ils contenaient et qui a facilité leur mise en évidence. Les puits plus septentrionaux ont, à l'inverse, beaucoup moins d'amphores.

5 Poux M., 1997

6 Clermont-Ferrand, Agen

Fig. 1 Puits et fosses à libations de Gaule occidentale, M. Poux, état 2001.



temples de tradition indigène...) ont été mises au jour. Le mobilier découvert dans ces puits ne provient pas de simples enfouissements fortuits. Leur remplissage, souvent de grande valeur, était soigneusement organisé, contrairement à ce que l'on observe dans les «fosses poubelles».

En outre, la plupart de ces puits et de ces fosses ne peuvent avoir eu aucun emploi fonctionnel antérieur : soit ils sont trop petits pour fonctionner comme puits ou fosses pour l'extraction d'un

matériau, soit ils n'atteignent pas la nappe phréatique, ce qui exclut leur utilisation comme puits à eau. Leur rôle en tant que silo est également à rejeter, sachant que beaucoup de ces cavités se trouvent sur des sites marécageux ou facilement inondables, donc non propice à la conservation des céréales. Nous reviendrons ci-dessous sur l'éventuel caractère funéraire qui a longtemps prédominé dans l'interprétation du rôle de ces puits et fosses.

**Exemples de remplissage**

Les différents ensembles présentés ci-dessous offrent un bon panorama des différents puits et fosses à offrandes trouvés en Gaule à l'époque celtique. Notre propos se limitera au site de Vieille-Toulouse, où une septantaine de puits ont été fouillés, à celui de l'oppidum de l'Ermitage d'Agen qui en a livré une quarantaine et au site de Clermont-Ferrand «Le Brézet». La profondeur de ces puits est très variable, et atteint parfois la nappe phréatique, ce qui a permis une meilleure conservation du mobilier en bois<sup>7</sup>. Ils sont comblés suivant un schéma identique qui dénote certaines similitudes dans le rituel. Ces dépôts, datés principalement du IIe siècle avant notre ère à la période augustéenne, peuvent être d'ailleurs répartis en deux groupes: ceux avec des éléments jetés en vrac et ceux avec des éléments déposés avec un soin particulier.

**VIEILLE-TOULOUSE**

Disposé à partir du fond des puits (fig. 2) se trouve généralement un dépôt constitué essentiellement de vases en céramique, plus rarement en bronze. Ils sont disposés fréquemment par groupe de trois objets. Les différents types de poteries sont soit intacts ou soit brisés, le plus souvent intentionnellement. Ce dépôt était recouvert par un niveau stérile plus ou moins important. Par dessus, mélangé à une couche cendreuse, se trouve un niveau d'amphores entières, décollétées ou brisées, du charbon de bois, des céramiques brisées, des ossements d'animaux, des petits objets métalliques, ainsi que des meules, parfois brisées.

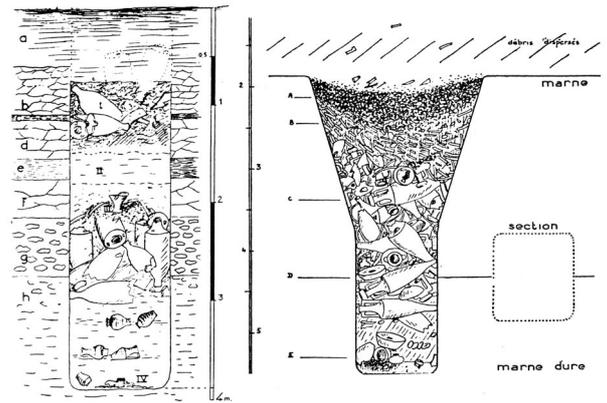
Un tiers des puits fouillés à Vieille-Toulouse a livré des ossements humains brûlés. Ils ne sont pas en situation de dépôt, mais mélangés dans la couche cendreuse contenant les restes de faune et d'amphores.

**AGEN**

A Agen, la fouille d'un des puits a révélé la présence de quatre dépôts volontaires (fig. 3). Le premier est constitué de trois seaux en bois, dont

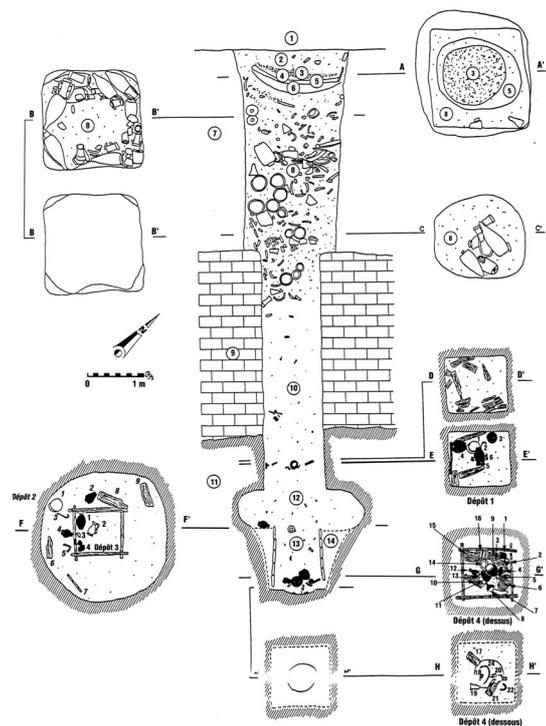
un posé tête bêche, d'une situle en bronze, et de sept vases. On a également trouvé un gros galet ayant peut-être servi à mutiler l'un des seaux et la situle. Le tout est calé par des fragments d'amphores (fig. 4). Le deuxième dépôt est constitué d'un vase indigène, d'une cruche et d'une petite passoire en bronze. Le troisième est formé de deux vases indigènes placés autour d'un casque en bronze et de deux crochets en fer appartenant à des éléments de crémaillère. Le dernier dépôts est constitué d'un autre casque, dont la calotte est dirigée vers le bas, de trois vases indigènes complets et d'un quatrième, brisé et incomplet, associé à un crochet en fer.

On retrouve également une disposition par trois



**Fig. 2 :** Coupes stratigraphiques de deux puits de Vieille-Toulouse, Petit I.-P., Puits et Fosses rituels en Gaule d'après l'exemple de Bliesbruck (Mosell), tome II, Groupe d'Etude pour le développement et l'Aménagement du Site Archéologique de Bliesbruck, Metz, 1988, planche 248.

**7** Comme pour le cas du puits 41 d'Agen, qui a livré 2 seaux en bois intacts.



**Fig. 3 :** La coupe du puits st. 41, Boudet B., Rituels celtes d'Aquitaine, éditions Errance, Paris, 1997, p. 82.



**Fig. 4 :** Le dépôt 4, Boudet R., *Rituels celtes d'Aquitaine*, éditions Errance, Paris, 1997, page de couverture.

**8** Os du tarse ou du carpe, formant l'articulation entre la patte et le sabot.

**Fig. 5 :** Cheval adulte inhumé au sommet d'un puits, Poux M., Vernet G., «Sanctuaire protohistorique, Clermont-Ferrand - Le Brézat», *L'Archéologue/Archéologie nouvelle* 54 (2001), p. 44.

des différents objets, mais il reste difficile de lui donner un sens. Notons que de nombreux restes de coquilles de noix, de noyaux de prunes et de cerises, ainsi que des pépins de raisins ont été découverts dans les sédiments du remplissage des dépôts.

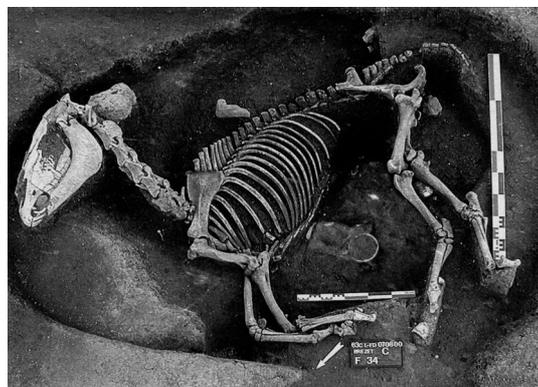
Le comblement situé sur les dépôts a révélé la présence d'une anse de cruche en bronze, d'un vase indigène brisé et de trois clavettes de roue de char brisé. Plus haut, un limon cendré contenait une soixantaine d'amphores vinaires italiques, dont certaines sont intactes et munie du bouchon de fermeture. Les autres sont fragmentées et souvent décollées. Par ailleurs, de nombreux fragments de vaisselle indigène ou italique, des restes de faune, des objets en métal, en verre et en os sont mélangés à ces amphores. Le sommet du puits est fermé par une chape d'argile sur laquelle repose un foyer, autour duquel plusieurs monnaies ont été trouvées.

#### CLERMONT-FERRAND, «LE BRÉZAT»

Comme on le voit sur la figure 6, le site comprend des fossés qui, pour certains, rejoignent des puits. Ces puits, différents de ceux de Vieille-Toulouse ont une profondeur variable et sont

comblés par des centaines de fragments d'amphores. Au fond de certains puits sont posés des panses d'amphores entières, des meules brisées, mêlées à d'autres éléments comme des vases peints et des jetons circulaires taillés dans de l'amphore ou de la céramique.

Sur un lit de fragments d'amphores, un des puits a livré des astragales<sup>8</sup> de chèvres et dans un autre puit un dé. Un squelette d'un cheval (fig. 5) en connexion, déposé volontairement, a également été trouvé dans un de ces puits, apparemment lié à un fossé. Un vase peint quasiment intact et une perle de verre ont également été retrouvés. En outre, un tesson de céramique, peut-être placé intentionnellement, a été trouvé dans la bouche du cheval. Enfin, quelques objets métalliques ont été mis au jour, dont un torque en cuivre, un crochet en fer



et des éléments d'harnachement.

Cette structure correspond à une inhumation de cheval dans un puits.

### Signification et fonction

Les amphores, les nombreux restes d'animaux consommés, le mobilier lié à leur préparation ou à la consommation de boissons, ainsi que les restes organiques, incitent à penser que ces puits s'inscrivaient dans des pratiques liées à des festins et à des libations.

En effet, ils nous montrent une succession d'actes rituels comprenant des sacrifices, un repas communautaire, le dépôt d'offrandes et, enfin, le nettoyage de l'aire cultuelle<sup>9</sup>.

Les fossés<sup>10</sup> (fig. 6) semblent être destinés à canaliser les libations, certainement le vin contenu dans les amphores, qui sont ensuite jetées dans ces mêmes cavités. Ces puits et ces fosses ont pu servir de conduits symboliques vers le monde souterrain<sup>11</sup>.

Toutes les offrandes, animaux domestiques, amphores, parfois entières et non vidées, céramiques de grande qualité, sont associées à un culte chthonien peut-être lié à des rites agraires

pour la fertilité et la fécondité des sols. De plus, le fait que les objets présentent fréquemment des marques de coup bien visibles, nous indique que ces éléments ont été volontairement brisés. Les amphores ont été décapitées, les meules ont été brisées, les autres objets ont aussi été mutilés. Tout ces actes contribuent à renforcer le caractère sacrificiel de ces dépôts. Les amphores doivent être ainsi assimilées à des êtres humains et le vin au sang<sup>12</sup>. Les astragales et le dé renvoient à l'art de la divination, en relation probable avec les propriétés hallucinogènes du vin<sup>13</sup>.

Ces festins, qui se déroulaient dans des bâtiments annexes au sanctuaire, réunissaient certainement la population environnante. En plus de leur caractère religieux, ces festins devaient avoir une grande importance dans les déroulements de la vie politique, militaire, mais aussi dans les échanges commerciaux de ces populations.

**9** Petit, 1988, p. 207.

**10** Ces fossés se retrouvent aussi dans les puits du Toulousain.

**11** Poux, 2001, p. 43-44.

**12** Poux, 2001, p. 44.

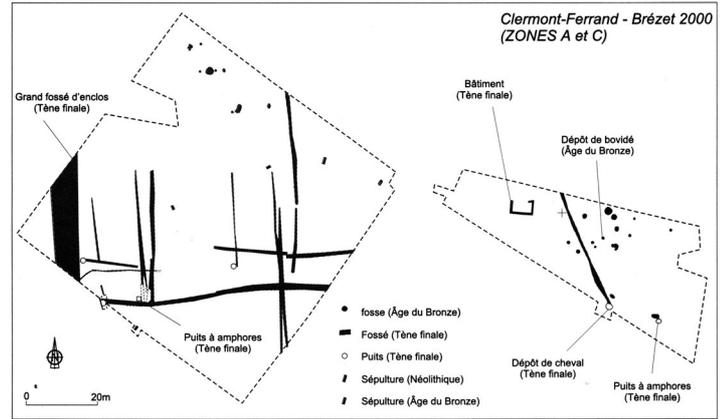
**13** Poux, 2001, p. 45.

**Sources antiques**

Les sources antiques grecques et latines sont malheureusement peu loquace quant aux offrandes dans des cavités<sup>14</sup>. Le seul auteur latin qui relate une forme de rite ayant une certaine similitude avec ceux présentés précédemment est Siculus Flaccus. Il rapporte dans son *De Conditionibus Agrorum*, 56-64, que lors de l'implantation de bornes, délimitant différentes propriétés, les Gaulois se livraient à des rites proches de ceux que l'on vient de décrire: des sacrifices sont effectués dans les fosses liées à ces implantations. Le sang des victimes est d'abord versé dans ces fosses, puis les animaux y sont brûlés la tête couverte. On y jette enfin toutes sortes d'offrandes végétales, miel, céréales, encens, vin, qui correspondent bien aux restes organiques trouvés dans les puits décrits plus haut.

Le seul point de divergence est le suivant : les

bornes ne doivent certainement pas se trouver dans des sanctuaires. L'étendue de l'utilisation de puits ou de fosses est par là renforcée, car le cas présenté par Siculus prouve une certaine pluralité de ces pratiques religieuses. Elles peuvent se dérouler avec un nombre de participants restreint qui délimitent eux-mêmes leurs domaines agricoles. Par ces rites les propriétaires s'assurent, grâce aux offrandes faites à la terre, des récoltes abondantes.



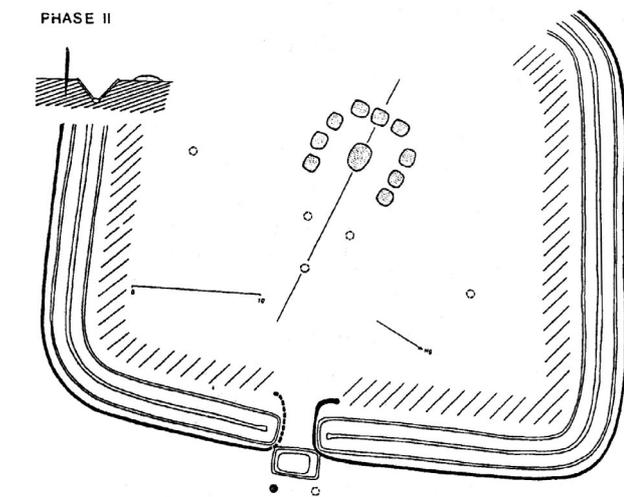
**Fig. 6 : Plan général des vestiges, Poux M., Vernet G., «Sanctuaire protohistorique, Clermont-Ferrand - Le Brézet», L'Archéologue/Archéologie nouvelle 54 (2001), p. 42.**

**Les autels creux**

Les autels creux se rattachent à une autre forme de rituel que l'on peut identifier comme chthonien. Le cas le mieux étudié est celui du sanctuaire de Gournay-sur-Aronde<sup>15</sup>.

Comme on peut le voir à la figure 8 le plan de la phase II de ce sanctuaire (La Tène moyenne) se caractérise par la présence en son centre d'une grande fosse, entourée de neuf fosses plus petites regroupées par trois sur les côtés nord, sud et ouest, l'ouverture se trouvant à l'est. Ces fosses

comme en Grèce ou à Rome, par un coup de hache sur la nuque ou par un coup de merlin ou de fer de lance en plein crâne. Pour ces exécutions, le bœuf devait consentir à son sacrifice: on lui offrait à boire ou à manger ce qui lui faisait baisser la tête et donc accepter sa mort. Certains des crânes retrouvés ne présentent aucune marque de coup, ce qui laisse envisager d'autres types de mise à mort comme l'égorgeement. Le sang peut dès lors s'écouler dans l'autel creux comme libation.



furent dotées d'une toiture à partir de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle et de mur en torchis dans le courant du II<sup>e</sup> siècle, afin, probablement, de rendre plus commode l'activité cultuelle.

La fouille précise et l'étude attentive des restes mis au jour ont permis d'obtenir une restitution du rituel. Un bœuf généralement très âgé était amené près de la fosse centrale, puis sacrifié,

Une fois morte, la victime était déposée au fond de la fosse où elle demeurait environ six mois. Elle pourrissait lentement et nourrissait ainsi les divinités souterraines par ses sucs. Lorsque la bête était totalement décharnée, l'autel creux était soigneusement nettoyé. Pour une quarantaine de bœufs qui ont séjourné dans cette fosse, seul trois os sésamoïdes ont été retrouvés. On ne sait pas s'ils ont échappé à l'attention des nettoyeurs ou s'ils ont été utilisés dans des rites divinatoires comme les astragales de Clermont-Ferrand.

Les os exhumés faisaient l'objet d'un tri, une partie a été déposée dans le fossé de clôture, utilisé comme dépotoir sacré. Les crânes, par contre, ont été exposés sur le porche d'entrée du sanctuaire avec les armes et les crânes humains.

Ces données démontrent le déroulement d'un rituel qui durait plusieurs mois et qui devait être ponctué par d'autres rites dont nous n'avons pas connaissance.

**14** Il faut noter, que si les sources antiques sont muettes à ce sujet, il est possible que ces pratiques ne paraissent pas exotiques pour un grec ou un romain et que ces derniers voyaient là des actes connus, dont le sens ne leur échappait certainement pas. La continuité de ces pratiques à l'époque gallo-romaine, semble confirmer cette hypothèse.

**15** Voir pour ce site l'étude très complète de J.-L. Brunaux, 2000.

**Fig. 7 : Plan du sanctuaire de Gournay-sur-Aronde au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Méniel P. Les sacrifices d'animaux chez les Gaulois, éditions Errance, Paris, 1992, p. 28.**

## Bothros et Mundus

Les cavités rituelles sont aussi présentes dans les civilisations du monde méditerranéen et ne sont pas seulement un particularisme celtique.

En Grèce antique, les autels creux se désignaient sous le nom de *bothros* ou *eschara*. La putréfaction des chairs animales était présente, comme à Gournay-sur-Aronde, lors de la fête des Thesmophories célébrées à Athènes sur l'acropole<sup>16</sup>. Les «écopenses» retiraient de fosses profondes les restes de porcs putréfiés qu'on y avait jetés et les plaçaient sur des autels. Le mélange de chair animale et de grains de semence était sensé favoriser une récolte abondante.

Des *bothroi* ont été aménagés dans certains sanctuaires dédiés à des héros mythiques, comme par exemple le sanctuaire de Trophonios à Lébadée. Ils faisaient offices de conduit entre le monde des morts et celui des vivants. Ceux-ci pouvaient invoquer les morts par des prières et des sacrifices à des fins divinatoires. L'une de ces pratiques nous est décrite dans *L'Odyssée* (IX, 25-50). Ulysse, afin de questionner Tirésias, creuse une fosse qu'il asperge d'une libation de lait miellé, de vin, d'eau, et de sang. Par ailleurs, Pausanias (II,12,1) nous rapporte que des rites étaient effectués à Titane dans des puits afin de se protéger de la fureur des vents.

En ce qui concerne Rome, le parallèle le plus marquant est incontestablement le *mundus*, dont l'origine est certainement étrusque. Il regroupe plusieurs niveaux d'interprétations. En premier lieu, il correspond à un des actes fondateurs de la ville de Rome, à l'instar du marquage des limites de la ville par un fossé. En effet, Romulus creusa

lors de la fondation de Rome la fosse que l'on nomma *mundus*, afin d'y déposer sa terre d'origine et celle de ses compagnons. Ensuite, il correspond à un passage entre le monde souterrain et le monde des vivants, une voie par laquelle les ancêtres peuvent momentanément transiter. En effet, à l'époque républicaine et impériale, le *mundus* est ouvert trois fois durant l'année dans toutes les cités romaines. Les 24 août, 5 octobre et 8 novembre sont des jours funestes où les âmes des ancêtres peuvent revenir dans le monde des vivants. Toute activité est interdite et les portes des maisons doivent rester ouvertes afin que les âmes puissent y rentrer. Enfin, ces jours sont aussi en relation avec Cérès, pour laquelle on jeûne le 4 octobre, juste avant l'ouverture du *mundus*, appelé d'ailleurs *mundus* de Cérès. Ceci nous renvoie à nouveau à la célébration d'une divinité agraire attachée à ces rituels.

Nous voyons que l'idéologie liée au *bothros* ou au *mundus* englobe une multitude de rituels où le culte des morts, celui des héros et celui des divinités agraires semblent se côtoyer. Ils rendent compte d'une vision du monde souterrain proche de celle des gaulois. Ces cavités rituelles semblent avoir la même signification pour ces différentes civilisations et constituent un point commun entre les diverses populations d'origine indo-européennes. On les retrouve également en Inde où les autels creux appelés Védi (siège de la divinité lors de sacrifice) existent aussi. Il faut rester néanmoins prudent. En effet, si les rites paraissent quelquefois identiques, ils n'obéissaient pas nécessairement aux mêmes intentions culturelles<sup>17</sup>.

## Conclusion

Comme nous l'avons déjà indiqué, la distinction nette entre culte chthonien et ouranien n'est pas réellement pertinente. Les rituels que nous avons décrits semblent remettre en question la véracité de cette distinction. A Gournay-sur-Aronde, par exemple, le caractère chthonien de la putréfaction des chairs animales se mêle au caractère ouranien lié à la présence des mouches ou des oiseaux<sup>18</sup>, qui ont certainement pris part au repas. La fumée que devait dégager le foyer retrouvé sur le puits d'Agen nous révèle aussi un aspect aérien du rite attaché à ce puits.

Par ailleurs le caractère funéraire donné à ces puits pendant près d'un siècle - hypothèse aujourd'hui vivement mis en doute - ne devrait pourtant pas être complètement rejetée. La fonction funéraire ou culturelle ne devrait pas souffrir d'un climat aussi marqué. Des restes d'ossements humains ont été retrouvés dans 30% des puits de

Vieille-Toulouse, ce qui n'est pas anodin. Ils sont peut-être les reliquats de sacrifices humains ou d'exécutions. De plus, on a retrouvé des inhumation dans des puits ou des fosses sur de nombreux sites, à l'image de l'aire culturelle d'Acy-Romance, ou de Paris «Sénat», mais l'interprétation s'avère toujours relativement ardue.

Enfin, il est intéressant de mettre l'accent sur l'étonnante diversité des pratiques culturelles des sites de puits et de fosses présentés dans cet article. Ces pratiques doivent être rattachées aux repas communautaires, eux-mêmes accompagnés de rites agraires ou divinatoires<sup>19</sup>.

Cependant de nombreuses zones d'ombres demeurent en ce qui concerne ces pratiques culturelles et même si nous nous sommes efforcés d'en éclaircir certains points, il reste bien difficile de rendre compte de ces pratiques très variées et de s'en faire une image précise.

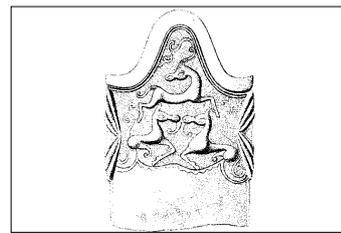
16 Lévêque P., «Fosses, sacrifices et putréfaction», A. Daubigny (dir.), *Fonctionnement social de l'Age du Fer*, Table ronde de Lons-le-Saunier, 1991, p. 223

17 Vidal M., «Note préliminaire sur les puits et fosses funéraires du Toulousain aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C.», *Aquitania* 4 (1986), p. 65.

18 Poux, 1999.

19 Poux, 2001, p.45.

## Bibliographie



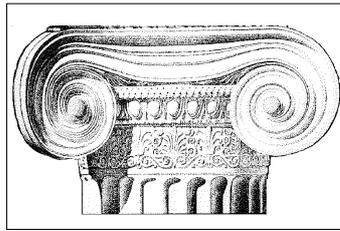
- Brunaux J.-L.** *Les religions gauloises, Paris, 2000.*
- Boudet R.** *Rituels celtes d'Aquitaine, Paris, 1997.*
- Delatour I.** «Les puits à eau protohistoriques du quart nord-est de la France», *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est* 48 (1997), p. 89-118.
- Gomez de Soto J. et alii** «Sépultures aristocratiques authentiques, apparences funéraires et pratiques culturelles dans le quart sud-ouest de la Gaule à l'âge du Fer et au début de l'époque gallo-romaine», *Aquitania* 12 (1994), p. 165-182.
- Hill J.-D.** «Ritual and Rubbish in the Iron Age of Wessex. A Study of a specific archaeological Record», *British Series* 242 (1995).
- Méniel P.** *Les sacrifices d'animaux chez les Gaulois, Paris, 1992.*
- Petit J.-P.** «Puits et Fosses rituels en Gaule d'après l'exemple de Bliesbruck (Moselle)», tome I et II, *Groupe d'Etude pour le développement et l'Aménagement du Site Archéologique de Bliesbruck, Metz, 1988.*
- Poux M.** «Les amphores de Bâle-Gasfabrik : approche taphonomique», *Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie* 80 (1997), p. 147-172.
- Poux M. et alii** *Puits funéraire d'époque gauloise à Paris (Sénat), une tombe d'auxiliaire républicain dans le sous-sol de Lutèce, 1999.*
- Poux M., Vernet G.** «Sanctuaire protohistorique, Clermont-Ferrand - Le Brézet», *L'Archéologue/Archéologie nouvelle* 54 (2001), p. 42-45.
- Turcan, R.** *Rome et ses dieux, Hachette, Paris, 1998.*
- Vernant J.-P.** *Mythe et pensée chez les Grecs, éditions La Découverte, Paris, 1985.*
- Vidal M.** «Les puits funéraires du Toulousain aux deuxième et premier siècles av. J.-C.», *O. Buchsenschutz et alii, Les Viereckschanzen et les enceintes quadrangulaires en Europe celtique (1985), Paris, 1989, p.137-144.*
- Webster J.** «Text Expectations : the Archaeology of Celtic "Ritual Wells and Shafts"», *A. Gwilt et C. Haselgrove (dir.), Reconstruction Iron-Age Societies, Oxbow Monograph* 71 (1997), p.134-144.

# Les Doriens et la chute du monde mycénien: l'enquête progresse

Elsa Mouquin  
Marie Widmer

**Le dossier de la chute du monde mycénien, que l'on croyait clos, a été ré-ouvert ces cinquante dernières années. Les principaux suspects, les Doriens, semblent avoir été prématurément jugés coupables. Or, un réexamen des preuves et témoignages disponibles leur accordent le bénéfice du doute et une relative remise de peine. Nous allons vous faire découvrir les résultats provisoires de l'enquête actuelle.**

## Introduction



La chute de la civilisation mycénienne s'étend sur un siècle. Elle s'accompagne de plusieurs vagues de destructions, dont la principale se situe à la fin de l'Helladique Récent III B, c'est-à-dire vers 1200 av. J.-C. Certains sites survivent à ces destructions, tandis que d'autres tendent à disparaître. La plupart des sites occupés par la suite connaissent une dépopulation et un appauvrissement de la culture matérielle, tandis que d'autres voient leur population s'accroître. Les raisons de la chute de cette civilisation sont encore incertaines et inspirent de nombreuses hypothèses, qui mettent en avant des facteurs naturels (séismes, changements climatiques), des conflits internes ou une invasion dorienne. Les deux premières hypothèses sont contredites par le fait que les centres de la civili-

sation mycénienne, très éloignés les uns des autres, n'ont pas été touchés simultanément par les divers facteurs énumérés ; la troisième hypothèse, en revanche, a obtenu le statut de « vérité historique ». Les Doriens sont perçus comme une horde d'envahisseurs barbares qui détruisent la brillante civilisation mycénienne. Est-ce une simple affabulation de l'imaginaire collectif, influencée par les visions contemporaines, ou les Doriens ont-ils effectivement détruit la civilisation mycénienne et imposé leur propre mode de vie ? Pour répondre à cette question, nous allons nous pencher sur le mythe des Héraclides, interprété comme l'arrivée des Doriens en Grèce, et le confronter à l'archéologie et à la linguistique.

## Les premières enquêtes : interprétations subjectives

**1** L'ouvrage d'Edouard Will a pour objet d'étude « l'attitude de l'historien en présence de cette matière », désignée plus haut comme « les origines lointaines du peuple grec ». L'auteur dénonce dans ce livre « une déformation (...) invétérée de la pensée historique moderne » face à la question de la naissance de la population grecque (Will, 1956, p. 8 et p. 102).

**2** Edouard Will « replace Müller dans son milieu et dans son temps. (...) Ce grand érudit travaillait au sein d'un monde profondément divisé et passionné, l'Europe de la Sainte-Alliance et des conflits aigus entre libéralisme et réaction. (...) On sent que dans sa pensée, Athènes correspondait, dans son néotérisme, aux états libéraux du début du XIX<sup>e</sup> siècle, Sparte, dans son conservatisme aristocratique et traditionaliste, aux états réactionnaires. Et déjà apparaissait chez lui cette tentation de voir en Sparte, symbole du « dorisme », la préfiguration d'un état allemand hiérarchisé et militarisé, évidemment la Prusse » (Will, 1956, p. 12).

L'invasion dorienne a fait l'objet de diverses interprétations qui se sont progressivement fixées dans nos esprits. Le sujet, traitant des origines de différents peuples, a souvent été pétri de nationalisme et de théories raciales. Le premier à dénoncer ces clichés récurrents est Edouard Will, un chercheur français qui publie en 1954 une thèse secondaire intitulée *Doriens et Ioniens*, essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire et de la civilisation grecque. Il « déconstruit » dans son ouvrage les préjugés qui ont marqué l'histoire des origines du peuple grec. Il propose une critique historiographique qui guidera la suite de notre exposé<sup>1</sup>. Pour E. Will, la première manifestation de ces idées reçues se révèle en 1824 avec la parution de l'ouvrage de Karl Ottfried Müller intitulé *Die Dorer*. L'auteur, fils d'un aumônier prussien, a grandi dans un climat d'hostilité à la France consécutif aux guerres napoléoniennes. Il est nourri par le conflit opposant Etats libéraux et conservateurs, qui se révélera lors des hostilités franco-prussiennes de 1870-1871. K. O. Müller calque ce schéma contemporain sur l'histoire de l'Antiquité grecque. Pour lui, Sparte, la dorienne, préfigure l'Etat allemand hiérarchisé et militarisé, par opposition à Athènes<sup>2</sup>.

En réponse à l'ouvrage de Karl Ottfried Müller, les savants français, emportés dans le tourbillon politique qui oppose la France à l'Allemagne, renversent le schéma allemand et glorifient Athènes.

L'influence des événements contemporains sur les théories scientifiques, dénoncée par Edouard Will, s'intensifie soixante-dix ans plus tard, sous le nazisme<sup>3</sup>. Les savants se demandent ce qui fonde les génies grecs et concluent alors à l'importance du « sang jeune, nouveau plus exclusivement nordique, des farouches conquérants doriens, dont la vitalité va régénérer la « race » grecque (...) abâtardie par un contact prolongé avec l'Asie »<sup>4</sup>.

Edouard Will s'oppose aux stéréotypes proposés par K. O. Müller et par extension, à tous les historiens trop fortement influencés par l'idéologie de leur époque. Il tente de faire une histoire sans clichés. Dans le premier chapitre de son ouvrage, il juge et excuse dans une certaine mesure les assertions de K. O. Müller : « C'est ainsi qu'un penchant passionnel, explicable, sinon justifiable par les événements de son époque, fit de Karl Ottfried Müller le principal responsable de ce que nous considérons comme une déformation de la pensée historique allemande : son œuvre flattait à demi mot de très vifs penchants nationaux, en

même temps que sa grande valeur scientifique, qu'il ne s'agit pas de nier car nous lui devons trop, contribuait à accréditer, en même temps que le meilleur, le plus contestable»<sup>5</sup>.

Edouard Will dénonce cette déformation nationaliste de l'histoire et expose son but en ces termes : «C'est à tenter de dissiper les fantômes de la discrimination et surtout de la valorisation ethnique dans l'étude de l'histoire et de la civilisation grecque que nous voudrions nous attacher ici»<sup>6</sup>.

Voici clamée la volonté de se démarquer des démonstrations antérieures qui apparaissent trop idéologiquement liées à la période de la seconde

guerre mondiale, encore douloureusement proche.

Edouard Will a ainsi posé les jalons de l'analyse historique actuelle qui se distancie de l'histoire à grand spectacle. L'historien, en tentant de réunir tous les indices à sa disposition afin de définir le faciès le plus probable des origines du peuple grec, fait appel à certaines disciplines comme la philologie, pour l'étude des dialectes (déterminer des particularismes doriens), l'archéologie (traces matérielles d'une invasion dorienne), la mythologie (comment les Grecs dès le VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ont-ils illustré la présence du peuple dorien ?).

**3** «De génération en génération, (...) on enregistre ce même phénomène de la conjonction de la tentation nationaliste et de la valeur scientifique.»

**4** Schnapp-Gourbeillon, 1982, p. 40.

**5** Will, 1956, p.12.

**6** Will, 1956, p.13

**Premier témoignage : le mythe**

Le périple du retour des Héraclides dans le Péloponnèse nous est principalement relaté par Apollodore et Diodore de Sicile, auteurs des premiers siècles avant notre ère<sup>7</sup>. Les versions des deux compilateurs divergent sur certains points, tout en se complétant, nous permettant ainsi d'obtenir un récit suivi de l'aventure des Héraclides. Il faut toutefois procéder à l'analyse

du mythe avec prudence car le décalage chronologique entre les auteurs et les faits en question est d'environ mille ans.

A la mort d'Héraclès, les descendants du héros, parmi lesquels Hyllos et Iolaos, sont à leur tour persécutés par Eurysthée, le commanditaire des douze travaux. Contraints à prendre la fuite, ils trouvent refuge à Trachis, chez un ami du défunt

**7** Apollodore, *Bibliothèque*, II, 167-180 et Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, IV, 57-58.

3000-2000	Helladique Ancien (HA I, II, III)	PERIODE MYCENIENNE
2000-1550	Helladique Moyen (HM I, II,III)	
1550-1500	Helladique Récent I (HR I)	
1500-1450	Helladique Récent II A (HR II A)	
1450-1425	Helladique Récent II B (HR II B)	
1425-1380	Helladique Récent III A1 (HR III A1)	
1380-1300	Helladique Récent III A2 (HR III A2)	
1300-1250	Helladique Récent III B1 (HR III B1)	
1250-1200	Helladique Récent III B2 (HR III B2)	
1200-1125	Helladique Récent III C (HR III C)	
1125-1050	Submycénien (SM)	AGES OBSCURS
1050-900	Protogéométrique (PG)	
900-850	Géométrique Ancien (GA)	PERIODE GEOMETRIQUE
850-750	Géométrique Moyen (GM)	
750-700	Géométrique Récent (GR)	

Fig. 1 : Chronologie. En gras, les périodes abordées dans l'article.

héros, puis le héros Thésée les installe temporairement à Marathon. Ils affrontent finalement Eurysthée dans un combat qui sera fatal à ce dernier.

Libérés de la menace qu'exerce sur eux Eurysthée, ils consultent l'oracle au sujet de leur retour dans le Péloponnèse, qui leur répond d'attendre le troisième fruit. Ils interprètent la réponse comme un intervalle de trois ans, au terme duquel ils tentent de pénétrer dans la péninsule. Ils sont arrêtés par une coalition péloponnésienne. Hyllos trouve la mort à l'issue du combat et les Héraclides renoncent à un retour immédiat.

Après l'échec de leur tentative, une partie des Héraclides s'installe chez un ami d'Héraclès, Aigimios, dont le père, Doros, est le fondateur de la race dorienne.

La quatrième génération d'Héraclides, désireuse de comprendre les échecs successifs de leurs ancêtres, interroge à nouveau l'oracle. Ils comprennent alors que la réponse, identique à celle donnée antérieurement, ne signifie pas un intervalle de trois ans, mais de trois générations. Alors seulement ils parviennent à retourner dans la péninsule et procèdent à une répartition du territoire.

Dans quelle mesure le mythe reflète-t-il une invasion dorienne ? A l'époque archaïque, les Doriens sont installés dans le Péloponnèse et considérés comme une ethnie du peuple grec. Cette ethnie, comme nous le verrons par la suite, se différencie des autres (ionienne, arcado-chypriote) par son dialecte. Comment les Grecs de cette époque considéraient-ils l'arrivée de ce peuple et comment l'ont-ils expliquée ?

Les Doriens sont nommément associés à cette expédition. Aigimios, fils de Doros, offre un refuge à une partie des Héraclides et l'amitié qui les lie permettent aux Doriens de suivre les descendants d'Héraclès lors de leur retour. Ils s'installent dans le territoire, bien qu'ils ne reçoivent aucune région spécifique lors du partage du Péloponnèse. Leur rôle, chez Apollodore et Diodore de Sicile, n'est alors que secondaire.

Le mythe se fait l'écho de l'arrivée d'un peuple dans le Péloponnèse, par vagues successives, légitimée par son association avec les descendants d'Héraclès. Les Doriens ne semblent en aucun cas perçus comme une horde déferlante de Barbares et leur rôle mineur ne nous permet pas de les considérer comme des « assassins » de la civilisation mycénienne.

### Deuxième témoignage : l'archéologie

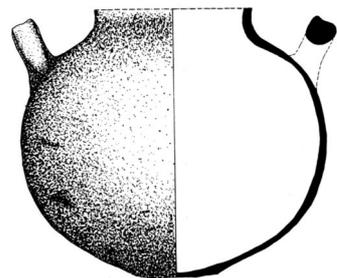
Deux vagues de destructions touchent le Péloponnèse et certaines régions du continent<sup>8</sup>. La première intervient à l'Helladique Récent IIIB<sub>2</sub>, vers 1200 av. J.-C. La seconde, moins violente que la précédente, à la fin de l'Helladique Récent IIIC, vers 1125 av. J.-C. Certains grands centres, comme Tirynthe, Argos ou Thèbes, restent fréquentés, mais on assiste à une forte réduction du nombre de sites occupés. Les destructions observées sont-elles causées par un peuple d'invasisseurs déferlants ? Si tel était le cas, il serait logique de supposer que les nouveaux occupants se sont emparés des palais et les ont occupés, au moins temporairement. L'archéologie pourrait alors déceler les traces de ces nouveaux résidents, dans le mobilier (céramique ou métallique) ou dans les coutumes funéraires.

La céramique, à l'époque submycénienne, est caractérisée par une régionalisation de la production et l'émergence de nouveaux styles locaux, conséquences de la chute du pouvoir centralisé des palais. Le respect de la tradition mycénienne est perceptible dans les motifs et les formes au début de l'Helladique Récent IIIC, graduellement supplantés par des innovations locales. Dans la céramique, le seul signe d'un apport étranger est une poterie dite « barbare », qui apparaît déjà à l'Helladique Récent IIIB<sub>2</sub> et se généralise à

l'Helladique Récent IIIC dans les sites péloponnésiens principalement, mais aussi en Attique et en Eubée. Cette céramique brune, façonnée à la main et décorée d'incisions, se caractérise par le fait qu'elle n'a aucun antécédent dans le monde mycénien. Cette singularité n'est pas incontestablement imputable à des nouveaux arrivants : elle pourrait constituer une production locale de céramique plus grossière, d'usage courant, consécutive de la chute des palais.

Le passage du Submycénien au Protogéométrique, vers 1050 av. J.-C., correspond au passage de l'Age du Bronze à l'Age du Fer. L'introduction de ce nouveau métal en Grèce a été interprétée elle aussi comme un apport des Doriens. Mais quelques objets en fer de l'Helladique récent IIIC ont été retrouvés sur certains sites. Cette transition peut être expliquée par une pénurie, en Grèce, d'approvisionnement en étain, nécessaire à la fabrication du bronze, poussant ainsi à la recherche de nouveaux métaux.

Les coutumes funéraires subissent également des changements. L'inhumation multiple (tombes à tholos ou à chambre), en usage à l'Helladique Récent IIIB, est remplacée à l'Helladique Récent IIIC par l'inhumation individuelle (tombes à ciste ou à fosse). Dans ce domaine encore, aucune



<sup>8</sup> Pour l'aspect archéologique, l'ouvrage de base utilisé est celui de Vanschoonwinkel, 1991.

preuve tangible de la migration d'un peuple n'est perceptible. Le site de Lefkandi, en Eubée, par exemple, qui échappe pourtant aux «populations nordiques», enregistre lui aussi un grand nombre de tombes à ciste, tandis que des régions dans lesquelles les Doriens sont censés s'être installés, comme l'Argolide, ne présentent que peu de tombes de ce type.

Une autre pratique apparaissant au Submycénien bouleverse profondément les coutumes funéraires : l'incinération. L'usage de la crémation se

répand lentement et les régions les plus familières de ce rite funéraire, l'Attique et l'Eubée, n'ont pas été touchées par les prétendues invasions doriennes.

L'archéologie ne nous révèle donc nullement l'arrivée massive d'un peuple. Certaines innovations régionales pourraient témoigner d'un éventuel apport étranger, mais on ne peut en aucun cas affirmer que les Doriens ont détruit et envahi les sites mycéniens.

**Troisième témoignage : les dialectes**

L'écriture mycénienne disparaît avec la chute des palais. Il faudra attendre l'époque historique pour retrouver les premiers témoignages d'une écriture. Néanmoins les linguistes ont recréé la répartition géographique des dialectes supposés à partir de 1200 av. J.-C. Il est intéressant de comparer cette carte à celle des divers dialectes à la fin des Ages Obscurs, vers 900 av. J.-C. En comparant les deux cartes, on distingue nettement une poussée

des dialectes du nord-ouest de la Grèce vers le sud, qui entraîne une réduction des zones de dialectes ionien-attique et arcadien-chypriote. On constate également, suite à cette poussée des dialectes nordiques, un déplacement du dialecte ionien vers les côtes de l'Asie Mineure.

Les cartes donnent l'illusion d'une histoire figée des migrations qui ne reflète pas l'évolution linguistique.

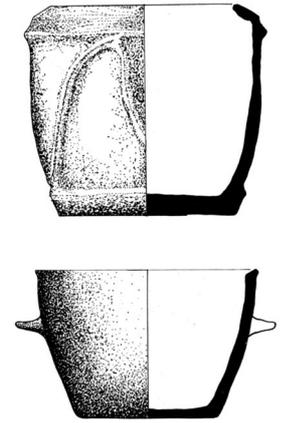


Fig. 2: Céramique dite «barbare»  
Tiré de VANSCHOONWINKEL, J., *L'Égée et la Méditerranée orientale à la fin du IIe millénaire*, Louvain-La-Neuve, Artand Archaeology Publications, 1991, figure 8.



Fig. 3 : Cartes des dialectes : 1200 av. J.-C. et 900 av. J.-C.  
Tiré de HAMMOND, N. I. G., *Migrations and Invasions in Greece and Adjacent Areas*, New Jersey, Noyes Press, 1976, Map 24a et 24b, p. 145 et 147.

**Conclusion provisoire de l'enquête**

L'image d'un peuple envahisseur et destructeur donnée par l'histoire moderne à la présence des Doriens dans le Péloponnèse s'étiole si l'on examine les sources directes. Ni l'étude du mythe, ni l'archéologie, ne font état d'une invasion soudaine et radicale, sans exclure la possibilité d'une présence étrangère. Seuls les dialectes semblent prouver l'existence dorienne et révèlent l'apparition de nouveaux arrivants. Si nous ne pouvons nier l'établissement dorien dans le Péloponnèse, il faut néanmoins relativiser les propos tenus par les

historiens dès le XIXe siècle. Les indices à notre disposition nous permettent d'affirmer que les Doriens ne sont probablement pas responsables de la chute des palais et qu'ils auraient profité d'occuper les sites mycéniens partiellement abandonnés ou détruits.

Ainsi les Doriens bénéficient-ils d'une remise de peine : le coupable court toujours. Pour clore définitivement le dossier, il nous faut espérer la découverte de nouveaux éléments.

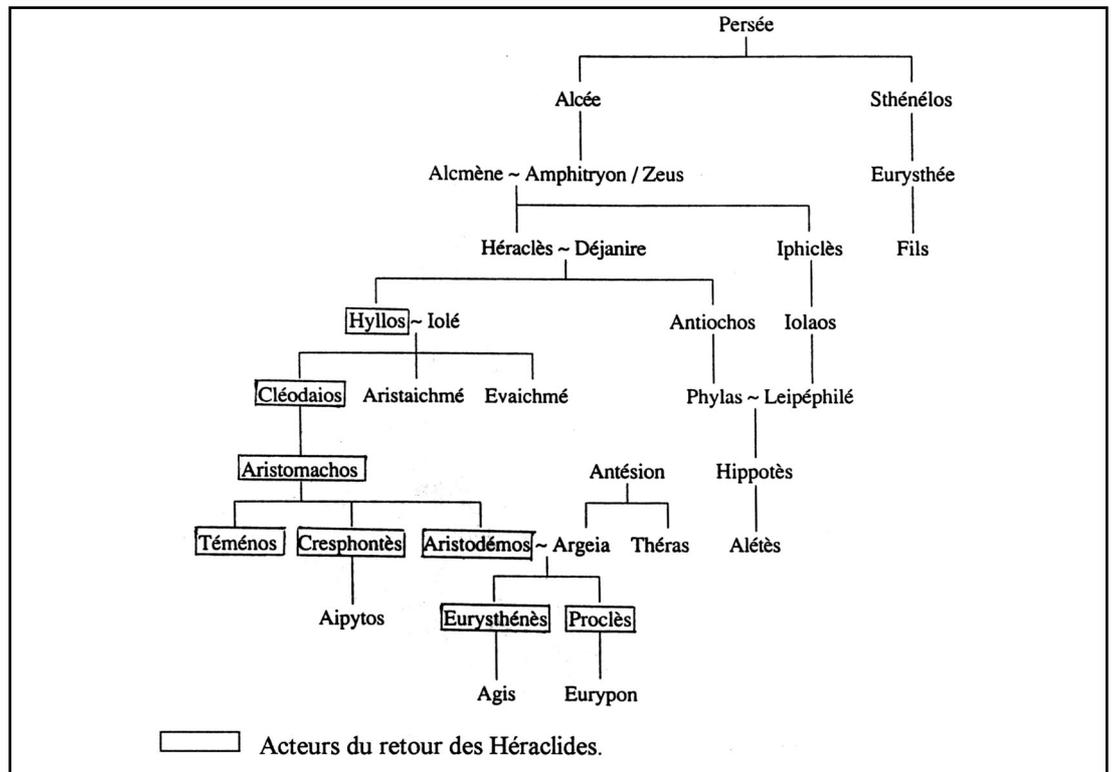
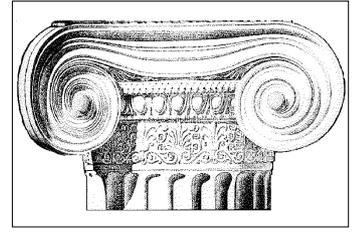


Fig. 4: Tableau généalogique des Héraclides  
 Tiré de VANSCHOONWINKEL, J., *L'Égée et la Méditerranée orientale à la fin du deuxième millénaire*, Louvain-La-Neuve, Artand Archaeology Publications, 1991, figure 12.

---

**Bibliographie**



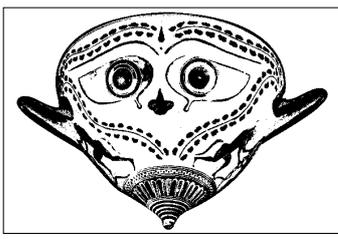
- Baurain, C.** *Les Grecs et la Méditerranée orientale, des siècles obscurs à la fin de l'époque archaïque*, Paris, PUF, 1997.
- Schnapp-Gourbeillon, A.** «L'invasion dorienne a-t-elle eu lieu ?», *Histoire*, 48, 1982, p. 38-49.
- Vanschoonwinkel, J.** *L'Egée et la Méditerranée orientale à la fin du IIe millénaire*, Louvain-La-Neuve, Artand Archaeology Publications, 1991.
- Vanschoonwinkel, J.** «Des Héraclides du mythe aux Doriens de l'archéologie», *Revue belge de philologie et d'histoire*, 73, 1, 1995, p. 127-148.
- Will, E.** *Doriens et Ioniens : essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire et de la civilisation grecque*, Paris, Belles-Lettres, 1956.

# Aphrodite en coquille

Judith JENNY

Qui de nos jours ne connaît pas la célèbre «Naissance de Vénus» de Botticelli, où l'on voit la sublime déesse, nue, debout dans une coquille ? Il semble que dans l'Antiquité, les Grecs appréciaient également les représentations d'Aphrodite en coquille, ils nous en ont d'ailleurs laissé quelques-unes tout aussi intrigantes que celle du fameux peintre italien.

## Introduction



1 Stroud, 1995.

Aphrodite, déesse de la beauté, de l'amour, du charme, a eu une naissance peu conventionnelle, il faut bien l'admettre.

D'après Hésiode, Kronos trancha le membre viril de son père, Ouranos, et le jeta dans la mer. De ce bouillonnement spermatique, de cette écume, sortit la déesse de l'amour et de l'envoûtement. «A violent beginning for such a beautiful creature»<sup>1</sup>.

Cette naissance marine est représentée sur

quelques vases du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Cependant, sur ces vases, la déesse ne sort pas de l'écume, mais d'une coquille!

La coquille, attribut marin d'Aphrodite, soit ; mais nous n'en avons aucune trace chez les auteurs grecs, et pourtant, elle figure bien dans l'iconographie!

Quelle est donc sa signification, à quoi sert-elle et dans quel contexte ces vases d'Aphrodite en coquille ont-ils été retrouvés ?

## Le mythe

La naissance d'Aphrodite est rapportée par deux traditions :

Selon Homère<sup>2</sup>, Aphrodite était la fille de Zeus et de Dioné. Cependant, la tradition homérique fut supplantée par une autre tradition, plus riche et plus nourrie, qui fera l'objet, dès le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., de représentations sur la céramique, et de productions de statuettes en terre cuite.

Hésiode, dans sa *Théogonie*<sup>3</sup>, nous rapporte que Kronos trancha, sans pitié aucune, les attributs virils de son père Ouranos et les jeta dans la mer.

Ceux-ci surnagèrent à la surface des flots et il s'en dégagait une blanche écume d'où naquit Aphrodite. L'histoire se termine dans l'*Hymne homérique à Aphrodite*<sup>4</sup>, où la déesse, portée par le souffle humide de Zéphyr, longea les côtes de Cythère et aborda enfin sur le rivage de Chypre. Elle fut accueillie par les Heures qui, l'ayant parée de riches vêtements et de bijoux merveilleux, la conduisirent à l'assemblée des Immortels.

Nos deux auteurs nous parlent d'une créature qui «éveilla le doux désir au cœur des Dieux et plia sous sa loi les races des hommes mortels, les oiseaux de Zeus, toutes les bêtes que la terre a nourries en grand nombre aussi bien que la mer»<sup>5</sup>. Tout autour d'elle ne fut que plaisir suave, tendresse et douceur, à peine eut-elle vu le jour.

Pour parfaire sa personne, la déesse était entourée de compagnons fidèles; Eros, l'Amour qui permettait à la vie de se développer et Himéros, le désir...

2 Homère, *Illiade*, III, 373-374 ; V, 370-372.

3 Hésiode, *Théogonie*, 173-210.

4 *Hymne homérique à Aphrodite*, II, 1-18.

5 *Hymne homérique à Aphrodite*, I, 1-6.

Fig. 1 *Pelike* attique, Thessalonique, Musée archéologique, 685; ~370/360 av. J.-C., d'Olynthe; LIMC, vol. 2/2, fig. 1183 ; vacat Beazley.



## L'iconographie

Sur les représentations attiques du IV<sup>e</sup> siècle, une version différente de la naissance d'Aphrodite nous est proposée; elle ne sort pas de l'écume marine, mais d'une coquille. Or, dans sa *Théogonie*, Hésiode ne fait pas mention de la présence d'une coquille. Elle n'apparaît pas non plus chez Homère, alors qu'on la trouve chez Plaute, poète latin du III<sup>e</sup> – II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Sur une pélikè attique du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (fig. 1), Aphrodite se trouve au centre, le corps dissimulé par un grand coquillage blanc. A sa droite, Eros tend son bras vers elle. Tout à droite, Poséidon, son trident dans la main droite, est assis les pieds dans la mer, symbolisée par des spirales et un poisson. A gauche, Hermès, caducée en main et pétase sur la tête, est debout, appuyé à une colonne.

Cette pélikè nous montre Aphrodite sortant d'une coquille. Bien que la déesse ne soit pas une divinité marine, le poisson, les vagues et la présence de Poséidon nous rappellent ses origines : elle est née de l'écume après la malencontreuse (!) castration d'Ouranos.

La voici accueillie par Eros, son fidèle compagnon. A droite, Hermès, interprète de la volonté divine, annonce-t-il la naissance de la déesse ? Peut-être s'apprête-t-il à la conduire vers l'Olympe ? On peut penser qu'il se trouve ici simplement en tant

qu'Aphrodite naît de la coquille; elle en sort, soit, mais elle a un père si l'on en croit Hésiode. Du reste, les huîtres fabriquent les perles à partir d'un grain de sable venu de l'extérieur...

Il faudrait voir la coquille plutôt comme un objet. Un endroit qui renferme quelque chose (de secret ?), peut-être une perle, toute nacrée et brillante, ou... une Aphrodite. De plus, cette coquille, on le verra par la suite, peut avoir une signification particulière.

La pélikè sur laquelle figure cette scène. provient du cimetière d'Olynthe. Contenant les os du mort, elle avait été déposée dans une amphore, par une ouverture pratiquée dans la panse. On peut se demander quel peut être le rapport entre Aphrodite et la mort ? Pour tenter de répondre à cette question, il faut retourner à la coquille.

Aphrodite sort d'une coquille. Que se passe-t-il lorsqu'un grain de sable vient se glisser dans une huître ? Elle l'enrobe de nacre jusqu'à ce qu'il devienne une perle, dont les femmes se parent.

La perle imite le pouvoir d'Aphrodite qui transforme la laideur en beauté: un simple grain de sable devient une fabuleuse perle. Aphrodite pourrait être associée à cette perle. Née d'un acte de mutilation, elle est la déesse de la beauté, de l'amour et du charme...

Pour le défunt, l'image d'Aphrodite représente



Fig. 2 Cratère en cloche attique, Dresde, Staatliche Kunstsammlung, ZV 1517; début IV<sup>e</sup> siècle a.v. J.-C.; LIMC, vol. 2/2, fig. 1186; vacat Beazley.

que spectateur, comme il assiste également à d'autres naissances sans vraiment avoir une fonction particulière.

Quant à la coquille... pourquoi une coquille ?

Certains auteurs modernes prétendent

peut-être d'un trésor à emmener dans l'Au-delà ? Un trésor qui lui assurerait amour et volupté de l'autre côté? Dans tous les cas, cette pélikè devait avoir une certaine importance si elle était protégée (cachée?) dans une amphore.



**Fig. 3** Ancre avec coquillages; *La navigation dans l'antiquité*, p. 112.

Sur un cratère en cloche attique du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (fig. 2), on retrouve Aphrodite au centre,

fois l'ancre avec de petits coquillages pour lui témoigner sa confiance (fig. 3).



**Fig. 4** Relief de marbre blanc, Délos, A 3187; I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., de Délos; LIMC, vol. 5/2, fig. 269.

Une autre divinité également représentée en tant qu'inventrice de la voile et de la navigation est Isis, déesse égyptienne. Isis *euploia*, déesse de la bonne navigation, protectrice des marins (fig. 4 et 5), se distingue d'Aphrodite entourée de deux Eros et représentée nue; Isis à l'inverse est toujours représentée vêtue.

On le constate donc, la voile n'est pas un attribut caractéristique, mais elle peut s'insérer dans un corpus d'images des «déeses à la voile»<sup>7</sup>, dont le contexte permet d'identifier la déesse. Sur les reliefs, Isis se tient véritablement sur un bateau, par opposition à la coquille d'Aphrodite.

La comparaison entre les deux déesses nous permet de dire que la coquille représente un signe propre à Aphrodite. La coquille caractérise-t-elle l'aspect marin

entièrement nue, les épaules couvertes d'un léger châle. La déesse, debout dans une coquille ouverte, tient à deux mains la partie supérieure d'une voile gonflée par le vent, dont les coins inférieurs sont attachés au bord de la coquille. Deux Eros l'entourent, ainsi que deux femmes assises, tous les quatre fascinés par la déesse.

Aphrodite se tient dans sa coquille qu'elle transforme en bateau. Elle utilise son manteau comme une voile, que Zéphyr fait gonfler.

Aphrodite est ici en quelque sorte l'inventrice du bateau à voile; elle devient *euploia*, la «déesse de la bonne navigation»<sup>6</sup>, protectrice des marins, des navigateurs. De nombreux sanctuaires en Orient lui sont consacrés.

Plusieurs dangers pesaient sur les marins, les tempêtes et les naufrages, les pirates... Les navigateurs, qui s'engageaient non sans crainte devaient être très superstitieux. La coquille, attribut d'Aphrodite, déesse de la bonne navigation, avait une valeur de bon augure. On décorait par-



**Fig. 5** Disque de lampe, Délos, B 2984; II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., de Délos; LIMC, vol. 5/2, fig. 272.

<sup>6</sup> Pausanias, *Attique*, 1,3.

<sup>7</sup> Bérard, 1982.

d'Aphrodite? Quoi qu'il en soit, elle utilise cette coquille pour s'en faire un bateau et devenir *euploia*.

On retrouve le contexte de la navigation dans les représentations de la déesse Tyché, souvent dotée d'un gouvernail.

Tyché ou Fortuna chez les Romains, déesse du Hasard et de la Chance, pilote la vie des hommes. Fortune bénéfique et inconstante, elle fait partie des divinités de la destinée et de la vie humaine. «Aphrodite, Isis, Tyché, Fortune enfin, ce ne sont que des variations sur un thème qui est toujours le même, une divinité salvatrice protectrice des marins»<sup>8</sup>.

Une péliké apulienne (fig. 6) pourrait nous donner une des clés de l'énigme de l'Aphrodite à la coquille.

La face A représente une coquille (St-Jacques) placée verticalement. Aphrodite s'avance à mi-corps au-dessus de la coquille, comme si elle en sortait. Elle soutient un drap étoilé dont les extrémités rabattues cachent ses mains.

Sur la face B, Aphrodite semble s'envoler au-dessus du coquillage ouvert, guidé par Eros ailé.

On revoit le voile étoilé, déployé dans le dos de la déesse.

Aphrodite, ornée de ses parures, ne se sert pas de sa coquille comme d'une embarcation. Elle en

sort, comme sur la péliké attique.

«Ses bijoux comportent de minuscules coquilles en guise d'emblème et l'ensemble de la composition évoque irrésistiblement une figure de proue qui paraît sortir du vase»<sup>9</sup>.

Les figures de proue étaient souvent signe de superstition; avec Aphrodite, les marins se plaçaient sous une bonne protection.

De l'autre côté du vase, on se trouve devant une représentation peu commune, déconcertante même: Aphrodite qui s'envole après l'ouverture du coquillage !

A priori, cette représentation ne s'accorderait pas avec l'hypothèse de la navigation en coquille car la déesse ne navigue pas et n'utilise donc pas sa coquille. Le voile étoilé ne couvre plus Aphrodite, mais peut suggérer la voûte céleste et ainsi indiquer que la déesse, née de la mer, aurait également sa place dans les airs<sup>10</sup>.

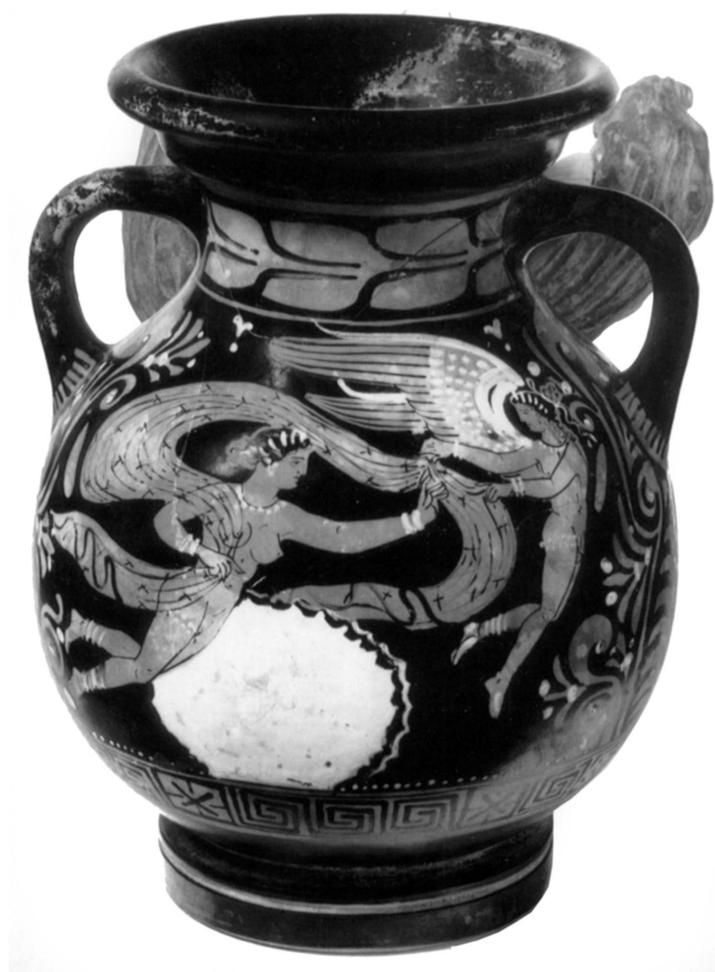
Il faut rappeler que sa naissance est due à la conjonction du Ciel et de la Mer. L'écume blanche tient à la fois du sperme du dieu mutilé (*Ouranos* signifiant le ciel chez les Grecs) et de l'écume marine. Cette intimité de la puissance céleste et de l'élément marin vient renforcer l'interprétation des modes d'intervention d'Aphrodite, quand les marins invoquent sa protection.

<sup>8</sup> Bérard, 1982.

<sup>9</sup> Chamay, 1990.

<sup>10</sup> Hippolyte, 447-450.

**Fig. 6** Peliké apulienne, face A et B, Musée d'art et d'histoire de Genève 27800; *Genava* 38, 1990, pp. 82-83 ; *RVAp, Suppl. 60 part.II, 21/94a*



Ce qui nous ramène finalement à l'Aphrodite déesse de la bonne navigation, protectrice sur la mer et dans les airs. La coquille pourrait donc

symboliser la mer, l'attribut d'Aphrodite, ou encore un symbole de bon augure pour les marins.

### Conclusion

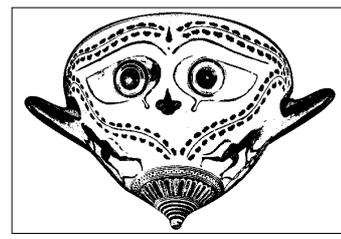
La coquille qui occupe une place importante dans les représentations de la naissance d'Aphrodite, serait à considérer plutôt comme un symbole. Symbole du voyage qui conduit dans l'Au-delà? Un voyage qui impose d'être sous les bons auspices d'Aphrodite, pour être sûr d'arriver à bon port. Car qui n'a jamais eu peur de la mort... ? Aphrodite guidait-elle les morts durant leur voyage vers l'Au-delà? Chez Pausanias<sup>11</sup>, la déesse est caractérisée comme «la plus ancienne des Moires». Les Moires, personnification du destin de

chacun, coupaient le fil de la vie, lorsque celle-ci était achevée... Un seul des vases présentés ci-dessus provient d'une nécropole, il serait peut-être imprudent d'en tirer des conclusions trop hâtives...

Selon J. Chamay, la déesse représenterait même le défunt qui va naître à une vie nouvelle. Du reste, en tant que symbole de résurrection, la coquille passera dans le répertoire des sculpteurs romains, qui en orneront les sarcophages.

**11** Pausanias, *Attique*, 19.2

---

**Bibliographie**


- A.A.V.V.** *La navigation dans l'Antiquité, Aix-en-Provence, Edisud, 1997.*
- Bérard C.** «Femme coquille»; *Florilegium, Scritti di storia dell'arte in onore di Carlo Berletti, Milano, Electra, 1995, p. 14-17.*
- Bérard C.** «Modes de formation et modes de lecture des images divines : Aphrodite et Isis à la voile»; *Actes du Colloque sur les problèmes de l'image dans le monde méditerranéen classique, Lourmarin, 1982 (1985), p. 163-171.*
- Chamay J.** «Aphrodite naissant de la coquille»; *Genava 38, Genève, Musée d'art et d'histoire, 1990, p. 81-86.*
- Friederich P.** *The Meaning of Aphrodite, Chicago, The University of Chicago Press, 1978.*
- Grigson G.** *Aphrodite : Göttin der Liebe, Bergisch Gladbach, Gustav Lübbe Verlag, 1978 (éd. originale anglaise 1976).*
- Pirenne-Delforge V.** *L'Aphrodite grecque : contribution à l'étude de ses cultes et de sa personnalité dans le panthéon archaïque et classique, Athènes-Liège, Centre international d'Etude de la Religion Grecque Antique, 1994.*
- Stroud J. H.** «Aphrodite and the Ensouled World»; *The Olympians, Ancient Deities as Archetypes, New York, Continuum, 1995, p. 104-116.*

# NATA VIMPI CURMI DA : la bière chez les Celtes

Sidonie Bündgen

La bière et son histoire; du producteur au consommateur, un voyage de 40 siècles...

## Introduction

Connue dans les textes depuis la fin du quatrième millénaire, la bière est la boisson alcoolisée la plus vieille du monde. Appelée Kas en sumérien, sikaru en akkadien, zythum en égyptien et zuqôV en grec, elle est honorée sous forme de divinités féminines comme Ninkasi et Siris à Sumer.

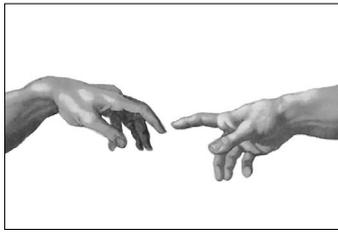
En Mésopotamie, comme plus tard en Egypte, elle est de fabrication domestique et ce sont les femmes qui la préparent. Dans ces deux grandes civilisations, le «pain liquide» sert de salaire pour les ouvriers et les fonctionnaires de l'Etat. Objet de culte, synonyme de vie, elle est intégrée à plusieurs rites religieux car sa consommation offre, par l'ivresse, un moyen de communication avec les dieux. Ses vertus médicinales amplifient aussi l'importance de sa consommation et les médecins égyptiens y ont souvent recours dans les cures qu'ils prescrivent.

Boisson religieuse, médicinale ou domestique, la bière est abondamment citée dans les textes anciens (Code d'Hamourabi, Grande Encyclopédie du II<sup>e</sup> millénaire, Papyrus d'Ebers...) ainsi que dans l'art figuratif, comme sur les bas-reliefs du Monument bleu (fig. 1).

On la devine aussi largement encensée dans des chansons à boire telles que celle que nous ont livrées des tablettes d'argile du tournant du troisième au deuxième millénaire.

*O cuve à bière ! Cuve à bière !  
Cuve à bière qui béatifie l'âme !  
Hanap qui met le coeur en joie !  
Gobelet si indispensable !  
Jarre remplie de bière ! (...)  
Tous ces récipients dressés sur leur piédestal !  
Ce qui vous réjouit nous réjouit aussi, à merveille !  
Oui ! Notre âme est heureuse, notre coeur est en liesse ! (...)  
Je vais mander brasseurs en échansons  
Pour nous servir des flots de bière à la ronde.  
Quel plaisir ! Quel délice !  
A la humer béatement,  
A entonner dans l'allégresse cette noble liqueur,  
Le coeur est joyeux et l'âme radieuse.<sup>1</sup>*

Voilà pour l'ancien monde méditerranéen. Penchons-nous à présent sur ces contrées peuplées par les Celtes au cours du premier millénaire avant notre ère.



<sup>1</sup> Chanson à boire sumérienne, entre la fin du troisième et le début du deuxième millénaire. Bottéro, 2002, p. 143.

Fig. 1 Le monument bleu : tablettes d'argile décrivant l'offrande d'une bière à la déesse Nin-Harra - époque prédynastique sumérienne. Tiré de: M. D'Er, p. 17.



## Mythologie celtique

C'est au dieu Lug que les Celtes doivent le secret de la bière. Transformé en sanglier (fig. 2), animal symbolisant à la fois l'autre monde et le pouvoir spirituel, il s'est approché du chaudron où Ceraint l'Ivrogne, fils de Berwyn, faisait bouillir une tisane d'orge. Laissant tomber son écume dans la préparation, il la fit fermenter et cette dernière prit le nom de curmi, la bière. Cette boisson fut fort appréciée et des hommes et des dieux. Pour ces derniers, c'est Goibniu, le dieu forgeron, qui la brasse et c'est lors de son festin que les dieux la

consomment et acquièrent, par ce biais, l'éternelle jeunesse et l'immortalité. Pour les hommes, elle est la boisson des guerriers, à qui elle permet, au moyen de l'ivresse, d'accéder au sacré.



Fig. 2 Sanglier en bronze qui décorait un casque celtique. Bata, Hongrie, I<sup>er</sup> siècle av. ou ap. n.è. Tiré de Cunliffe, B., p. 142.

## Matières premières et fabrication

Rien de surprenant à ce que la bière soit la boisson la plus prisée des Celtes puisqu'elle est fabriquée à base de céréales. En effet, Strabon nous l'apprend : «la Celtique toute entière (...) produit du blé en abondance, du millet et des glands, et toutes les espèces de bétail d'élevage y prospèrent...»<sup>2</sup> Les céréales utilisées étaient essentiellement l'orge et le blé amidonnier, mais aussi l'épeautre, le sarrasin et le froment. Le houblon, utilisé de nos jours systématiquement pour aromatiser le breuvage, était encore inconnu mais une grande quantité d'autres plantes pouvaient tenir son rôle : fenouil, sauge, écorce de saule, cumin, genièvre, tilleul, armoise... Enfin, le breuvage pouvait être additionné de miel, ce qui avait certainement pour effet d'en amoindrir l'acidité. Il s'appelait alors Korma : «(chez les Celtes) dans les milieux moins aisés, on boit une bière à base de froment qu'on peut additionner de miel, mais la plupart la boivent pure ; on l'appelle Korma.»<sup>3</sup> Nous ne possédons pas de recette écrite de fabrication de la bière chez les Celtes puisque, d'une part, leur civilisation était essentiellement orale et que, d'autre part, cette boisson était préparée domestiquement par les femmes, chaque famille ayant vraisemblablement sa propre recette transmise de mère en fille. Cependant, l'Espagnol Saint Isidore de Séville (vers 560 - 636), dans ses *Origines*<sup>4</sup>, nous en livre une description qui ne semble guère différer de celle qui est encore utilisée de nos jours dans les brasseries artisanales. Le principe reste en effet le même : des céréales sont d'abord poussées à germer par immersion dans de l'eau tiède. Elles sont ensuite maltées soit au soleil, soit par le feu, et dans ce cas, elles peuvent être fumées ou torrifiées. Une fois le malt obtenu, il est grossièrement concassé et mélangé à de l'eau dans un chaudron (fig. 3), puis chauffé soit en posant directement le récipient sur le feu, soit en plongeant dans le mélange des pierres chauffées à blanc.

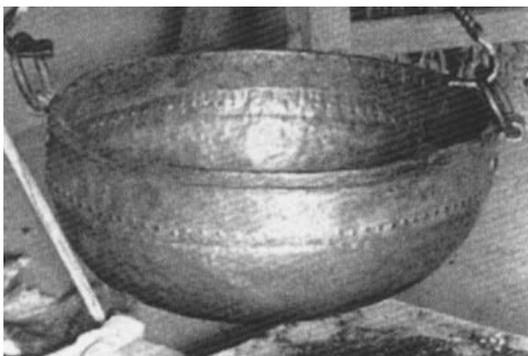


Fig. 3 Chaudron en bronze, reconstitution du musée d'Asparn. Tiré de Cunliffe, B., p. 42.

Le liquide est ensuite filtré au travers d'un linge fin et solide pour le séparer du malt concassé appelé alors drèche. Additionné d'un peu d'eau bouillante, ce moût est à nouveau porté à ébullition après qu'on y ait ajouté les aromates désirés (cumin, saule, sauge, armoise...) contenus dans un petit sac de toile qui sera retiré après la cuisson, laquelle va durer une heure et demi environ. Le liquide est alors refroidi, par exemple par immersion du chaudron dans l'eau fraîche d'une fontaine ou, en hiver, dans la neige. La fermentation diffère de nos jours de ce qu'elle était chez les Celtes, où elle était en effet spontanée, à savoir que les levures étaient véhiculées par l'air et tombaient d'elles-mêmes dans le récipient contenant le moût. Cette technique n'est plus de nos jours utilisée en Europe que dans la région de Bruxelles pour la préparation des lambics. En revanche, elle intervient toujours dans le brassage traditionnel tel qu'il se perpétue par exemple en Afrique. La bière était consommable dès que la fermentation s'arrêtait, environ une semaine après sa fabrication.

Elle ne devait pas très bien se conserver bien que nous sachions par Pliny l'ancien que les Espagnols avaient trouvé un procédé - qui nous reste inconnu - pour la sauvegarder. L'invention du tonneau, œuvre des Celtes de l'Europe centrale, fut une révolution pour le transport et la conservation des aliments liquides (fig. 4).



Fig. 4 Tonneau en bois, Rhénanie, époque romaine. Tiré de Haywood, J., p. 50.

Des tonneaux ont sans doute servi au transport et au stockage de la bière. Cette dernière devait avoir un goût très différent de celui que nous lui connaissons aujourd'hui. Elle devait se présenter comme un aliment épais, sucré et peu alcoolisé du fait d'une mauvaise extraction de l'amidon du grain de malt (amidon transformé en sucre, lui-même transformé en alcool par les levures), riche en protéines, en sels minéraux et en vitamines. La fermentation spontanée lui ajoutait à coup sûr un côté plus ou moins acide, comme dans les Gueuzes belges d'aujourd'hui.

2 Strabon, *Géographie*, IV, 1, 2.

3 Posidonios, *Athénée*, 152 c.

4 Isidore de Séville, *Origines*, 20, 3, 18.

## Fêtes et festins, un flot de bière ininterrompu

Si la bière est la boisson la plus prisée des Celtes, le vin quotidien du pauvre fabriqué domestiquement par les femmes de la maisonnée, comme le pain, elle est aussi la boisson des guerriers, à l'opposé de l'hydromel des druides. En ce sens, la bière est le symbole de la souveraineté et de l'immortalité. Son rôle est religieux puisqu'elle est servie durant les festins qui accompagnent les quatre fêtes principales celtiques. La première, Samain, est la fête d'ouverture de la saison sombre, de l'hiver. Il est vraisemblable qu'elle se déroulait aux environs du solstice d'hiver. Lui faisait pendant Beltaine, près du solstice d'été, qui célébrait le retour de la saison claire, de l'été. Ces deux fêtes sont chantées dans le coutumier gastronomique du manuscrit Rawlinson B 52 :

*«Viande, bière, noix, andouille,  
C'est ce qui est dû à Samain,  
Feux de camp joyeux sur la colline,  
Lait Baratté, pain et beurre frais»  
«Je vous le dit, une fête particulière,  
Ce sont les richesses de Beltaine  
Bière, choux, lait doux,  
Et lait caillé sur le feu»<sup>5</sup>*

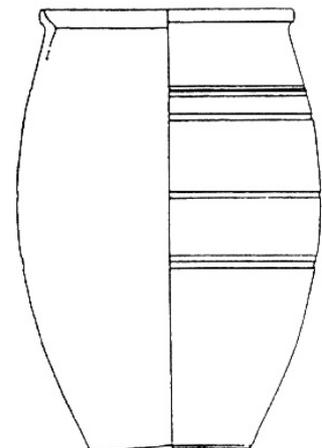
Comme on le voit, la bière est citée parmi les réjouissances de ces deux événements sacrés. Les deux autres fêtes sont équinoxiales : Imbolc (fête de la lustration) pour l'équinoxe de printemps, et Lughnasad (fête de la cueillette des fruits) pour l'équinoxe d'automne. Nous savons que ces festivités duraient plusieurs jours, près d'une semaine pour les principales, et

qu'elles étaient accompagnées de cérémonies religieuses, toutes ponctuées d'un festin. Si le déroulement du rituel nous reste inconnu, le banquet qui suivait nous est décrit dans la littérature : «...alors les serviteurs se levèrent en vrai foule pour servir et approvisionner l'hôtel. Ils prirent des coupes à boire riches de pierres précieuses, avec de purs gemmes de cristal, d'un art parfait pour chaque gobelet brillant. Et l'on servit des boissons fortes et fermentées, des liqueurs agréables et douces à ces bons guerriers»<sup>6</sup>. Au cours de ces festins, qui reproduisent sur terre le festin d'immortalité que Goibniu sert aux dieux, la bière est un moyen pour les guerriers d'approcher le sacré par l'intermédiaire de l'ivresse. Pline l'Ancien, particulièrement méprisant envers ces coutumes jugées barbares nous donne une bonne description de cette ivresse qui pour lui n'a rien de religieuse : «Les peuples de l'Occident ont aussi leur ivresse, grâce à la macération des grains. Les Gaules et les Espagnes en font de très nombreuses boissons dont les noms sont divers, mais la technique identique. Les Espagnes nous ont même appris que ces breuvages pouvaient vieillir. L'Égypte aussi s'est donné de semblables boissons de grains, et l'ivresse ne néglige aucune partie du monde, puisqu'on prend purs de tels suc, sans les tempérer en les diluant comme on le fait pour le vin. C'était pourtant, ma foi, des céréales que la terre y paraissait produire. Las ! Admirable génie du vice ! On a trouvé le moyen de rendre aussi l'eau enivrante.»<sup>7</sup>. Il termine en nous donnant son avis, très tranché, sur la qualité de ces produits : «...Quant aux boissons elles-mêmes, il vaut mieux passer au vin (...)».<sup>8</sup>

### Conclusion

Comme dans les anciennes civilisations mésopotamiennes et égyptiennes, la bière est sacrée chez les Celtes. L'ivresse qu'elle engendre chez les guerriers au cours des festins rituels leur sert d'intermédiaire avec le monde des dieux. Elle est prière, offrande, remède tout à la fois et régal à n'en pas douter. Les récipients qui servent à sa consommation sont nombreux et variés, leur forme pouvant changer au cours de la période celtique. De la corne à boire au simple gobelet, du tonneau au seau cerclé de métal, tous célèbrent le plaisir de s'humecter les lèvres dans la mousse de cette boisson divine. Certains sont même ornés de sentences poussant à la boisson : «bibe amice de meo», bois de mon liquide, mon ami ; «ceruesia reple», remplis-toi de cervoise. Enfin, la bière est aussi célébrée en langue gauloise sur le très connu peson de fuseau trouvé à Autun : jeune fille, donne-moi de la bière:

«NATA VIMPI CURMI DA»



**Fig. 5** Gobelet à lèvres amincies, redressée et concave. Oppidum de Bibracte, fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. - début I<sup>er</sup> ap. J.-C. Tiré de Barrau, Ph. & Luginbühl, Th., planche 22.

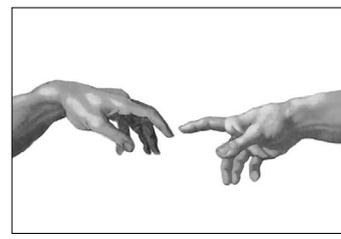
**5** Meyer, 1984, p. 49.

**6** *Bruiden Bheg nah Almaine* (Le petit hôtel d'Allen), extrait tiré de: Le Roux, Guyonvarc'h, 1990, p. 43.

**7** Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XIV, 149, 29.

**8** Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XXII, 164, 82.

---

**Bibliographie**


- André, J.** *L'alimentation et la cuisine à Rome, Paris, 1961.*
- Barral, Ph.,  
Luginbühl, Th.** *Typologie des formes de céramique régionale de Bibracte,  
Glux-en-Glenne, 1995.*
- Bottéro, J.** *La plus vieille cuisine du monde, Paris, 2002.*
- Cunliffe, B.** *L'univers des Celtes, Paris, 1996.*
- D'Eer, M.** *Ales, lagers et lambics, la Bière, Chambly, 1998.*
- Haywood, J.** *Atlas historique des Celtes, Paris, 2002.*
- Kruta, V.** *Les Celtes en Occident, Paris, 1985.*
- Le Roux, F.,  
Guyonvarc'h, C.-J.** *La civilisation celtique, Rennes, 1990.*
- Meyer, K.** *Hibernica minora, Dublin, 1894.*
- Mohen, J.-P.** *Trésors des princes celtes, Paris, 1987.*
- Persigout, J.-P.** *Dictionnaire de mythologie celtique, Paris, 1990.*

# Projet Sboryanovo

## une collaboration archéologique en Bulgarie

Jordan Anastassov

Cet article vise à présenter la phase initiale d'un projet de recherche, aux implications tant scientifiques qu'humaines, portant sur l'étude d'un important centre politique, économique et religieux du premier millénaire avant notre ère, situé au nord-est de la Bulgarie.

### Introduction

Le Projet Sboryanovo, né à l'initiative d'un groupe d'étudiants en archéologie de l'Université de Lausanne, répond à un appel de collaboration internationale, lancé par la Prof. Diana Gergova de l'Institut d'archéologie de Sofia, pour la sauvegarde d'un important centre politique, économique et religieux du premier millénaire av. J.-C., situé sur le site de Sboryanovo au nord-est de la Bulgarie (fig. 1).

Intégré à un programme de recherche soutenu par l'UNESCO et le Programme des Nations Unies pour le Développement, le Groupe d'études thraces (GET), association à but non-lucratif fondée en janvier 2002, vise à promouvoir et à gérer, en collaboration avec les partenaires bulgares de l'Institut d'archéologie de Sofia et du Musée d'Ispirih, la réalisation d'un tel projet aux implications tant scientifiques que culturelles et humaines.

Une préparation, de plus de deux ans, a permis de préciser l'intérêt scientifique, la viabilité et les modalités d'un engagement dans cette région extrêmement pauvre de la Bulgarie. L'ensemble des autorisations étant finalement réuni, il s'agit, dès à présent, de rassembler les fonds nécessaires pour que le véritable travail puisse enfin commencer.

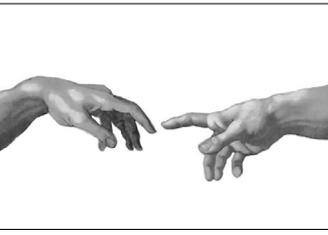


fig. 1 La réserve archéologique de Sboryanovo se situe au Nord-Est de la Bulgarie, à 50 km du Danube et à 100 km de la Mer Noire U. Anastassov 20021.

### Le site

#### HISTORIQUE DES RECHERCHES

Liées à des découvertes d'une richesse et d'une diversité exceptionnelles, les recherches sur le site de Sboryanovo ont plus de 100 ans d'histoire. Stimulées par l'extraordinaire concentration des vestiges antiques, les premières études, qui débutent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, permettent de classer ce site parmi les plus importants du nord-est de la péninsule balkanique. Mais ce n'est qu'à partir des années 1980, notamment avec la création en 1988 de la Réserve archéologique, que débute l'étude systématique et pluridisciplinaire d'un territoire de plus de 800 hectares<sup>1</sup> (fig. 2).

#### DES DÉCOUVERTES EXCEPTIONNELLES

Attirés à la fois par des sources abondantes, par des grottes multiples, par des falaises protectrices, par des terres extrêmement fertiles et à la croisée d'importantes voies économiques et militaires, des individus et des communautés d'origines fort différentes ont laissé, à Sboryanovo, l'empreinte de leurs installations successives. Depuis la préhistoire, les hommes ont porté une attention toute particulière à cette région, à la fois riche en res-

sources naturelles et imprégnée d'un mysticisme saisissant. Thraces, Grecs, Celtes, Scythes, Perses, Romains, Byzantins, Slaves, Bulgares et Turcs, sans que la liste ne soit exhaustive, ont, d'une manière ou d'une autre, marqué de leur empreinte les vestiges étudiés par les archéologues et les historiens.

Aujourd'hui cependant, les découvertes les plus spectaculaires et les plus originales, datées du premier millénaire av. J.-C., concernent la civilisation des Thraces.

#### LES NÉCROPOLES TUMULAIRES

Disposées sur les hauts plateaux des deux rives de la rivière Krapinets, cinq nécropoles tumulaires<sup>2</sup>, constituées de plus d'une centaine de tumuli datés entre le premier âge du Fer et l'époque hellénistique, s'étirent du nord au sud sur une longueur de deux km et sur une largeur de 100 à 150 m (fig. 2). Parmi les découvertes les plus notoires, mentionnons le dégagement, en 1982, sous le tumulus de Ginina Mogila, d'un exceptionnel tombeau royal daté du début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et classé, en 1985, monument du patrimoine mondial par

<sup>1</sup> Balkanska 1998, p. 16-17, Fol 1986, p. 18-22, Gergova 1992<sup>1</sup>, p. 9-22, ead. 2000, Stefanov 1992, p. 23-33, id. 1997.

<sup>2</sup> Gergova 1992<sup>1</sup>, p. 9-22.

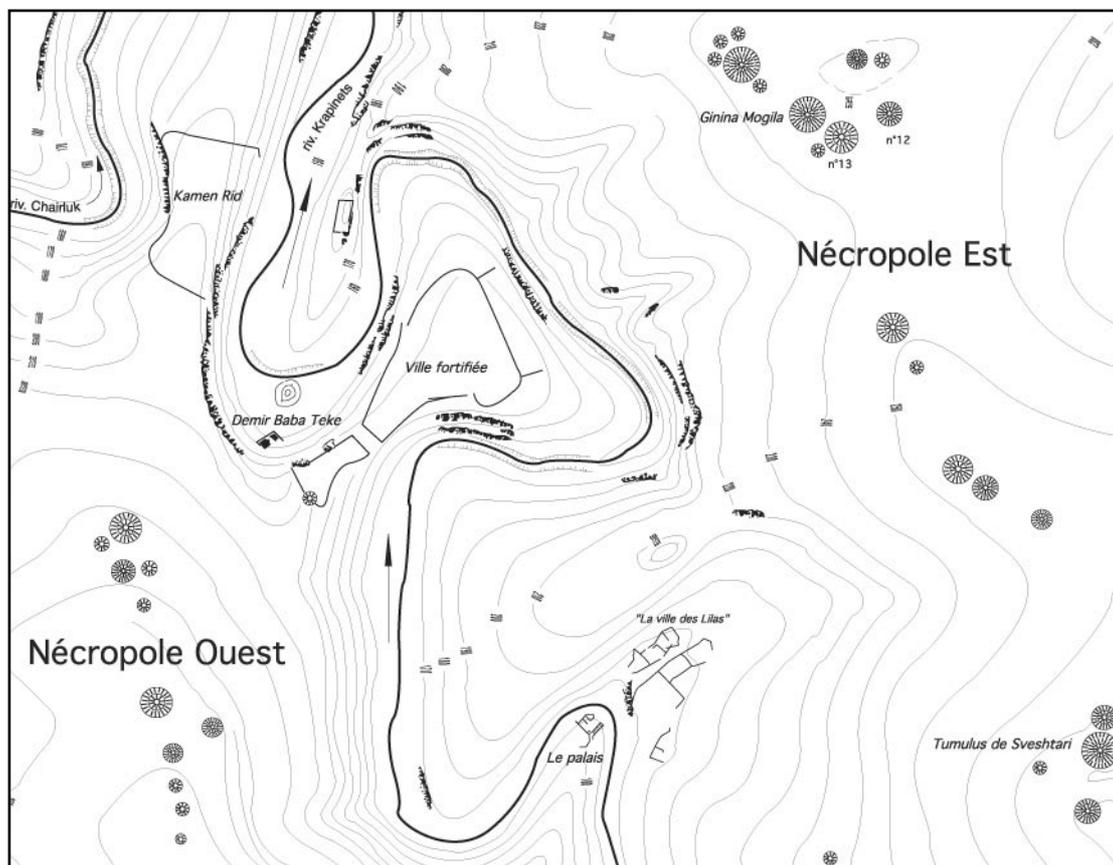
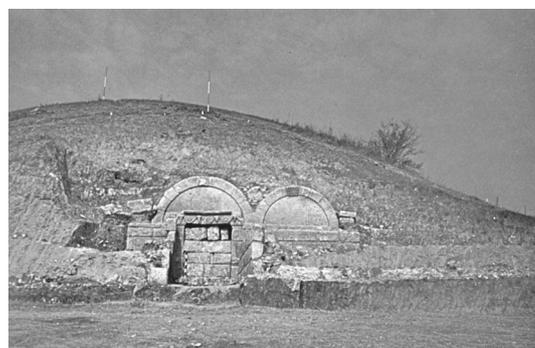


fig. 2 Carte archéologique de Sboryanovo (I. Anastasov 2002 d'après Balkanska 1998, p. 12).

d'UNESCO<sup>3</sup> (fig. 3). Construit avec de gros blocs de calcaire parfaitement équarris, il se compose d'un *dromos* (couloir) et de trois chambres aux plafonds voûtés. La pièce principale, ultime demeure du couple royal, présente un décor



<sup>3</sup> Chichikova 1998, ead. 19922, Ivanov 1992, Fol 1986.

<sup>4</sup> Chichikova 1992<sup>1</sup>, Gergova 1992<sup>2</sup>, p. 13-14, Stoyanov 1998, id. 2000.

<sup>5</sup> Stoyanov 1998, p.20, id. 2000, p. 14-15.

fig. 3 Le tombeau de Ginina Mogila avant son ouverture par les archéologues en 1982 (Fol 1986, p. 19, fig. 8).

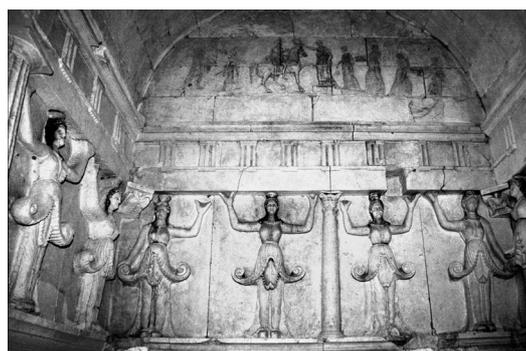
architectural unique, constitué de dix statues de divinités féminines, «les Caryatides» (fig. 4). Au-dessus du lit funéraire figure également une représentation qui met en scène, sous forme d'esquisse, la déification du roi défunt. A proximité de ce remarquable monument funéraire, visité et admiré aujourd'hui par un large public, les archéologues dévoilent plusieurs autres tombeaux datés de la même période et non moins exceptionnels. Leur seule présence affirme de manière certaine l'existence, à Sboryanovo, d'un centre politique, économique et religieux de première importance.

d'une importante agglomération fortifiée des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.<sup>4</sup>.

Avec ses 10 hectares, délimités par des murs de 4 mètres d'épaisseur, la ville se présente comme le plus grand site fortifié d'époque hellénistique connu sur le territoire de la Bulgarie (fig. 5).

Les fouilles, menées depuis 1986, ont pu mettre en évidence un habitat très dense ainsi que l'existence, au cœur de la cité, d'un atelier d'orfèvrerie et de frappe monétaire. La découverte d'une quantité considérable d'objets d'importation (céramiques, parures en or et en argent, monnaies...) souligne l'importance des liens commerciaux et culturels qu'entretenait cette cité, sans doute une capitale, avec le reste du monde antique<sup>5</sup>.

Etant donné le caractère exceptionnel des vestiges, les chercheurs bulgares ont proposé une identification historique de la ville. Un premier



<sup>6</sup> Ptolémée, *Géographie*, III, 10,6; Stefanov 1997, p. 256.

fig. 4 La chambre funéraire (Rousseva, op. cit., 2000, p. 142).

**LE SITE FORTIFIÉ**

Ce n'est donc certainement pas un hasard si les chercheurs mettent en évidence les vestiges

groupe d'historiens reconnaît la ville de Dausdava («La ville des loups») signalée par Ptolémée (II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.)<sup>6</sup>.

Un second l'identifie comme la résidence royale Helis, mentionnée par Diodore de Sicile, dans laquelle Dromichaites, roi des Thraces, aurait emprisonné, en 292 av. J.-C., Lysimaque, roi macédonien et successeur d'Alexandre le Grand<sup>7</sup>.

### SANCTUAIRES

Les pratiques et les croyances religieuses peuvent, elles aussi, être mises en évidence à partir des découvertes archéologiques : sépultures, statuettes, inscriptions, récipients en métal et en céramique.

Les vestiges les plus éloquents proviennent cependant d'une zone cultuelle délimitée par un ensemble de sanctuaires situés dans un espace resté sacré jusqu'à nos jours.

Les fouilles archéologiques ont notamment permis de mettre en évidence deux enclos monumentaux (fig.2) : l'un aménagé au sommet des falaises (Kamen Rid), l'autre au fond du canyon et à proximité de sources abondantes (Demir Baba Teke).

Le premier, occupé entre le X<sup>e</sup> et la fin du III<sup>e</sup> siècles av. J.-C., délimite un espace de plusieurs

hectares comportant des aménagements et des traces de pratiques aux caractéristiques culturelles indubitables (fig. 5).

A l'intérieur du second sanctuaire, daté entre les

IV<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles av. J.-C., trois massifs rocheux, incorporés à un complexe médiéval, occupaient une place centrale<sup>8</sup>. Visibles aujourd'hui, des marches étroites, taillées dans la roche, permettaient aux responsables du culte d'accéder à ce qui servait alors d'autel principal (fig. 6). A quelques mètres au nord-est de celui-ci, un second rocher était sans doute utilisé comme plate-forme sacrificielle (fig. 7).

### UN PATRIMOINE EN DANGER

D'une richesse inestimable, les vestiges antiques, préservés depuis des millénaires à Sboryanovo, sont aujourd'hui menacés par l'activité illicite et dévastatrice des pilliers qui, pour alimenter le trafic international d'antiquités, devancent, avec des moyens financiers souvent spectaculaires, le tra-

vail des archéologues.

Ainsi, malgré l'importance de ce site reconnue par la communauté scientifique tout entière, l'ensemble de ce patrimoine risque de disparaître de



manière définitive. Conscients de ce danger, mais dépourvus de moyens suffisants, les responsables de la réserve archéologique lancent un véritable cri d'alarme : la sauvegarde de cet héritage mondial ne pourra être réalisée que par la mise en place de collaborations internationales.



<sup>7</sup> Diodore de Sicile, XXI, 12.2.

fig. 6 Escalier de l'autel principal (photo J. Anastassov 2000).



fig. 5 Structure cultuelle située dans le sanctuaire de Kamen Rid (photo J. Anastassov 2000).

<sup>8</sup> Balkanska 1992, ead. 1998.

fig. 7 Des gouttières creusées dans la pierre permettaient l'écoulement du sang sacrificiel dans un récipient implanté dans la terre (photo J. Anastassov 2000).

## Le projet

### LE «PALAIS» ANTIQUE

Dans ce contexte de découvertes exceptionnelles et dans l'urgence de préserver les vestiges encore intacts, le Groupe d'études thraces (GET) se consacrera à l'analyse globale et pluridisciplinaire d'un ensemble architectural interprété aujourd'hui comme palatial<sup>9</sup> (fig. 8).

Située sur la rive occidentale de la rivière Krapinets, la zone concernée se situe dans la partie la plus méconnue de la réserve archéologique. Jusqu'à présent, les prospections de surface ont permis de distinguer un bâtiment quadrangulaire d'environ 2500 m<sup>2</sup>, délimité par des murs de plus de 1,50 m d'épaisseur implantés à l'ouest d'un imposant ensemble monumental également inexploré (fig. 2).

Les recherches, qui seront réalisées sous la direction du professeur Diana Gergova et en étroite collaboration avec des partenaires bulgares de l'Institut d'archéologie de Sofia et du Musée d'Isperih, auront pour but de déterminer l'étendue, les limites exactes, mais aussi la période et la durée d'occupation de ce complexe architectural daté, de manière très imprécise, entre le premier Age du Fer et l'Antiquité tardive<sup>10</sup>.

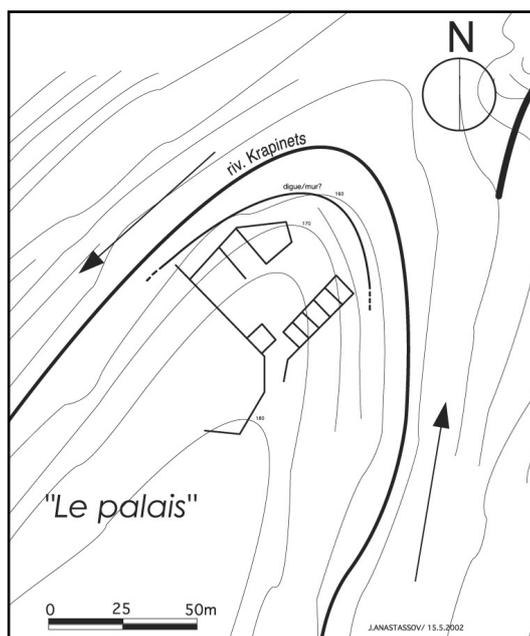
La fonction palatiale ou cultuelle, suggérée par la disposition générale des structures, devra être confirmée par les témoignages archéologiques. D'un intérêt dépassant très largement le cadre régional, ce bâtiment atypique, dont la fonction retenue aujourd'hui reste hypothétique, permettra sans doute d'aborder la vie sociale, politique, économique et religieuse des populations antiques de cette partie des Balkans.

Il conviendra également de mettre en évidence les différents liens qui ont pu exister entre la construction de ce bâtiment, son environnement plus ou moins proche et l'ensemble des découvertes qui lui sont contemporaines, car il va de soi que l'implantation d'un tel monument, au fond du canyon et à une dizaine de mètres de la rivière, n'est pas le fruit du hasard.

À cet égard, l'ouverture de sondages à proximité du lit de la rivière, dont la navigabilité supposée pourrait ainsi être vérifiée, s'avère indispensable. Il en va de même en ce qui concerne la localisation et le dégagement, du moins partiel, des voies d'accès et notamment de l'entrée principale qui semble aménagée à l'angle sud du bâtiment.

La coopération avec des spécialistes dans les domaines de l'archéométrie constitue l'une des lignes directrices de ce projet et certainement le moyen le plus approprié pour l'étude approfondie de toute la zone concernée. Dans cette optique, notre travail aura également comme objectif de participer au développement et à la standardisa-

tion des méthodes de travail appliquées jusqu'à présent. Il s'agira, notamment, de mettre en place



9 Gergova 1992<sup>2</sup>, p. 17-18.

fig. 8 Plan schématique de la zone palatiale U. Anastassov 2002 d'après Gergova 1992.

un système de documentation de terrain et un outil informatique pouvant servir de modèles de référence pour les différentes équipes bulgares et internationales appelées à travailler sur le territoire de la réserve.

### ARCHÉOLOGIE ET DÉVELOPPEMENT RÉGIONAL

En contribuant au développement durable de toute une région, notre projet dépasse l'intérêt scientifique et culturel du site (fig. 9).

Le territoire de Sboryanovo est situé aujourd'hui dans une partie très pauvre de la Bulgarie et la crise économique, qui touche le pays tout entier, impose à la population des villes et des villages environnants une précarité extrême. Dans ces circonstances, la réserve joue, d'un point de vue régional, un rôle économique vital. En effet, au-



fig. 9 Une première expédition en octobre 2001 a pu participer à la fouille du tumulus de Sveshtari. Avec ses 20 m de hauteur, il s'agit du plus grand tumulus du Nord-Est de la Bulgarie (photo J. Anastassov 2001).

delà de l'intérêt historique et touristique, l'intégration d'archéologues et d'ouvrier locaux dans les différents programmes de recherches, bien que de courte durée, fournit à des familles entières un moyen annuel de subsistance.

#### UN PROJET SUR 4 ANS

Notre engagement, planifié sur une durée de quatre ans, débutera probablement cet automne 2002 et se terminera, sauf imprévu, fin 2005/début 2006 .

Les trois premières années seront consacrées aux fouilles archéologiques à proprement parler. La quatrième année sera réservée, quant à elle, à des études complémentaires et, surtout, à l'élaboration de l'ouvrage de synthèse.

#### Conclusion

Bénéficiant du soutien de l'Institut d'archéologie et des Sciences de l'Antiquité de l'Université de Lausanne (IASA-UNIL) et, tout récemment, du Centre archéologique européen du Mont Beuvray (France), ce projet est aujourd'hui sur le point d'être réalisé. En combinant recherches archéolo-

giques, sauvegarde d'un patrimoine mondial et participation au développement économique de toute une région, nous avons l'opportunité de lier passé, présent, futur et de proposer un modèle à d'autres équipes intéressées par une telle démarche en Bulgarie.



Tumulus mesurant 10 m de haut à proximité du tombeau royal de Ginina Mogila (photo M. Haldemann 2001).



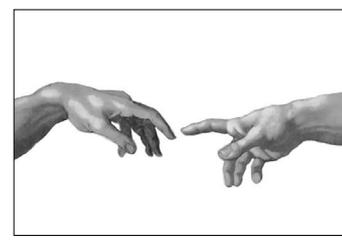
#### **Groupe d'études thraces**

Av. Menthon 14  
1005 Lausanne - CH  
021/311.08.53  
[getarcho@hotmail.com](mailto:getarcho@hotmail.com)

Pour plus d'information vous pouvez contacter le Groupe d'études thraces (GET)

<b>Bibliographie</b>
----------------------

- Balkanska, A.,** «Thracian Sanctuary near Demir Baba Teke», *Helis II, Sboryanovo – Studies and Prospects, Sofia, 1992, p. 59-72.*
- Balkanska, A.,** *The Thracian Sanctuary at «Demir Baba Teke», Sofia, «Sboryanovo» II, Svyat, Nauka, 1998.*
- Chichikova, M./ Delev, P./ Bozhkova, A.,** «Investigations of the Thracian Fortified Settlement near Sveshtari in the 1986-1988 Period», *Helis II, Sboryanovo – Studies and Prospects, Sofia, 1992, p. 73-88.*
- Chichikova, M.,** «The Thracian Tomb Near Sveshtari», in *Helis II. Sboryanovo – Studies and Prospects, Sofia, 1992<sup>2</sup>, p. 143-163.*
- Chichikova, M.,** «Le tombeau avec les Caryatides de Sveshtari», AA. VV., *Sur les marches de l'histoire. 15 ans de recherches à Sboryanovo, Catalogue d'exposition, Sofia, 1998, p. 24-29 (en bulgare).*
- Fol, A./ Chichikova, M./ Ivanov, T./ Teofilov, T.,** *The Thracian Tomb near the Village of Sveshtari, Sofia, Svyat, 1986.*
- Gergova, D.,** «Interdisciplinary Approach in the Investigations of Sboryanovo», *Helis II Sboryanovo – Studies and Prospects, Sofia, 1992<sup>1</sup>, p. 9-22.*
- Gergova, D.,** «Ten Years of Research in Sboryanovo», *Helis I, Sofia, 1992<sup>2</sup>, p. 9-27.*
- Gergova, D.,** «Sboryanovo Investigations, Discoveries and Problems», *Japan ICO-MOS Information, 2000, p. 17-23.*
- Ivanov, T.,** «Studies of Ginina Mogila (1982-1985)», *Helis II, Sboryanovo – Studies and Prospects, Sofia, 1992, p. 133-142.*
- Stefanov, Y.,** «Historical-Archaeological Reservation Sboryanovo. History of the Studies and Essential Characteristics», *Helis II, Sboryanovo – Studies and Prospects, Sofia, 1992, p. 23-33.*
- Stefanov, Y.,** *Archaeological Monuments and History of the Research Work in the Ispereh Region, Sofia, Svyat, Nauka, 1997.*
- Stoyanov, T.,** «La ville thrace de Sboryanovo», AA. VV., *Sur les marches de l'histoire. 15 ans de recherches à Sboryanovo., Catalogue d'exposition, Sofia, 1998, p. 17-23 (en bulgare).*
- Stoyanov, T.,** *The Thracian City at Sboryanovo, Sofia, Svyat, Nauka, 2000.*

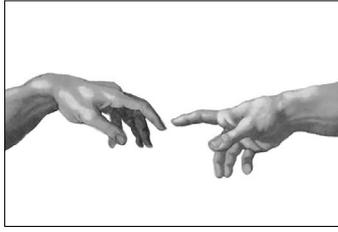


# Ex oriente lux ? Religion gauloise et tradition hindoue

Thierry Luginbühl

Problématiques et résultats préliminaires d'un programme de recherches dans la Vallée de Katmandou.

## Objectifs et organisation



Démontrée dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la parenté entre la culture indienne et celles des peuples «indo-européens» occidentaux est à l'origine d'une discipline — le comparatisme — qui s'est révélée fondamentale pour l'analyse des sociétés et des mythologies de l'Europe ancienne. Développée par G. Dumézil et reprise par F. Leroux et C.-J. Guyonvarc'h pour le domaine celtique, cette approche s'est surtout attachée à l'étude des textes et n'a guère été tentée pour l'analyse des documents archéologiques et iconographiques...

Ce constat, des parallélismes très forts entre les dieux hindous et gaulois, ainsi que la grande simi-

litude entre les temples népalais et gallo-romains ont motivé l'organisation d'un programme de recherches réalisé dans le cadre d'une collaboration entre le Centre archéologique européen de Bibracte, les universités de Lausanne et de Bourgogne, ainsi que la Tribhuvan University de Katmandou. Destiné à évaluer le potentiel d'une approche comparatiste, et plus largement ethnoarchéologique pour l'étude des sanctuaires et des symboles protohistoriques et gallo-romains, ce programme a réuni huit chercheurs et étudiants suisses et français et s'est déroulé du 21 février au 11 mars 2002, sur différents sites de la Vallée de Katmandou (fig. 1).

## Problématiques



Fig. 1 L'équipe devant le temple de Shiva, à Sankhu. De gauche à droite: Diego Lindlau, Patrick Müller, Gérard Bataille, Anne Schopfer, Thierry Luginbühl, Madan Gopal (directeur de l'association «Friends of Sankhu»), Francesco Minghetti, Sophie Thorimbert et Sébastien Freudiger.

Sankhu, sélectionnée pour la préservation de ses monuments et pour ses «festivals» religieux. Le but de ce travail était de mettre en évidence des constantes dans la situation et la fonction des sanctuaires urbains et extra-urbains, de définir des catégories spatio-fonctionnelles et de les comparer à celles définies pour les lieux de culte gallo-romains. Présentés dans un article à part (ci-dessous), les résultats de cette étude semblent offrir des possibilités de modélisation dans un logiciel SIG, mais l'étude d'autres agglomérations s'impose avant de pouvoir tirer de véritables conclusions. Relevons néanmoins que plusieurs catégories de temples gallo-romains répertoriées dans une étude portant sur le Plateau suisse trouvent un parallèle dans ou à proximité de Sankhu. L'une des principales différences qui tient au nombre des temples — près de 60 pour Sankhu et ses 3'500 habitants — est due principalement à la présence de nombreuses petites chapelles de quartier, dont l'existence n'est pas (encore ?) attestée à l'époque antique dans nos régions.

La majeure partie du temps disponible a été consacrée aux phénomènes religieux, et plus précisément à cinq thèmes principaux :

- L'étude exhaustive des lieux de culte d'une petite agglomération de la Vallée de Katmandou,

- Une étude sur les symboles protohistoriques (époque Géométrique grecque, Hallstatt et La Tène principalement) et les représentations divines gallo-romaines, réalisée en présentant un dossier d'une soixantaine de pages à différents

spécialistes de la religion hindoue (universitaires, brahmanes, sadhus, yogis, artistes) (fig. 1). Les résultats de cet exercice iconographique se sont montrés particulièrement intéressants, tant pour la signification de ces symboles que pour leur méthode de lecture, fondée principalement sur les nombres (voir encadré).

- Un travail de comparaison entre les panthéons gaulois et gallo-romain et ceux de l'Inde ancienne et contemporaine (recherches bibliographiques, discussion avec des chercheurs et des «religieux» népalais). La parenté entre différentes divinités comme Indra et Jupiter/Taranis était établie de longue date, mais ces recherches semblent permettre de rapprocher d'autres divinités comme Sucellus et Yama ou Cernunnos et Kubera, et de proposer différentes hypothèses concernant les attributs de plusieurs divinités gallo-romaines (voir encadré).

- Une étude sur les rites et sur les pèlerinages abordant différents thèmes, comme la circumambulation, les sacrifices, le rituel funéraire, la géographie sacrée, les dépotoirs de temples ou l'exposition d'armes et d'ustensiles.

- Et enfin une étude sur les temples et leur fonctionnement (propriété, acteurs du culte, fréquentation, équipement).

Les maisons traditionnelles et l'artisanat népalais présentant un grand intérêt ethno-archéologique, quelques journées ont également été consacrées à leur étude, à nouveau dans le but de tester leur potentiel pour des comparaisons avec les époques celtique et gallo-romaine. Différents thèmes ont pu être abordés:

- La religion domestique (habitations, boutiques) et les symboles ornant les portes des maisons.

- La construction des maisons (réalisée par les habitants du quartier ou du village) et leur symbolisme architectural.

- La fonction des formes de récipients gaulois (typologie des productions régionales de Bibracte), discutée avec des potiers traditionnels de Bhaktapur, et la fonction des récipients en terre et en métal népalais, souvent très proches techniquement et typologiquement des productions gauloises.

- La reproduction d'épées celtiques à manche anthropomorphe et de statues en bois dans le style de celles des Sources de la Seine par des artisans de Patan. Des contacts pris à Bhaktapur permettraient de convier des chercheurs à travailler avec des maîtres artisans de différents corps de métiers (forgerons, bronziers, chaudronniers, sculpteurs sur bois) (fig 2).



Fig. 2 Potier de Bhaktapur (en haut) et forgeron de Gorkha.

## Comparaison de symboles

Le premier objectif du programme de recherche sur les symboles a été de présenter un corpus de motifs protohistoriques européens à nos interlocuteurs en leur posant trois questions : «ce signe est-il pour vous un symbole chargé de sens ou un motif décoratif ?» «connaissez-vous un symbole semblable dans la tradition hindoue ?» et «si oui, quel est sa signification». Bien que le sens d'un motif dans l'iconographie hindoue ne corresponde pas forcément à celui qui prévalait en Europe, les commentaires de ces "spécialistes en symboles" se sont révélés remarquablement concordants, aussi bien pour les interprétations elles-mêmes que pour la méthode de décryptage,

toujours fondée sur les nombres (les fleurs à quatre ou à cinq pétales n'ont pas la même signification). Relevons d'abord que la plupart des motifs ont été considérés comme de véritables symboles et trouvent des parallèles dans l'art religieux indien, comme le montre le tableau ci-dessous. Le triscèle celtique est, semble-t-il, le seul motif inconnu dans l'iconographie hindoue. Selon nos interlocuteurs (fig. 3), sa signification serait liée au chiffre 3 (ou 3 en 1) et à la symbolique du triangle pointe en haut, considéré en Inde comme une représentation de la puissance virile (voir encadré page suivante).



**Fig. 3** Quelques interlocuteurs de choix. De haut en bas: le prof. Mukunda Raj Arial (Université de Katmandou), les sadhus Naunath Agori et Mukti Narayan, le yogi Narahari Nath, le brahmane Surinda Rajupad, le peintre Narayan Chitrakar et Mariana Kropf (universités de Berne et d'Heidelberg), doctorante à Katmandou.

Motifs celtiques	Symboles hindous	Signification indienne
		Triangle pointe en haut dans un cercle: fusion homme-femme.
		Yin-Yang: dualité homme-femme, jour-nuit, etc.
		Rosace: représentation des direction cardinales, symbolisant l'ordre du monde.
		La roue: symbole de l'Univers (entre autres).
		Agni: le feu, symbole masculin. Son assimilation avec la esse celtique n'est qu'une hypothèse.
		Swastika: motif bénéfique et protecteur, représentation du constant changement de l'Univers.
		Le triscèle celtique, inconnu en Inde.

### Comparaisons de divinités

La comparaison entre les divinités des différentes cultures indo-européennes est un domaine classique de l'histoire des religions, mais cette approche n'a que rarement été tentée pour le panthéon celtique, desservi par la pauvreté des sources littéraires qui le décrivent. Outre l'évidente parenté entre le «Jupiter» hindou, Indra, et son équivalent celtique Taranis, différentes similitudes entre les divinités de ces deux religions peuvent être relevées. L'une des plus intéressantes concerne le dieu de la mort hindou Yama et son équivalent gaulois, Sucellus. Considéré comme le «seigneur des pères» (Pitripati) et équipé d'une massue pour mettre un terme à l'existence des mortels, Yama est présenté dans les Védas comme le maître de l'Autre-monde, où il conviait les défunts méritants à des banquets

éternels. Sucellus, associé par César à Dis Pater (le dieu père), était quant à lui équipé d'un maillet, alors que son proche parent irlandais, Dagda, employait une massue pour donner la vie et la mort aux humains. A l'instar de Yama, le Dagda et, très probablement, Sucellus, étaient considérés comme les maîtres de l'Autre-monde et des banquets éternels. Ces similitudes, comme celles entre le Cernunnos gaulois et le Kuber hindou, tous deux considérés comme les seigneurs des domaines chtoniens et les gardiens de leurs richesses minérales, sont d'un grand intérêt pour l'étude des divinités celtiques et semblent permettre d'expliquer certains de leurs attributs sur les représentations figurées gallo-romaines (voir encadré page suivante).



Cernunnos



Sucellus

Kuber



Yama



## Conclusions et perspectives

Les données recueillies sont encore loin d'être toutes exploitées et la plupart des domaines mentionnés nécessiteront des études complémentaires, mais il est déjà possible de relever nombre d'observations qui intéressent plus ou moins directement les périodes gauloises et gallo-romaines. Ces résultats, qui seront publiés prochainement, montrent également que le Népal, de par sa société et sa religion de tradition indo-européenne et sa forte proportion de populations vivant encore de manière traditionnelle, est un "terrain" particulièrement intéressant pour se livrer à des études comparatistes et ethno-archéologiques. Quel que soit son potentiel dans

ce domaine, le modèle népalais ne donne bien évidemment pas de réponses directes aux archéologues et élargit souvent le champ des hypothèses plutôt qu'il ne le resserre. Il n'en demeure pas moins une expérience des plus profitables pour celui qui étudie la Protohistoire ou l'Antiquité, en offrant l'expérience d'un univers vivant et complet.

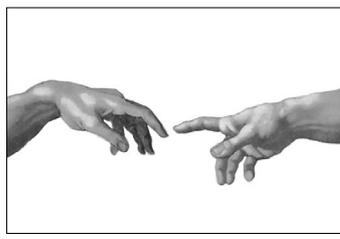
Ce bref rapport ne présentant pas de bibliographie, le lecteur désireux d'en savoir plus est renvoyé à l'article «Hindouisme et religion celtique, de Katmandou à Lousonna...» dans *Chronozones* 5, 1999, p. 10-19.

# Sankhu (Népal) géographie sacrée

Sébastien Freudiger  
Anne Schopfer

Dans le cadre d'un programme de recherche au Népal, dont le but était d'étudier des aspects de la religion hindoue susceptibles de fournir des éléments de comparaison avec les religions occidentales pré-chrétiennes, les lieux de culte d'une petite bourgade, Sankhu, ont été étudiés et inventoriés de manière exhaustive<sup>1</sup>.

## Introduction



<sup>1</sup> Cf. article Thierry Luginbhül, Chronozones 8, p. 56.

Le choix de cette agglomération a été motivé, non seulement par sa proximité avec la capitale - Sankhu est situé à une vingtaine de km de Katmandou-, mais également parce que sa taille moyenne convenait aux limites fixées pour cette recherche. Par ailleurs, le développement urbain qui touche maintenant les villes népalaises ne s'est pas encore manifesté à Sankhu.

L'étude spatiale de ses lieux de culte a été grandement facilitée par l'existence d'un plan de l'agglomération, établi quelques années auparavant par une association dévouée à son développement social et culturel, les «Friends of Sankhu» (fig. 1). Ce document constituait ainsi la base de l'inventaire spatial des lieux de culte. Une fiche a également été préparée, afin d'inscrire la description des lieux de culte dans un cadre systématique. Ce cadre méthodologique assez souple a été défini et préparé pour l'exemple de Sankhu, mais aussi dans le but de l'appliquer ultérieurement à d'autres sites, si les circonstances s'y prêtent.

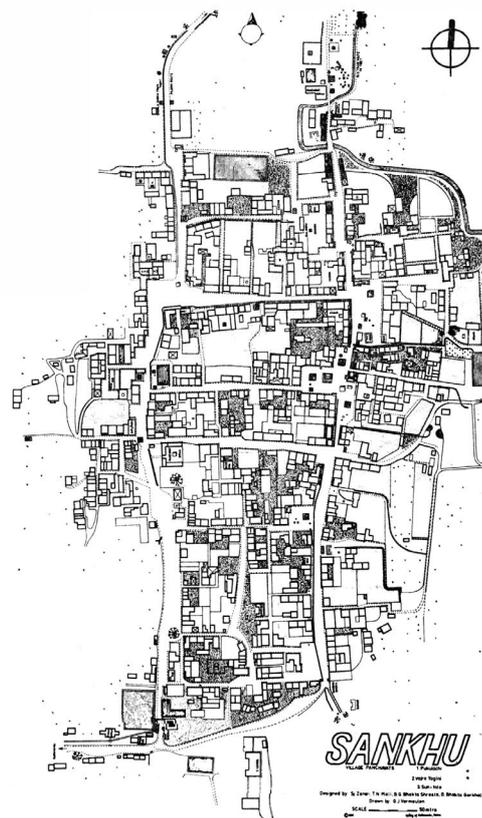


Fig. 1 Plan de sankhu.

## Bon à savoir

### GÉOGRAPHIE, MYTHOLOGIE ET HISTOIRE

Située à environ 19 km au nord-est de la capitale, la ville de Sankhu occupe une position favorable à l'établissement, au cœur d'une petite vallée, dont la forme rappelle celle de la vallée de Katmandou (fig. 2).

Les récits mythologiques, relatifs à la naissance de ces deux vallées, sont d'ailleurs très proches. Dans les deux cas, un lac occupait à l'origine la vallée, qui ne fut libérée des eaux que grâce à l'action d'une divinité – variable selon les traditions – qui, ouvrant une brèche dans la montagne, rendit possible l'implantation humaine.

Bien que la fondation de Sankhu soit traditionnellement attribuée au roi Sankara Deva (1er quart du X<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), une agglomération s'était probablement développée sur le site depuis plusieurs siècles. Au VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., l'ouverture d'une route commerciale reliant Kathmandu à

Lhasa, via Sankhu, a certainement permis à la ville de connaître un développement important. Une inscription datant du règne d'Amavarma (605-621) atteste d'ailleurs que le sanctuaire de Vajrayogini, qui domine la ville au nord, était occupé au début du VII<sup>e</sup> siècle par des moines bouddhistes (fig. 14)<sup>2</sup>.

### SOCIÉTÉ ET RELIGION

Constituée d'une majorité de Néwars<sup>3</sup>, la population de Sankhu est divisée en 16 castes endogames auxquelles viennent s'ajouter quelques familles d'origine indo-népalaise. Les castes de prêtres – *Brahmanes* (hindouisme) et *Vajracarya* (bouddhisme) – dominent la hiérarchie sociale. Les *Shresta*, qui constituent une part très importante de la population de Sankhu (57% environ en 1986), font également partie des castes influentes

<sup>2</sup> Lévi, S., «Le Népal: étude historique d'un royaume hindou», Annales du Musée Guimet, Paris, 1905, vol. III, n° 110.

<sup>3</sup> Population indigène principalement établie dans la Vallée de Katmandou et parlant une langue d'origine tibéto-birmane.



Fig. 2 Carte de la vallée de Katmandou présentant les principaux lieux cités.

et comptent, parmi leurs membres, les prêtres *Karmacaryas*, qui sont en charge des cérémonies publiques du festival de *Dasain*, dédié à la déesse *Durga*, et assistent les *Brahmanes* durant le festival de *Mahadev Narayan* (voir ci-dessous). Les autres membres de cette caste occupent généralement des postes officiels ou vivent du commerce. Ils partagent la propriété de la quasi totalité des terres avoisinantes avec les *Jyapu*, une caste d'agriculteurs relativement bien représentée à Sankhu (12 % environ). La population restante se répartit entre différentes castes moins élevées (forgerons, peintres, etc.) et cinq classes d'intouchables, domiciliées hors des limites de la ville, mais qui ont, comme les autres castes, des fonctions indispensables au bon fonctionnement des rituels, notamment comme gardiens des lieux de culte ouverts (*pitha*) ou lors des rites de purification des maisons.

Le lieu de résidence et la caste sont deux des principaux éléments constitutifs de l'organisation sociale des habitants de Sankhu, auxquels viennent s'ajouter les liens de parenté et la profession exercée par les différents membres de la société. Ces quatre facteurs participent conjointement à la définition des relations sociales et déterminent l'appartenance de chaque individu aux différentes associations religieuses qui existent dans la localité. Ces associations, les *guthi*, sont l'une des principales caractéristiques des sociétés *Néwar*. En effet, chaque habitant d'une localité *néwar* appartient nécessairement à plusieurs *guthi*, grâce auxquels il est intégré au tissu social.

#### ORGANISATION SPATIALE

Surplombant le lit de la rivière Sali Nadi, la ville de Sankhu est implantée sur un plateau. De forme quadrangulaire, elle est structurée par deux voies

parallèles, d'orientation nord-sud, et par plusieurs ruelles perpendiculaires, qui permettent le plus souvent de relier différentes places de quartier. Ce système viaire orthogonal ne correspond toutefois que partiellement à la division de l'espace urbain en huit quartiers (fig. 3). Ils s'étendent de part et d'autre des deux axes nord-sud. Les limites occidentales ou orientales sont souvent difficiles à définir. Quatre portes, situées aux extrémités nord et sud des deux axes principaux, complètent l'organisation spatiale de l'agglomération. Les portes et les quartiers n'ont pas pour unique

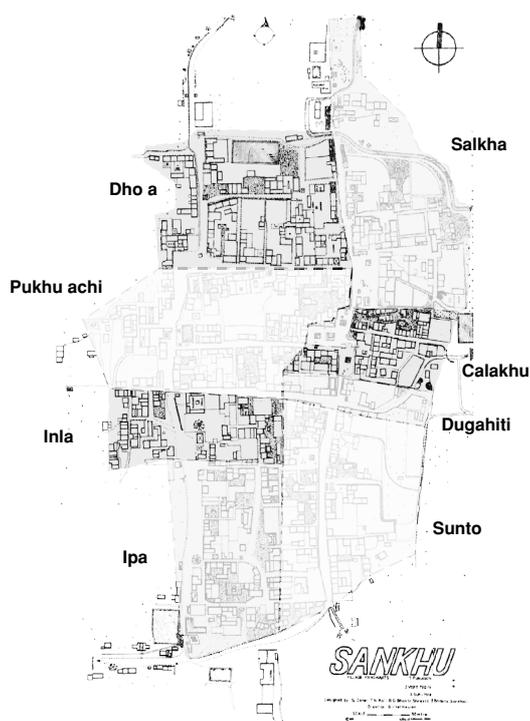


Fig. 3 Les huit quartiers de Sankhu.

fonction de structurer l'espace urbain. Ils encadrent également la vie sociale et religieuse des habitants (fig. 4). Chaque porte est par exemple utilisée systématiquement lors de certains événe-

ments marquants de la vie, comme le départ d'une fille suite à son mariage par la porte sud-est, l'arrivée d'une belle-fille par la porte sud-ouest, ou la sortie des cortèges funéraires se rendant au lieu de crémation par la porte nord-est.

L'appartenance à un quartier influence également la vie religieuse des résidents. Plusieurs festivals sont, par exemple, célébrés séparément à l'intérieur de chaque quartier, alors que certaines processions, évoluant dans toute la ville, sont constituées par les représentants des huit quartiers. La vénération des divinités que les habitants – le plus souvent les femmes – effectuent chaque matin est elle-aussi intimement liée au lieu de résidence des fidèles. En effet, ces dévotions matinales consistent généralement



Fig. 4 La porte de l'ouest, représentant Vishnu et Ganesha.

en un cheminement déterminé, visant à honorer les principales divinités, telles que Ganesha, Vishnu Narayan et Shiva.

Les liens profonds qui existent entre le domaine religieux et l'organisation spatiale de la ville se manifestent également à l'extérieur de l'agglomération. La ville de Sankhu est en effet entourée d'un cercle formé de huit lieux de culte dédiés aux manifestations de la grande déesse mère Durga (les *asta matrika*: les huit mères) qui délimitent un

espace rituel protégeant la cité contre les épidémies. Généralement associées aux quatre points cardinaux et aux quatre points intermédiaires, les *asta matrika* sont les gardiennes de l'espace dans lequel s'inscrit la ville et participent à sa définition.

### Ballade en ville

Il convient maintenant d'aborder le déroulement de l'étude proprement dite. Chaque lieu a été situé sur le plan, photographié et décrit selon les rubriques établies préalablement, qui concernent

la période de pèlerinage. Les données ainsi récoltées sont de nature et de qualité variable, dépendant souvent de la facilité à trouver un interprète ou de la connaissance des habitants. Si certaines



Fig. 5 Différents exemples de lieux de culte: a) édifice dédié à Vishnu, b) temple de Shiva, c) «chapelle» consacrée à Bhagavati.

le lieu lui-même, tels que la description des aménagements, la localisation au sein de l'agglomération ou la typologie des temples. Elles décrivent aussi la divinité honorée et les rites associés, tels que le nom de la divinité principale et, selon les cas, ceux des divinités associées, la description des rites ou encore

rubriques sont demeurées lacunaires, d'autres en revanche ont permis d'amorcer une étude de type spatio-fonctionnelle, pour l'instant limitée à Sankhu.

62

### DIFFÉRENTS LIEUX DE CULTE

Cinquante-huit lieux de culte en relation directe avec l'agglomération ont été répertoriés. En plus de leur localisation sur le plan, un code de situation leur a été attribué permettant de les organiser selon des critères spatiaux plus subjectifs tels que «en périphérie», «à l'intérieur du tissu urbain», ou «sur la place principale».



Cette classification constitue un moyen de palier le nombre limité de données géographiques, nécessaires pour une automatisation des recherches. Sankhu ne possède qu'un véritable temple dédié à Shiva, sur la place située en périphérie, au nord de l'agglomération. Trois autres constructions retiennent encore l'attention, la première dédiée à Vishnu, la deuxième à Krishna et la troisième à Bhagavati (fig. 5 a-c) : ce ne sont pas véritablement des temples mais ces lieux semblent attirer la population de l'ensemble de l'agglomération. Pour le reste, les lieux de culte sont généralement matérialisés par de petites chapelles, de simples stèles non couvertes, fréquentées par les gens du quartier (fig. 6 a-b) ou des cavités, grossièrement aménagées. La richesse et la complexité des aménagements ne reflètent pas nécessairement l'importance du lieu. Il arrive que l'«espace sacré» soit clairement délimité par un péribole occupant un espace privilégié sur une place, mais parfois, les lieux de cultes sont aménagés à l'intérieur d'un cadre privé.

### DIFFÉRENTES DIVINITÉS

Les 58 lieux de cultes de Sankhu sont consacrés à 13 divinités différentes (fig. 7). Parmi ces divinités, on rencontre des associations privilégiées, comme un dieu masculin et son parèdre féminin, Shiva et Parvati par exemple, ou des divinités ayant tissé d'autres types de liens racontés dans les mythes, tels Rama (avatar de Vishnu) et Hanuman, le dieu singe qui lui vint en aide lors de sa guerre contre le démon Ravana.

Les dieux les plus représentés à Sankhu sont Vishnu, avec 17 occurrences, Ganesha le dieu à tête d'éléphant, avec 13 occurrences, et Shiva avec 12 occurrences. La répartition de leurs lieux de culte semble dessiner certaines tendances inté-

ressantes (fig. 8). On constate d'une part que les lieux consacrés à Vishnu sont fréquemment aménagés sur des places, à l'intérieur du tissu urbain.



Vishnu Narayan est en effet une divinité majeure qui est honorée dans le cadre d'importants festivals. De manière assez similaire, les lieux dédiés à Ganesha se répartissent fréquemment à l'intérieur du tissu urbain, parfois dans des rues et sur des

places secondaires. Ganesha est en effet une divinité très populaire, qui occupe une place importante dans la vie quotidienne de la population. Shiva est bien représenté également à Sankhu. Ses lieux de culte se trouvent souvent en périphérie de l'agglomération, comme, par exemple, le temple de la place principale nord, laquelle est située à l'extérieur de l'agglomération. Cette situation périphérique est intéressante, mais avant d'en tirer des conclusions, il sera nécessaire d'y ajouter d'autres exemples. Quant aux aména-

Fig. 6 a) Stèle dédiée à Ganesha, b) chapelle dédiée à Vishnu Narayan.

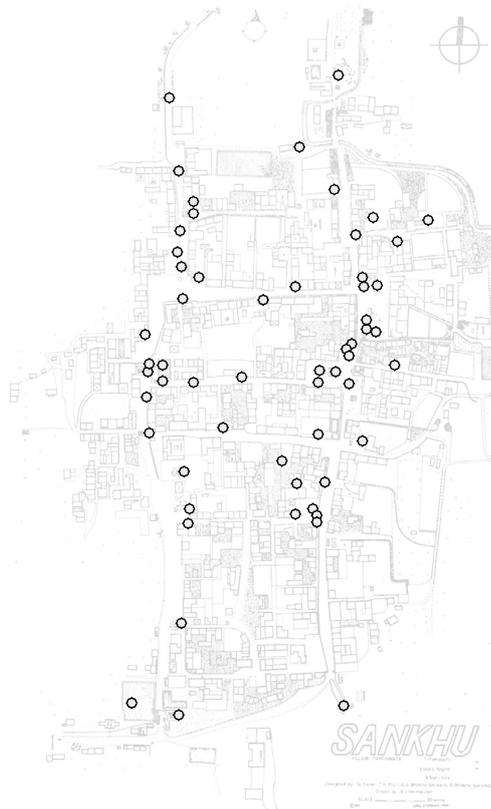


Fig. 7 Carte de répartition de tous les lieux de culte de Sankhu.

gements dédiés à Bhagavati, divinité terrifiante et sanglante, ils sont situés en périphérie de l'ag-

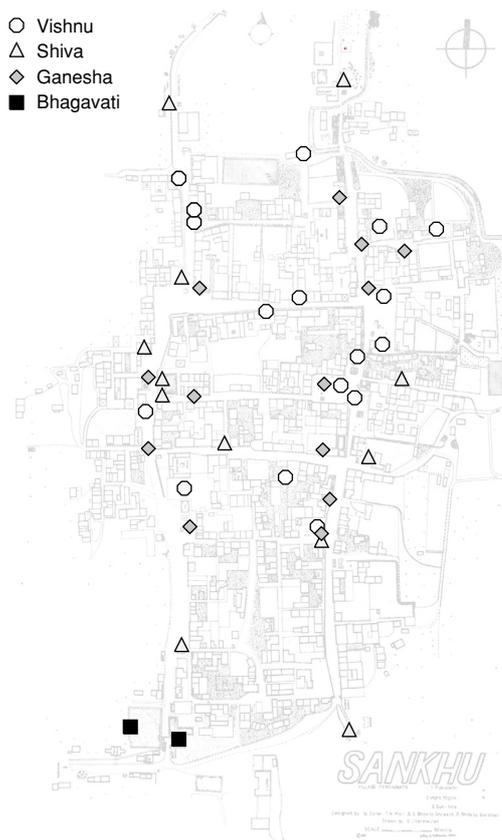


Fig. 8 Carte de répartition des principales divinités de Sankhu.

## Promenade à la campagne



Fig. 9 Fondations d'un temple en forme d'étoile à 8 branches dédié au 8 matrikas (déeses mères) au sommet des escaliers de la Sali Nadi.

En marge de cette étude, un partie des sanctuaires extra-urbains qui avoisinent Sankhu ont également été répertoriés et documentés (cf. fig. 2). Ces sites peuvent se présenter sous des formes très différentes, souvent en fonction de leur situation topographique particulière. La plupart d'entre eux sont localisés dans un endroit topographiquement caractéristique, sur une hauteur, à proximité d'une rivière ou d'un lac par exemple. Cette situation est généralement liée à un mythe ou aux attributions fonctionnelles de la divinité qui y est honorée.

### LA SALI NADI

L'un des sites extra-urbains les plus remarquables de la région est situé à 500 m de Sankhu, aux abords de la rivière Sali Nadi. Il s'y déroule un important festival annuel qui attire des pèlerins de toute la région, voire de l'ensemble du pays. On y honore le dieu Vishnu Narayan. Ce site, que l'on peut associer à une forme de sanctuaire, s'est développé selon un plan allongé, qui coïncide avec le cheminement rituel des pèlerins. On part d'abord à l'extrémité d'un plateau cultivé où

glomération, à proximité des portes. Cette situation reflète véritablement la fonction principale de la divinité, qui est de protéger la ville. Les lieux de culte consacrés aux autres divinités ne sont pas assez nombreux ou trop peu révélateurs pour en tirer des observations. On peut tout de même noter qu'un lieu de culte est dédié à Lakshmi, déesse de la richesse, et un autre à Krishna, avatar de Vishnu.

Cette analyse spatiale demeure très sommaire et nous n'avons pas la prétention d'en tirer des règles absolues concernant la répartition des lieux de culte au sein des agglomérations népalaises. Si l'on respecte une certaine prudence, les premiers résultats ne semblent toutefois pas dénués d'intérêt, et on peut espérer que la poursuite de cette recherche permettra de multiplier le nombre des données. Ainsi il sera possible d'obtenir un tableau plus proche de la réalité locale, susceptible de vérifier ou de mettre en évidence d'autres tendances dans la répartition de ces lieux de culte. La collaboration avec la population népalaise s'avère également essentielle pour mieux comprendre cette géographie sacrée et pour vérifier et corriger nos hypothèses.

sont aménagés des temples, des chapelles, des autels ainsi que des couverts destinés aux voyageurs (fig. 9). On descend ensuite dans le vallon creusé par la rivière Sali Nadi au bord de laquelle sont construits d'autres aménagements à fonction culturelle (fig. 10). Le pèlerin s'éloigne ensuite de la rivière pour suivre un chemin rythmé par plusieurs pierres sacrées et parvenir enfin à une aire culturelle surélevée, à côté de laquelle se dresse une petite maison, demeure de la divinité (fig. 11). Chaque étape du parcours est marquée par des dévotions particulières, tels que des dépôts d'offrandes, le bain à l'intérieur de la rivière sacrée, ou la récitation de chants et de prières. Ces rites se déroulent tout au long de la journée. Après une semaine de festivités, le festival s'achève le dernier soir par une cérémonie, qui en constitue le point culminant: à l'intérieur d'un espace ouvert bien délimité, de forme quadrangulaire, des femmes assises, reliées entre elles par un fil, récitent et chantent toute la nuit des prières en l'honneur de Vishnu Narayan, tandis que les dévôts présents tournent en procession, dans le sens des aiguilles d'une montre, autour de



Fig. 10 Bains rituels dans la Sali Nadi pendant la durée du festival.

cet espace, (rite de circumambulation) (fig. 12). La personne qui remplit la fonction de prêtre et d'organisateur appartient à une famille de Sankhu de la caste des brahmanes. Il est le garant du bon fonctionnement des cérémonies. A cette occasion la statue de la divinité, cachée par un voile, est sortie de la demeure du brahmane dans laquelle elle est soigneusement conservée le reste de l'année.



Fig. 11 Aire culturelle surélevée, qui constitue le terme du parcours. La petite maison constitue la demeure de la divinité.

#### ET LES AUTRES

L'organisation de ce site est très différente d'autres sites importants de la région: les rites et le parcours culturel sont conditionnés par la topographie des lieux et par le mythe fondateur. L'espace sacré de ce sanctuaire n'est, ici, pas délimité par un péribole ou par un aménagement naturel. Il semble en revanche que ce soit chacune des étapes du parcours qui revête un carac-

tère sacré, sans qu'il y ait de véritables frontières avec le monde profane. Excepté la *cella* des temples, aucun endroit n'est interdit aux non-hindous.

On rencontre toutefois des sites qui ressemblent d'avantage à l'image que l'on peut se faire d'un sanctuaire. Le site de Changunarayan constitue un bon exemple (fig. 13). Situé à 5 km à l'ouest de Sankhu, il abrite un vaste enclos quadrangulaire à l'intérieur duquel est aménagé le temple principal, dédié à Vishnu Narayan, et de nombreuses petites chapelles



Fig. 12 Femme participant à la cérémonie de clôture du festival de la Sali Nadi. Ses mains tiennent un fil déroulé qui relie toutes les participantes.

dédiées à des divinités associées. Il fait partie des quatre Narayan de la vallée de Kathmandu qui font l'objet de pèlerinages attirant des gens de tout le Népal. Le site de Vajrayogini offre aussi de

bons exemples de temples situés dans un cadre extra-urbain (fig. 14).

### Pour conclure (avant de repartir)

Ces différents exemples nous ont montré que l'espace sacré n'est souvent pas clairement délimité matériellement, exception faite de certains enclos ou de la *cella* du temple, résidence de la divinité. La présence d'un péribole est en effet peu fréquente, aussi bien dans un contexte urbain qu'extra-urbain. La notion de «sanctuaire» semble d'ailleurs inconnue au Népal où il n'existe pas de mot pour la qualifier. Les activités profanes ne semblent pas cesser aux abords des lieux sacrés, comme en témoignent la présence de marchands installés sur les parvis, de linge séchant au soleil sur les toits ou encore de déportoirs jonchant les marches, alors que ces temples sont fréquentés quotidiennement par les dévots. D'une manière générale, les domaines religieux et profanes sont étroitement liés et même indissociables dans la religion hindoue. A ce titre, la maison privée constitue une réplique de temple: on y enlève ses chaussures et on y



trouve des représentations de divinités.

Pour l'heure, les données demeurent encore insuffisantes pour une étude spatiale de ces sanctuaires extra-urbains. Il serait nécessaire en effet de répertorier tous les types de lieux de culte à l'intérieur d'une aire géographique bien délimitée de manière systématique et exhaustive, pour pouvoir ensuite les traiter et en tirer des conclusions. Ces résultats préliminaires ne constituent donc que les fondements d'une recherche plus importante susceptible de fournir des éléments pour mettre en évidence la relation entre la situation des temples et les divinités qui y sont honorées, ainsi que leur organisation spatiale et leur rayon de fréquentation. Bien que le modèle hindo-népalais ne puisse bien évidemment pas être transposé directement à l'Europe antique, nul doute que ces recherches pourront profiter à l'étude des sanctuaires occidentaux, connus seulement de manière très lacunaire par l'archéologie.

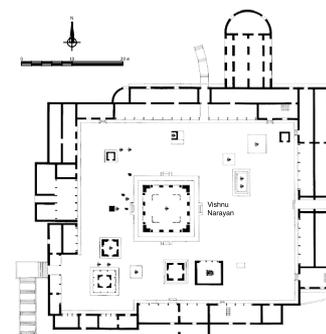


Fig. 13 Plan du «sanctuaire» de Changunarayan.

Fig. 14 L'un des temples du «sanctuaire» de Vajrayogini.